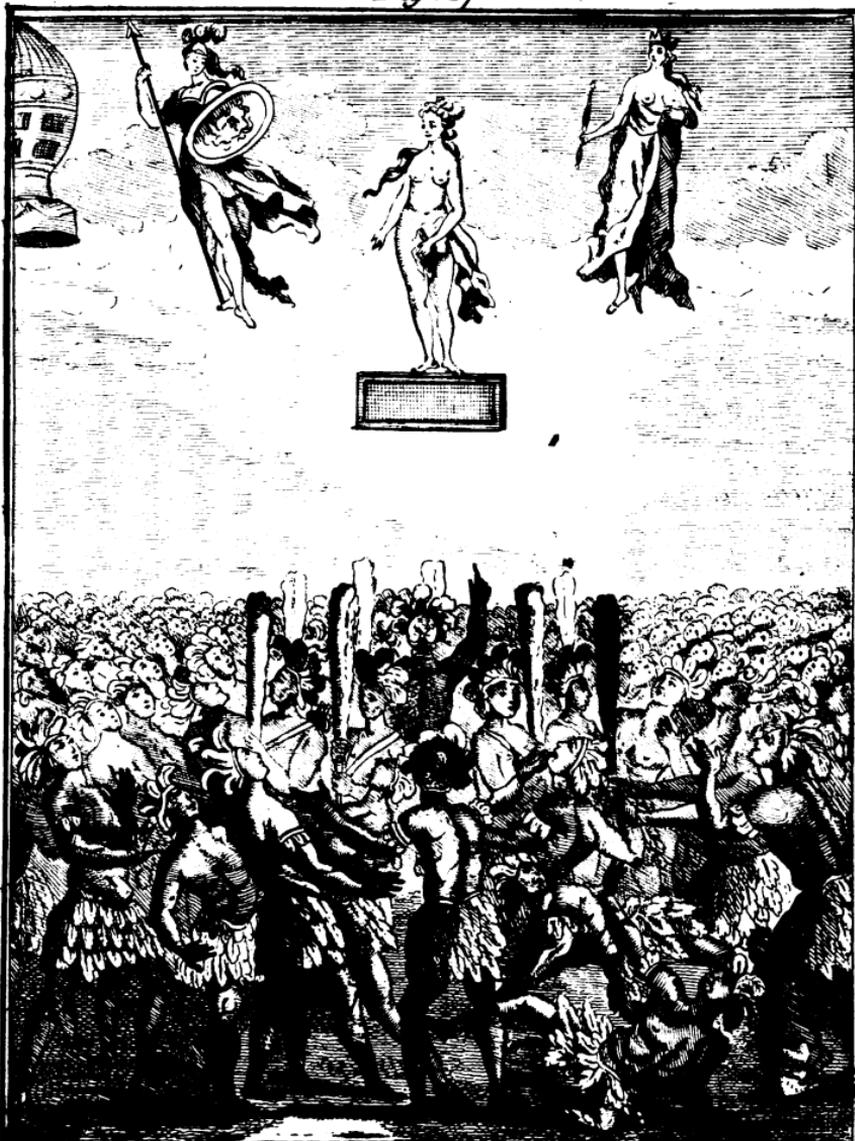




Fig. 17



En présence d'un peuple Idolâtre et Sauvage on fait paroître en l'air trois figures représentant 3. Divinités qui descendent à terre. et remontent au Commandement d'un homme sans que personne y touche. Cette expérience est démontrée utile, facile et palpable par la lecture de la Section 3. Chap. 3.

Delectat nos occultarum indagatio rerum.

Inv. Henricus Decremps in utroq. jure Licentiatus.

SUPPLÉMENT
A
LA MAGIE BLANCHE
DÉVOILÉE.

*Contenant l'explication de plusieurs tours nouveaux
joués depuis peu à Londres, avec des éclaircissemens
sur les artifices des Joueurs de profession. Les Cadrans
sympathiques, le Mouvement perpétuel, les Chevaux
savans, les Poupées parlantes, les Automates dansants,
les Ventriloques, les Sabots élastiques. &c. &c.*

PAR M.^r DECREMPS.

Mankind are easier deceived than undeceived.

*Il est plus facile de tromper le Monde, que de le détromper.
Lettres de Milord Chesterfield à son Fils.
Avec 29. Fig. Prix 4.^s 4.^s*



A PARIS.

*Chez l'Auteur Rue des Rats, vis-à-vis celle des trois
Portes près la Place Maubert.*

*Et chez les Libraires qui vendent les nouveautés.
Avec approbation et Privilège du Roi.*

1785.



AVERTISSEMENT.

CEUX qui voudront avoir des éclaircissements sur les opérations mystérieuses de la Section V, Chapitre V, sont priés de se conformer aux conditions qui y sont énoncées, & de prouver à l'Auteur qu'ils ont acheté la vraie Edition de cet Ouvrage, en lui envoyant le dernier feuillet, signé, paraphé, échancré & numéroté. On voit tous les jours tant de fausses Editions qui fourmillent de fautes, & qui privent les Auteurs du fruit de leurs veilles, que nous croyons devoir prendre cette précaution pour dérouter un peu les Contrefacteurs. *Habenda quidem est ratio rei familiaris, quam dilabifinere, flagitiosum est.* Cic. Offic. n. 87.



Nous avons promis de donner , au mois de Janvier 1785 , une démonstration mécanique du Tour extraordinaire que nous nous étions réservé l'année dernière. Quoique notre promesse fût une œuvre de *surérogation* , nous nous serions fait un devoir de l'accomplir avec la plus grande exactitude ; mais des occupations imprévues , & des circonstances impérieuses nous ont obligé de renvoyer cette démonstration au mois de Mai prochain , ce que nous avons fait avec d'autant moins de regret , que sur cent soixante-dix personnes qui nous ont fait l'honneur de nous consulter , il n'y en a eu que deux qui aient eu besoin d'une explication ultérieure.

T A B L E

D E S M A T I E R E S .

C HAPITRE PREMIER. SECT. I. <i>Affiche singulière d'un Faiseur de Tours, où l'on trouve une première esquisse des différentes branches de la Jonglerie. Un homme peut se faire enchaîner de plusieurs manières, & se détacher adroitement sans rien briser & sans employer les moyens qui paroissent le plus nécessaires,</i>	Page 1
SECT. II. <i>Deux moyens différens, l'un an- cien, l'autre nouveau, de se faire lier les pouces, & de se délier en un instant. Mé- tamorphose d'un verre en morceaux de pa- pier. Réflexions sur les fausses théories. Prétention absurde. Preuve captieuse de cette prétention,</i>	18
SECT. III. <i>Divers secrets pour tirer en ap- parence des écus d'une bourse sans l'ou- vrir,</i>	33
	a ij

- CHAP. II. SECT. I. *Ancienne méthode de faire le Tour des trois Canifs. Divers moyens de cacher un Compere; & de faire croire qu'on n'en a point, lors même qu'on en emploie plusieurs,* 47
- SECT. II. *Objection d'un genre singulier. Nouvelle méthode de faire sauter un Canif,* 63
- SECT. III. *Le Tour des trois Canifs peut se faire par tant de moyens différens, qu'on pourrait les multiplier à l'infini. Crainte d'ennuyer le Lecteur, on n'en donne ici que neuf pour exemple,* 77
- Conclusion de ce Chapitre, & première réponse aux Détracteurs de la Magie blanche dévoilée,* 100
- CHAP. III. SECT. I. *Observations sur le Monde Microscopique,* 103
- SECT. II. *Prodige arrivé sur la côte d'Afrique, chez un Peuple demi-sauvage,* 108
- SECT. III. *Trois Figures colossales paraissent en l'air, descendent à terre, & remontent à la priere ou au commandement d'un Sauvage,* 119
- SECT. IV. *Les Sauvages font des raisonne-*

DES MATIERES. v

<i>mens absurdes : on en fait de plus choquans dans les pays civilisés. Seconde réponse aux Détracteurs de la Magie blanche,</i>	133
CHAP. IV. SECT. I. <i>Première apparence de Mouvement Perpétuel,</i>	143
SECT. II. <i>Autre apparence de Mouvement Perpétuel,</i>	147
SECT. III. <i>Cadrans sympathiques,</i>	150
SECT. IV. <i>Mouche savante, Cheval savant,</i>	153
SECT. V. <i>L'Espagneul Encyclopédiste,</i>	156
SECT. VI. <i>Machine hydraulique exprimant la circulation du sang dans les veines & les arteres,</i>	173
SECT. VII. <i>Poupée parlante,</i>	180
SECT. VIII. <i>Voltigeur mécanique,</i>	184
SECT. IX. <i>Événement singulier. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,</i>	188
SECT. X. <i>Nouvelles Estampes,</i>	198
CHAP. V. SECT. I. <i>Coup-d'œil sur une assemblée de Joueurs,</i>	204
SECT. II. <i>Le Cocher Escamoteur. Observation sur les Gazettes Anglaises,</i>	218

vj **TABLE DES MATIERES.**

SECT. III. <i>Tour du Piquet incompréhensible nouvellement perfectionné,</i>	225
SECT. IV. <i>Tour des trois Bijoux rendu plus simple & plus merveilleux,</i>	235
SECT. V. <i>Le Devin de la Ville,</i>	246
<i>Lettre à Miss Molly Draper, Ouvriere en Modes chez Madame Williams, dans le Strand,</i>	258
SECT. VI. <i>Le Cygne ingénieux,</i>	263
SECT. VII. <i>Expériences nouvelles, & divers Tours d'équilibre,</i>	268
SECT. VIII. <i>Les Préjugés regnent sur la terre; le Charlatanisme les propage hur- diment; le vrai mérite les combat modef- tement,</i>	274
<i>Logogriphe,</i>	286

*Le mot du Logogriphe est LOT, rivière de la haute
Guyenne, qui se jette dans la Garonne, au-dessus
de Bordeaux.*

Fin de la Table.

E R R A T A.

- P**AGE 60, ligne 9, au lieu de *auparant*, lisez *auparavant*.
Page 61, ligne 10, au lieu de *perpendiculaire*, lisez *verticale*.
Pag. 65, ligne 2, après *dedans*, mettez une virgule.
Pag. 77, lig. 13, au lieu de *dix fois*, lisez *neuf fois*.
Pag. 28, lig. 24, au lieu de *fond du verre*, lisez *bord du verre*.
Pag. 110, lig. 9, au lieu de 15, mettez 45.
Pag. 191, lig. 9, au lieu de *tout*, lisez *sous*.
Pag. 210, lig. 6, après *assemblée*, ajoutez &.
Pag. 224, lig. 15, au lieu de *Succeded*, lisez *Succeded*.
Pag. 225, lig. 2 & 3, à gauche, effacez la virgule après *Shirs*, & mettez-en une après *Renown*.
Pag. 236, lig. 10, au lieu de *à votre insu*, lisez, pour plus de correction, *sans être apperçu par vous*.
Ibid. lig. 13, au lieu de *à votre insu*, lisez *sans être apperçue par vous*.
Pag. 260, lig. 19, dans le mot *propriétaires*, effacez *s*.

A V I S.

LES enthousiastes & les amateurs du merveilleux ; qui chérissent l'illusion , font invités à ne point lire les cent premières pages : ils y trouveraient une réponse trop victorieuse à un sophisme qui leur a plu l'année dernière. Les personnes judicieuses , qui liront les trois derniers Chap. avec quelque attention , conviendront sans peine qu'on aurait pu dédier cet Ouvrage A LA RAISON ; cependant on ne se dissimule point qu'il peut s'y être glissé quelques négligences , *humanum est errare* ; mais si on en excepte la narration , qui sert de cadre aux principes de l'Auteur , il n'y a pas un seul mot dont il ne puisse dire sincèrement *hoc mihi violentus VERITATIS amor suggessit* : on ose se flater que peu de personnes liront jusqu'à la fin , sans acquérir quelques connaissances utiles. Quant à ceux qui ne lisent que le titre & les Discours Préliminaires d'un Ouvrage , ils regarderont peut-être celui-ci comme une production frivole , & blâmeront l'Auteur d'avoir pris la plume ; mais nous les prions de vouloir bien faire les deux réflexions suivantes :

Quod jure permittente fit , etiamsi alteri noceat , neque culpa est , neque delictum. Leg. GRACCHUS.
Cod. ad Leg. Jul. de Adult.

Quod enim munus reipublicæ majus meliusve afferre possumus , quàm si docemus atque erudimus ?

C I C.

SUPPLÉMENT



SUPPLÉMENT
A
LA MAGIE BLANCHE
DÉVOILÉE.

CHAPITRE PREMIER,
SECTION PREMIERE.

*Affiche singuliere d'un Faiseur de Tours ,
où l'on trouve une premiere esquisse des
différentes branches de la Jonglerie. Un
homme peut se faire enchaîner de plusieurs
manieres , & se détacher adroitement sans
rien briser & sans employer les moyens qui
paroissent le plus nécessaires.*

IL y avoit environ trois mois que nous
avons quitté M. Van-Estin à l'Isle-Bourbon,
& nous étions arrivés depuis deux jours

A

au Cap de Bonne-Espérance, lorsque M. Hill lut, au coin d'une rue, une affiche conçue en ces termes :

Le sieur Pilferer, natif de la Bohême, Docteur en Pyrotechnie, Professeur de Chiromancie, connu dans les Colonies Anglaises sous le nom des Crook-Finger'd-Jack, venu dans ce pays-ci, pour condescendre aux supplications de plusieurs personnes du premier rang, donne avis au Public qu'après avoir visité toutes les Académies de l'Europe, pour se perfectionner dans les Sciences vulgaires, qui sont l'Algebre, la Minéralogie, la Trigonométrie, l'Hydrodynamique & l'Astronomie, il a voyagé dans tout le monde savant & même chez les Peuples demi-sauvages, pour se faire initier dans les Sciences occultes, mystiques & transcendantes, telles que la Cabalistique, l'Alchimie, la Nécromancie, l'Astrologie judiciaire, la Divination, la Superstition, l'interprétation des Songes, & le Magnétisme animal.

C'étoit peu pour lui d'avoir étudié dans trente-deux Universités, & d'avoir voyagé

dans soixante - quinze Royaumes , où il a consulté les Sorciers du Mogol & les Magiciens Samoyedes ; il a fait d'autres voyages autour du monde , pour feuilleter le grand Livre de la Nature , depuis les glaces du Nord & du Pole austral , jusqu'aux déserts brûlans de la Zône-Torride ; il a parcouru les deux hémispheres , & a séjourné dix ans en Asie avec des Saltimbanques Indiens , qui lui ont appris l'Art d'appaiser la tempête , & de se sauver après un naufrage , en glissant , sur la surface de la mer , avec des sabots élastiques (1).

Il apporte du Tunquin & de la Cochinchine , des Talismans & des Miroirs constellés pour reconnaître les voleurs & prévoir l'avenir , sans employer la Mandragore comme Agrippa , & sans réciter l'oraïson des Salamandres , comme le Grand & le Petit Albert. Il peut

(1) Les Sabots élastiques doivent être de liege , & avoir environ huit pouces de long sur quatre de large & deux d'épaisseur. Voyez au reste la description qui en fut donnée au mois de Décembre 1783 , & la rétractation du mois de Janvier suivant.

en un besoin endormir le Loup-garou , commander aux Lutins , arrêter les Farfadets & conjurer tous les Spectres nocturnes, (*enfans naturels de l'imagination qu'ils effraient , & peres putatifs du cochemar*) ; il a aussi un moyen infallible de chasser une espece de pauvres Diables , qu'on appelle *Parasites* :

Genus istud Dæmoniorum non ejicitur oratione , sed jejunio.

Il a appris , chez les Tartares du Thibet , le secret du grand Dalailama , qui s'est rendu immortel , non comme Voltaire & Montgolfier , par des productions du génie , mais en achetant en Suede l'elixir de longue vie ; à Strasbourg , la poudre de Cagliostro ; à Hambourg , l'or potable du grand Adepté Saint-Germain ; & à Studgard , la Béquille du Pere Barnabas & le Bâton du Juif-Er- rant , lorsqu'on vit passer ces deux Vieillards dans la Capitale du Vittemberg , le 11 Mai 1684.

En faisant usage de l'onguent qu'employait la Magicienne Candidia pour aller au Sabbat , il prouve , par des expériences

multipliées, qu'un homme peut entrer dans le goulot d'une bouteille, si elle est assez grande, & même se rendre entièrement invisible, comme font quelquefois certains débiteurs vis-à-vis de leurs créanciers.

La quadrature du cercle, le mouvement perpétuel & la pierre philosophale, ne sont pour lui que des jeux d'enfant, qu'il abandonne aux Physiciens de la onzième force.

Aquila non capit muscas.

Il ne fera point l'expérience du Magnétisme animal sur de malins singes ni sur de vieux renards, parce que ce sont des espèces anti-magnétiques; mais s'il peut se procurer des dindons, il fera voir au Public combien il est facile, en magnétisant ces animaux, de les guérir de toutes les maladies imaginaires; l'on pourra voir en même-temps avec quelle adresse il fait tourner la baguette divinatoire,

Qui toujours inutile à découvrir des sources,
Sert au moins quelquefois à faire ouvrir des bourses.

Il fera tous les jours trois ou quatre expériences

ces, où l'on fera admis moyennant un ducat par personne.

*Huc ades ó Batavorum gens , divinarum artium
amantissima.*

Il avertit au reste qu'il continue de guérir du mal aux dents , non comme les empiriques , en arrachant la mâchoire , mais par un moyen aussi certain qu'il est inoui , qui consiste à couper la tête ; & , pour prouver que cette opération n'est point dangereuse , & qu'on peut la faire selon les regles de l'art , *citò , tutò & jucundè* , il décapitera plusieurs animaux qu'il ressuscitera un instant après , selon les principes du P. Kirker , par la *Palingénésie*. Il est si persuadé de l'efficacité de ses remedes sur l'odontalgie & sur toutes les maladies curables ou incurables , qu'il ne craint point de promettre une somme extraordinaire à tous les malades qui , trois mois après le traitement , seront en état de se plaindre.

Il vend à vingt-cinq ducats la piece (ou pour dix louis) des yeux de belette pro-

prement enchâffés dans des anneaux de fimi-
lor. On fait, d'après Galien, Pline & Pa-
racelſe, que c'eſt un remede ſouverain con-
tre l'impuiffance :

Si tu veux promptement dénouer l'aiguillette,
Porte à ton petit doigt l'œil droit d'une belette.

. *Venienti occurrere morbo,*
Principiis obſta, QUÆRENDA PECUNIA PRIMUM.

L'Auteur de cette affiche, me dit M. Hill,
promet, contre ſa penſée, de grandes mer-
veilles pour attraper les fots ; & néanmoins
il affecte de faire un peu connaître ce qu'il
en penſe pour obtenir le ſuffrage des gens
d'eſprit. C'eſt vraisemblablement un homme
à qui la hardieſſe tient lieu de génie, &
qui a le talent de faire des dupes, en faiſant
valoir des bagatelles par ſon éloquence
trompeuſe ; cependant, après une pareille
annonce, il ne peut guere ſ'empêcher de
faire quelqu'expérience ſinguliere. Sur ces
raifons & pluſieurs autres, nous réſolûmes
de ſatisfaire notre curioſité, en aſſiſtant à
ſa premiere représentation. Nous trouvâmes
une aſſemblée nombreuſe dans une ſuperbe

Salle de Spectacle ; & quand l'Acteur parut , on fut si satisfait de le voir , qu'il fut généralement applaudi avant d'avoir prononcé un feul mot.

Il commença par faire coudre & cacher sur ses jambes deux morceaux de drap , portant chacun un anneau de fer , où il fit passer une chaîne , comme la représente la figure premiere. *Voyez la Planche premiere* , à la fin. Les bouts de la chaîne allaient aboutir à un cadenas qui tenait à une colonne ; après quoi , sans toucher le cadenas , & sans casser la chaîne , il se détacha en un instant , & profitant aussi-tôt de la surprise où nous étions , il nous régala de cette anecdote.

Quand j'étais prisonnier de guerre à Calcutta , nous dit-il avec un air de naïveté qui en imposa au grand nombre , on m'avait enchaîné au fond d'un cachot , parce qu'on craignait une évasion de ma part , tant on était convaincu de mon adresse à subtiliser les Guichetiers ; mais le Geolier , qui , dans ce moment , se croyait plus fin que moi , fut bien attrapé ; car il ne m'eut pas

plûtôt perdu de vue, que je me trouvai absolument libre des fers dont il m'avait chargé.

Sans doute, lui dit M. Hill, en l'interrompant, qu'on vous avait attaché de la même manière que vous l'étiez ici il n'y a qu'un instant; car si on vous avait enchaîné comme un forçat, vous auriez eu bien de la peine à vous détacher sans employer une lime ou de l'eau-forte.

Alors M. Hill nous fit voir que pour se détacher dans le cas proposé, il n'y avait qu'à prendre le chaînon *A*, le faire passer dans l'anneau *B*, *fig. 1*, le porter ensuite sur la tête *C* & sous les pieds *D*, *fig. 2*; & qu'après cette petite manipulation, il n'y avait qu'à tirer un peu fort pour que la chaîne se dégageât d'elle-même des anneaux attachés aux jambes (1).

(1) Cependant il est bon de soutenir & même de pousser un peu la chaîne pour éviter les frottemens. Pour bien comprendre cette explication, & quelques autres que nous donnerons dans la suite, il ne suffirait pas de lire couramment le discours, & de jeter un coup-d'œil rapide sur la figure; il faut lire posément, & pratiquer ensuite pas à pas ce qui est annoncé. Dans ce cas-ci, il suffit de s'exercer à détacher des ciseaux attachés comme dans la figure 3.

Mais ce moyen de se délivrer des fers , continua M. Hill , ne peut servir que quand on est enchaîné d'une certaine façon ; & heureusement , pour la tranquillité publique , ce n'est point de cette maniere qu'on enchaîne les furieux & les forçats .

De quelque maniere qu'on les enchaîne , répondit Pilferer , ils obtiendraient bientôt leur liberté s'ils possédaient mon secret. Alors il s'attacha lui-même comme on attache les Galériens. *Voyez la fig. 4.* Des Négocians français & anglais furent priés de s'approcher pour visiter la chaîne , & ils convinrent tous qu'on ne pouvait pas mieux enchaîner les fous de Bicêtre & de Bedlam ; cependant , après s'être couvert d'un manteau pendant une demi-minute pour cacher son opération , comme dans l'expérience précédente , le Professeur de Chiromancie parut entièrement dégagé comme la première fois ; profitant alors de l'enthousiasme de la compagnie pour réfuter M. Hill , il lui adressa ces mots :

Vous voyez , Monsieur , que je me dégage toujours avec la même facilité , de

quelque maniere que je fois attaché ; & que vous induisez l'assemblée en erreur , puisque le moyen que vous indiquez , n'est point celui dont je me fers.

M. Hill allait lui répondre qu'on peut produire le même effet par différentes supercheries , & que plusieurs chemins peuvent conduire au même but ; mais les applaudissemens qui succéderent en faveur du Bohémien , l'admiration simulée des Comperes adroitement distribués dans toutes les parties de la Salle , le mépris qu'ils affectaient d'avoir pour l'explication de M. Hill , qu'on qualifiait d'ignorant , de présomptueux , & même d'imposteur , enfin les menaces & d'autres circonstances qu'il est inutile de détailler ici , l'obligerent à ne plus combattre des erreurs chéries , & de dire intérieurement :

Mundus vult decipi , decipiatur.

Cependant je le priai tout bas de me dire à l'oreille quel était le moyen employé dans le second cas ; il me répondit que l'arganeu attaché aux jambes & cousu sur un

morceau de drap, était formé d'une piece de fer reployée sur elle-même, de maniere que ses deux extrémités se touchant immédiatement, & s'appuyant même l'une sur l'autre, ne présentaient à l'œil aucune ouverture; cet arganeau, ajouta M. Hill, ne differe que par la grandeur de ces petits anneaux d'acier qu'on voit quelquefois au bout des chaînes de montre pour y suspendre des breloques; un léger effort suffit pour en écarter les extrémités, quand on veut en dégager un cachet ou une cassolette, & bientôt après son élasticité naturelle lui fait reprendre sa premiere forme; c'est par ce second moyen que le faiseur de tours a pu se déchaîner sans employer le procédé dont il s'étoit servi la premiere fois. On ne s'est pas apperçu de cette tricherie, continua M. Hill, quand on a visité la chaîne, 1°. parce qu'on ne la soupçonnait pas, & qu'on ne pouvait chercher un moyen dont on n'avait pas l'idée dans cet instant, *ignoti nulla cupido*; 2°. parce qu'il y a de ces anneaux si bien faits, qu'il faudrait un microscope pour appercevoir la petite fente que laissent

entr'elles les deux extrémités rapprochées. D'ailleurs l'envie de voir des choses non communes, & l'admiration où l'on est déjà de ce qu'on a vu précédemment, sont autant d'obstacles à l'usage de la raison; ajoutez à cela que la simplicité des moyens employés pour nous en imposer, est quelquefois un motif de plus pour fermer les yeux aux approches de la vérité. L'amour-propre rougirait, & serait humilié de ne voir qu'une puérité & des moyens frivoles, là où il croyait avoir remarqué l'empreinte du génie & des efforts plus qu'humains.

Tandis que Pilferer se préparait à faire de nouveaux Tours, je priai la Compagnie de m'écouter un instant; & sur la permission que j'obtins de parler, je prononçai ces mots :

MM., Quand un homme fait des Tours pour amuser le Public, s'il n'a pas la folle prétention de passer pour un Magicien, il est censé, je crois, proposer à ses Spectateurs des problèmes difficiles, & vouloir exciter leur admiration par la facilité qu'il a lui-même de les résoudre; les difficultés

qu'il propose, & la solution qu'il en donne; ne doivent lui obtenir des applaudissemens que lorsque ses opérations ne sont point à portée de tout le monde; il doit donc être permis à un demi-Savant comme moi de donner une explication de la dernière expérience qu'on vient de faire; l'Assemblée ne peut que gagner en m'accordant la permission que je sollicite; car si je me trompe dans les éclaircissemens que je vous offre, mes vains efforts ne feront qu'augmenter le triomphe d'un homme qui prétend faire des choses incompréhensibles; & si, au contraire, mes observations sont justes, claires & précises, il se trouvera obligé par-là de consulter son génie, & d'inventer de nouvelles opérations, pour perfectionner un Art qui ne vous amuse que par ses mystères.

Je ne fais si ce fut la validité de mes raisons, ou une simple curiosité de m'entendre, qui frappa tout-à-coup les esprits; mais tout le monde, excepté les Comperes, me donna, d'un commun accord, la permission que je demandais.

Alors je proposai l'explication que je tenais de M. Hill, & je parlai de l'arganeau fendu, d'où l'on pouvait facilement dégager un chaînon, &c. Pilferer commença par rougir, & puis il se fâcha. Sa colere aurait dû me convaincre que je l'avais attaqué sur son faible ; mais il m'en imposa bientôt par sa hardiesse. Le Bohémien reprenant ses esprits, fit une longue dissertation, entrelardée de mots Latins, Allemands, Russes & Polonais, pour prouver que j'avais tort. Il finit par observer qu'on trouve par-tout des hommes qui prétendent expliquer les choses les plus mystérieuses, quoique leur incapacité soit généralement reconnue.

Piqué de l'apostrophe qu'il m'adressait indirectement, je m'emparai des deux arganeaux qu'il avait laissés sur la table, & je me préparais à le faire repentir de son audace, en faisant remarquer à l'Assemblée la petite ouverture que j'avais annoncée dans ces petits cercles de fer ; mais quelle fut ma surprise, lorsqu'après l'examen le plus attentif, je m'aperçus qu'il n'y avait aucune espece de fente, & que personne ne put

la remarquer, même avec un microscope. Tous les efforts que l'on fit pour ouvrir ces anneaux s'étant trouvés inutiles, je fus sifflé & menacé par le Public, qui refusa d'entendre mes dernières observations. Un homme ayant alors prononcé le nom de Pilferer, un autre s'écria *vivat* ; ce cri fut répété par toutes les voix, & il s'ensuivit un applaudissement général.

D'après cette exposition fidelle de faits dont j'ai été témoin, & *quorum pars magna fui*, n'est-il pas vrai, mon cher Lecteur, que vous oseriez presque penser que je me trompais dans mon explication, & que Pilferer était un grand homme ? Gardez-vous cependant de le croire. Quoique j'eusse exposé fidelement la pure vérité, il trouva le secret de persuader que j'étais dans l'erreur. Aussi-tôt qu'il eut entendu mon explication, il vit bien que j'avais raison ; & ce fut-là la vraie cause de la rougeur qui, dans ce moment, parut sur son visage ; mais peu accoutumé à rougir, il fut étonné lui-même de sa faiblesse ; & reprenant courage, il prononça finement un discours très-embrouillé

embrouillé , pour parvenir à un double but. Le premier était de faire croire d'abord qu'il était dans l'embarras , pour mieux jouir ensuite de la surprise qu'il méditait ; le second consistait à partager , par son discours , l'attention des Spectateurs , pour pouvoir substituer , sans être apperçu , aux deux arganeaux fendus qu'il avait laissés sur la table , deux autres arganeaux non fendus ; ayant réussi selon ses desirs , il fit croire , par cette nouvelle circonstance , que ses moyens m'étaient inconnus. Cet exemple , comme cent autres , prouve ce que nous avons dit dans la Préface du premier Volume ; savoir , *qu'à mesure que les esprits s'éclairent , l'industrie se replie & invente de nouveaux moyens de séduction.*

M. Hill ayant fait observer à la Compagnie que les arganeaux présentés en dernier lieu n'étaient pas ceux qu'on avait attachés aux jambes , les Spectateurs les plus judicieux furent de son avis ; il y en eut même quelques-uns qui assurèrent les avoir vu escamoter ; mais Pilferer nia hardiment le fait , & proposa de prouver la fausseté

B

de cette accusation, en se faisant attacher avec une corde ou un ruban de fil, pour qu'on ne pût pas le soupçonner de se dégager à l'aide d'un anneau préparé.

On aurait pu sans doute lui répliquer qu'une tricherie de plus qu'il allait employer, ne prouverait point qu'il n'eût employé celle dont on l'accusait; mais l'emphase avec laquelle il promit des choses plus extraordinaires, inspira la plus grande confiance, & l'Assemblée l'encouragea par de nouveaux applaudissemens.

SECTION II.

Deux moyens différens, l'un ancien, l'autre nouveau, de se faire lier les pouces, & de se délier en un instant. Métamorphose d'un verre en morceaux de papier. Réflexions sur les fausses théories. Prétention absurde. Preuve captieuse de cette prétention.

ALORS il se fit lier fortement les deux pouces avec une jarretière, & faisant couvrir d'un chapeau ses mains ainsi attachées,

il fit voir aussi-tôt sa main droite dégagée de la main gauche, qui seule restait sous le chapeau : versant ensuite du vin dans un verre, il prononça ces mots : *Quand j'ai les mains bien garrotées, je commence toujours par déboucher une bouteille pour boire un coup à la santé de celui qui m'a lié...*

Immédiatement après avoir bu, il porta gravement ses regards vers le plafond, & parut saisi d'étonnement, comme s'il avait aperçu quelque phénomène très-singulier ; toute l'Assemblée levant alors les yeux, il saisit ce moment pour jeter en l'air le verre dans lequel il venait de boire ; mais ce verre parut alors métamorphosé en papier, car on ne vit descendre que des morceaux de cartes.

On allait lui faire quelques observations sur cette dernière circonstance, lorsque, présentant à son voisin ses deux mains bien attachées comme auparavant, il lui dit : Je vous prie, Monsieur, dénouez bien vite cette jarretière, car mes deux pouces sont tellement ferrés, qu'après avoir senti la plus vive

B ij

douleur, je craindrais que la circulation du sang ne fût arrêtée, ce qui pourrait produire la gangrene, dégénérer en sphacèle, & causer la mort. Les idées de mort & de gangrene achevant d'absorber l'attention de la Compagnie, empêcherent de voir le moyen grossier qu'il venait d'employer dans ce dernier tour. Quand on eut dénoué la jarretière, son empreinte, qui paraissait bien marquée sur les deux pouces, causa cependant la plus grande surprise, en démontrant aux plus incrédules qu'on venait de défaire des nœuds bien réels & bien ferrés; d'ailleurs il n'était guère possible de supposer que c'était des nœuds feints & simulés, parce que celui qui les avait faits étant un peu l'antagoniste du faiseur de tours, ne devait pas être d'intelligence avec lui, & n'était guère propre à lui servir de Compère. Ajoutons à tout cela que la rapidité avec laquelle les trois derniers tours venaient de se succéder, n'avait laissé à personne le tems de réfléchir; c'est pourquoi l'amour du merveilleux, & la crédulité naturelle

des Spectateurs, auraient pu, dans ce moment, porter l'admiration à son plus haut point, quand même le Thaumaturge aurait mis dans ses prestiges moins de hardiesse, & dans ses discours un peu moins d'emphase.

Après avoir reçu les louanges les plus exagérées, voyant que personne ne proposait aucune difficulté sur les trois dernières expériences, il crut que, pour mieux triompher, il devait demander des objections; c'est pourquoi il fit cette déclaration moitié humble, moitié gauloise: « Jusqu'ici, »
 « Messieurs, vos bontés m'ont accordé les »
 « mêmes éloges que j'ai reçus par-tout ail- »
 « leurs; mais ce ne sont point de vaines »
 « louanges que mon cœur desire, ce sont »
 « des conseils, des observations, & votre »
 « indulgence. S'il y a quelqu'un dans la »
 « Compagnie qui puisse expliquer ce que »
 « je viens d'exécuter sous vos yeux, qu'il »
 « parle hardiment, qu'il dévoile tout; s'il »
 « peut découvrir la vérité, je suis prêt à »
 « lui rendre hommage par un aveu sincère; »

» mais si je suis le seul possesseur de mes
 » secrets ; comme je vous forcerai peut-être
 » d'en convenir , vous n'avez vu jusqu'à
 » présent que le commencement de mon
 » petit savoir : cessez donc de m'applaudir ,
 » suspendez votre admiration , retenez vos
 » éloges , & gardez au moins vos applau-
 » dissemens pour les merveilles que je vous
 » prépare ».

M. Hill s'étant alors approché de moi ,
 me dit à l'oreille : Que pensez-vous de tout
 ceci ? Je crois , lui répondis-je , qu'on nous
 fera bientôt voir les plus petits tours de
 gibecière ; car pour nous faire tout admi-
 rer , on vient de préparer les esprits en cap-
 tant notre estime par une apparence de mo-
 destie , & en montant notre imagination par
 des promesses hyperboliques ; un Escamo-
 teur , quand il est sûr d'avoir excité l'en-
 thousiasme , n'offre plus que de petits tours
 de passe-passe , qu'il relève néanmoins par
 des discours emphatiques ; semblable à cet
 égard aux Marchands de vin de Paris ;
 qui , lorsqu'ils s'aperçoivent que les bu-

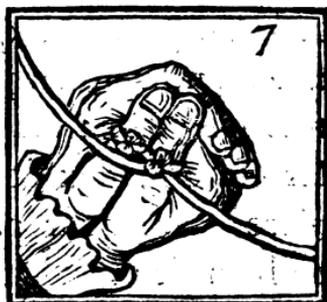
veurs font enivrés d'un vin médiocre, leur en fournissent du plus mauvais qu'ils font alors passer pour du Bourgogne ou du Champagne.

Comme on se préparait à faire de nouvelles expériences, M. Hill profitant de l'invitation de Pilferer, donna à la Compagnie l'explication du tour qui venait de produire un si grand effet.

On commence, dit M. Hill, par se faire attacher avec un ruban de fil le pouce de la main gauche; quand on a fait faire un double nœud, on prend la partie du ruban tournée vers la main droite; on la fait passer entre l'index & le pouce de cette dernière main pour prier la même personne de bien lier les deux pouces ensemble par deux autres nœuds; & dans l'instant où on lui présente les deux mains ainsi rapprochées, quatre doigts de la main droite s'entrelacent dans cette partie du ruban qui doit lier le second pouce: par ce moyen, quelque serrés que soient les deux nœuds qu'on fait sur ce dernier, on peut toujours le dégager en lâchant ce qu'on a retenu avec les quatre

autres doigts, & qu'on cachoit adroitement en tenant la main droite dans la main gauche.

Voiez les fig. 5, 6 & 7.



On sent que par le même moyen, on peut donner à la main droite sa première position, pour qu'elle paraisse attachée à la main gauche comme auparavant. Quant à la métamorphose du gobelet, continua M. Hill, c'est ici le plus simple & le plus facile de tous les tours d'escamotage; on

fait avec le bras droit deux mouvemens , l'un vers la terre comme pour prendre l'élan , & l'autre vers le ciel comme pour jeter le gobelet ; on profite du premier de ces mouvemens pour lâcher le gobelet sur une ferviette qu'on tient sur ses genoux , & l'on emploie le second à jeter vivement vers le plafond , des morceaux de cartes qu'on tenait cachés dans les deux petits doigts de la main , & qu'on avait pris un instant avant de verser à boire. Lorsqu'on fait le second mouvement , le spectateur est déjà frappé des tours précédens , & voyant dans cet instant un tour auquel il ne s'attendait point , il n'est pas étonnant qu'il soit un peu plus crédule qu'à l'ordinaire ; d'ailleurs , comme il vient de voir le verre dans la main du faiseur de tours , & que la rapidité des cartes dans leur ascension ne lui permet pas de les distinguer , il croit naturellement , dans sa première idée , qu'on a jeté le verre en l'air ; mais comme les cartes descendent ensuite avec assez de lenteur pour qu'on puisse les appercevoir distinctement ; il est si stupéfait de ne pas voir

descendre le gobelet , & si ébloui des tours précédens, qu'il s'imagine naturellement que le verre est métamorphosé en morceaux de papier. Qu'on ne croie point, ajouta M. Hill, que j'exagere ici la crédulité du spectateur. J'ai vu à Londres, un Littérateur de beaucoup d'esprit, soutenir en pareille circonstance, qu'il avait vu réellement monter le gobelet & expliquer ce tour de la maniere suivante. La premiere idée, disait-il, qui se présente à l'esprit est de croire que le gobelet est changé en papier ; mais comme une pareille métamorphose est sans doute impossible dans la nature, je pense que la Chimie peut, en combinant diverses substances, répandre dans l'air des vapeurs qui forment sur nos yeux une illusion d'optique ou de dioptrique, & nous font appercevoir, par ce moyen, des morceaux de papier là où il n'y en a peut-être point. On voit, continua M. Hill, que cette théorie n'est pas fort lumineuse, & qu'il serait bien difficile de la réduire en pratique ; elle ressemble, lui dis-je alors, à celle qu'on a donnée de nos jours pour expliquer par des

émanations électriques & des vapeurs aéri-formes, un tour de passe-passe qu'on fait avec la baguette divinatoire. Il est évident que de pareilles explications sont calquées sur le discours de Sganarelle, dans la Pièce du *Médecin malgré lui*, lorsqu'il explique, par les humeurs peccantes, comment la fille de Géronte ne peut pas parler; on y trouve des mots qui ne signifient rien, & voilà tout; *cábricias arci túram catelamus*, c'est la vraie raison pour laquelle votre fille est muette; *offabundus nequês potarium*; & voilà pourquoi les vapeurs font tourner la baguette; *ocus bocus tempera bonus*; & voilà pourquoi un homme peut avoir une dent d'or.

Ne croyez pas, dit alors M. Hill, que ces sortes d'explications soient absolument inutiles à ceux qui les donnent. Un galimathias, quel qu'il soit, en impose toujours à quelqu'un; la théorie la plus obscure trouve toujours des partisans, parce qu'il y a des gens qui n'admettent que ce qu'ils n'entendent point: les explications énigmatiques ont un autre avantage; elles sont ordinairement

si pleines de phébus & de néologisme, & en même-tems si longues, qu'une infinité de personnes aiment mieux croire l'Auteur sur sa parole que de lire une dissertation sans fin.

Je ne fais si M. Hill croyait avoir réduit au silence le faiseur de tours ; mais celui-ci lui répliqua vivement que toutes ses observations étaient fausses & erronées. Je ne peux, dit-il, réfuter en détail tout ce qu'on vient de dire contre moi ; mais je m'en vais répéter le dernier tour, & le dévoiler moi-même à la Compagnie, pour faire voir qu'on ne connaît rien à mes opérations ; aussi-tôt il se fit lier les deux pouces, & ouvrant ensuite les deux mains, il les fit examiner de tous côtés, pour prouver qu'il n'avait pas retenu, comme le prétendait M. Hill, une partie du ruban entre ses doigts. M. Hill voulut parler pour dévoiler cette nouvelle supercherie ; mais le Jongleur lui coupa la parole, & fit observer lui-même à la Compagnie, qu'il faisait usage de deux rubans, tenant ensemble par un petit crochet qu'il sachait adroitement entre le pouce & le

métacarpe de la main gauche. Ce crochet était assez court, pour qu'en le pressant de l'index de la main droite, on pût facilement dégager la main gauche en désunissant les deux rubans. *Voyez la fig. 8.*



Ici M. Hill voulut répliquer qu'il connaissait ce dernier moyen; mais qu'on n'en avait pas fait usage dans le premier cas, parce qu'il avait vu employer un ruban entier, &c. Mais les satellites de Pilferer, distribués dans toutes les parties de la Salle, firent un brouhaha qui empêcha M. Hill de se faire entendre; ensuite on vit un exemple frappant de ce penchant naturel, qui nous porte à imiter certains mouvemens qu'on voit dans autrui; car de même que le rire, les pleurs, le bâillement, la terreur &c. les

convulsions magnétiques se communiquent & se propagent quelquefois par imitation ; on vit que les exclamations forcées & l'admiration simulée des Comperes, produisirent dans toutes les têtes chaudes une admiration réelle, qui fut portée, je ne dis pas jusqu'à l'enthousiasme, mais jusqu'à la folie. Les têtes froides, qui étaient en petit nombre, furent les seules préservées de la contagion ; & l'on décida, à la pluralité des voix, que M. Hill était un imposteur, & que l'incomparable Pilferer était pour le moins un très-grand personnage.

Le Bohémien voyant que l'assemblée semblait avoir sur les yeux un voile épais qui l'empêchait de voir la vérité, voulut profiter de cet aveuglement pour faire passer des propositions absurdes ; il savait que c'était-là le vrai moyen d'obtenir le plus grand nombre de suffrages ; il était si persuadé de la crédulité populaire, qu'il disait en lui-même *quò absurdius eò melius*.

Je vous ai appris MM., dit-il, d'un air grave & naïf, que lorsque j'étais prisonnier de guerre à Calcutta, (*c'était, s'il m'en*

Jeuvient, le 29 Septembre,) je me délivrai très-facilement des fers dont on avait voulu me charger au fond d'une prison; celui de vous qui m'a interrompu dans ma narration m'a empêché de vous conter le plus beau de l'histoire; vous saurez donc qu'il n'y avait pas deux minutes que j'étais enchaîné, & le geolier n'avait pas encore achevé de verrouiller les portes du cachot, que je m'étais échappé par le trou de la serrure.

Ici, un murmure général lui fit comprendre qu'il avait porté les choses un peu trop loin, & que les esprits ne paraissaient pas disposés à l'en croire sur sa parole. Cependant enhardi par ses premiers succès, il ne désespéra point de venir à bout de son entreprise, & continua de cette manière: Je fais MM. que j'annonce une chose incroyable, & que par le desir de vous plaire, je m'expose au risque de passer pour un menteur; mais daignez m'écouter jusqu'à la fin, & vous serez de mon avis: n'est-il pas vrai qu'il fut un tems où l'on croyait qu'il était impossible de braver la foudre, où l'on regardait comme téméraires toutes les entreprises

des favans à cet égard : tout cela empêchera-t-il qu'il n'y ait bientôt autant de manufactures de Para-tonnerres , qu'il y a de magasins de Para-pluies ? d'une autre part n'a-t-on pas vu en Europe d'illustres Académiciens prouver par $a + b - \frac{b}{2}$, que l'animal à deux pieds & sans plume ne pourrait jamais disputer à l'aigle l'empire des airs ; que toutes les tentatives à cet égard étaient une suite naturelle de l'amour du merveilleux ; que les Poètes n'avaient donné des ailes à Dédale que pour amuser l'imagination , mais que la Fable de l'imprudent Icare ne pourrait jamais se réaliser : qu'a-t-il résulté de cette prétendue démonstration ? Le génie brisant toutes entraves , a passé les bornes que le calcul voulait lui prescrire , & l'heureux Pilatre , après avoir perfectionné l'Art de Montgolfier , obtient aujourd'hui le suffrage des Rois , en planant majestueusement sur les nuages.

Ici Pilferer fut généralement applaudi ; croyez donc , ajouta-t-il , qu'il n'est rien d'impossible à l'homme , qu'un génie supérieur peut franchir toutes les barrières ,
&

& vaincre des difficultés qui paraissent infurmontables au vulgaire des Philosophes, & qu'il existe dans la nature des moyens secrets connus des ames privilégiées, à l'aide desquels un homme peut non-seulement passer à travers le trou d'une aiguille, mais encore se rendre tout-à-fait invisible, ce qui peut être bien utile dans plusieurs occasions, soit en politique, soit en amour. Au reste, je n'exige point qu'on me croye sur ma parole, j'en appelle à l'expérience : *Non verbis, sed operibus credite.*

SECTION III.

Divers secrets pour tirer en apparence des écus d'une bourse sans l'ouvrir.

CES dernières paroles prononcées d'un ton qui porta la persuasion dans tous les esprits, firent croire à toute l'Assemblée qu'on allait voir quelque expérience étonnante & sublime. Cette idée trompeuse fut conçue avec d'autant plus de facilité, que

C

dans cette erreur le cœur était de moitié : chacun desirait dans ce moment de voir des choses merveilleuses, & l'on s'imagine toujours facilement ce que l'on desire.

Un instant après, on fut effectivement bien étonné, non pas de voir l'expérience miraculeuse qui venait d'être annoncée, mais de voir que le grand prometteur, au lieu de tenir sa parole, ne présentait à la Compagnie qu'une puérilité. Il fit voir une bourse dans laquelle étaient des écus de 6 livres, qu'il faisait sonner en la secouant. Il proposa d'en tirer ces écus sans ouvrir la bourse, & conclut de là qu'un homme pouvait, par le même moyen, sortir d'un cachot sans en ouvrir la porte.

Vous voyez, me dit alors en riant M. Hill, que les opérations d'un Faiseur de Tours sont autant d'utiles leçons. La dernière qu'on vient de nous proposer est pour le moins aussi instructive & aussi parlante que la Fable de la Montagne en travail.

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

Pilferer comprit que M. Hill connaissait

le Tour dont il s'agissait dans ce moment, & craignant qu'il ne l'expliquât, il se plaignit amèrement de ce que certaines personnes semblaient prendre plaisir à l'embarasser. Si ces personnes étaient assez instruites, ajouta-t-il finement, pour enseigner les vrais principes de mon Art, je ne pourrais pas en être fâché, puisque leurs efforts tendraient alors au progrès des lumières; mais comme on ne voit en elles que de la présomption avec un grand fond d'ignorance, & des dispositions propres à la conserver, j'ai d'autant plus de raison de m'en plaindre, que leur principal but est de me rendre odieux & d'en imposer au Public.

Quelque gratuite & mal fondée que fût cette accusation, elle fit le plus grand effet sur les esprits faibles, puisqu'ils crurent sur sa parole un homme qui, depuis une heure, ne les amusait que par des mensonges; dans le même instant l'essaim des Comperes dispersés dans le parterre fit un bourdonnement qui nous obligea de garder le silence. Le Bohémien rassuré par le secours des

Tartares qu'il avait soudoyés, continua de cette manière :

Je ne puis, Messieurs, passer moi-même aujourd'hui dans le trou d'une aiguille ou dans le goulot d'une bouteille, parce que je n'ai pas les simples qui servent pour cette expérience vraiment singulière.

Alors un homme de l'amphithéâtre l'interrompit, en s'écriant d'une voix forte, qui annonçait son mécontentement : Je soupçonne en effet que, pour votre expérience, il faudrait des simples, & que vous ne trouvez pas en nous assez de simplicité ; mais si c'est des plantes qu'il vous faut, nommez-les moi, je les enverrai querir chez mon Herboriste. Monsieur, répondit le Bohémien, avec un air respectueusement hypocrite, la principale de ces plantes s'appelle en Latin *Semper viridis* ; en Arabe, *Eproukemou* ; en Anglais, *Always green* ; en Langue Japonaise, *Kariontou* ; en Etrusque, *Moskar-gouné*. Je n'ai pas besoin de ta kyrielle, répliqua la voix forte de l'amphithéâtre, nomme-la seulement en Hollandais. Le

Bohémien répondit, qu'étant étranger au Cap de Bonne - Espérance, il ne pouvait savoir le nom des plantes en langage vulgaire, & que, d'ailleurs, celle dont il avait besoin, n'était point chez les Herboristes du voisinage, puisqu'on ne la trouvait que dans les déserts de l'Arabie. Ne croyez pas, continua-t-il avec audace, que j'invente ceci pour me dispenser de faire le Tour que je vous ai promis ; il doit m'en arriver demain par un vaisseau qui vient de la Mer Rouge ; & si elle est telle que je l'ai demandée, c'est-à-dire, si on l'a cueillie la veille de la Saint-Jean, pour qu'elle soit douée de toute sa vertu, vous serez, dans peu de jours, le témoin irrécusable de ses merveilleux effets.

En attendant, je vous prie de vous contenter du Tour que je viens de vous offrir, & qui prouve mieux qu'on ne croirait d'abord combien il est facile à un homme de passer dans le goulot d'une bouteille ; en effet, Messieurs, dit-il, en secouant les écus dans la même bourse, un homme quelconque est toujours plus petit, respectivement au goulot d'une bouteille, que ne l'est un

écu de 6 liv., eu égard aux pores imperceptibles du drap qui forme cette bourse : or, je peux faire passer invisiblement des écus à travers les pores de ce drap : donc je pourrai, à plus forte raison, entrer moi-même dans une bouteille. Alors il fit manier cette bourse par différentes personnes, & l'on vit qu'elle était formée de douze morceaux de drap, si bien cousus par-tout, qu'on ne voyait aucune ouverture ; cependant, un instant après, en la tenant dans ses mains, qu'il couvrait d'un chapeau, il ôta les écus, & fit voir que la bourse était aussi bien fermée qu'auparavant. M. Hill en examina les coutures, & n'y vit aucune espece de supercherie ; une personne de la Compagnie nous dit qu'il n'y avait, dans ce Tour, qu'un peu d'escamotage ; que Pilferer avait mis subtilement dans sa poche la premiere bourse où étaient les écus pour y substituer une bourse vuide parfaitement semblable, & que tous les Spectateurs prenant celle-ci pour la premiere, on s'imaginait naturellement que les écus en étaient sortis, quoiqu'ils fussent toujours dans la

même ; au reste , ajouta la même personne en parlant à Pilferer , pour achever de le convaincre par un argument *ad hominem* , la première bourse & les écus sont actuellement dans la poche droite de votre habit ; car c'est-là que vous avez porté rapidement la main sous prétexte de prendre de la poudre de sympathie.

La meilleure manière de réfuter cette objection, était pour le Bohémien de faire voir qu'il n'avait aucune bourse dans la poche droite de son habit , & de permettre qu'on y mît la main ; mais il ne jugea pas à propos d'employer cette réponse, ce qui fit croire pour un moment qu'il était pris au trébuchet. Cependant cet homme , pètri de ruses , ne manqua pas de ressources ; il tendit un piège qui lui réussit parfaitement ; il éluda la difficulté par une défaite , que la plupart des Spectateurs regarderent comme une réponse triomphante : Il existe , dit-il , un moyen bien simple & bien certain de vous prouver que je n'escamote point la bourse où sont les écus ; c'est d'y fondre de la cire , d'y faire apposer le cachet de

plusieurs personnes, & de faire vérifier ces cachets avant & après l'opération, pour démontrer que c'est la même bourse, qui, sans avoir aucune ouverture, peut se trouver tantôt pleine & tantôt vuide. On accepta la proposition. Pilferer passa pour un moment derrière la toile, & reparut bientôt après avec une bourse pleine d'écus construite en apparence comme la première; on y posa deux cachets; Pilferer la couvrant d'un chapeau, en tira successivement quinze écus de 6 liv. qu'il jetait un à un sur le théâtre à mesure qu'il les ôtait. Quand il eut fini, on vérifia les cachets, & il fut généralement reconnu que la bourse qui était actuellement vuide, était la même que celle où étaient auparavant les écus de 6 liv. On fut si occupé à vérifier les cachets, qu'on ne porta aucune attention sur le point essentiel, qui faisait, dans ce moment, le vrai nœud de l'affaire. Quoique la bourse ressemblât extérieurement à celle dont on avait examiné les coutures, elle en était cependant bien différente. Une de ses douze coutures était faite de façon qu'on pouvait

facilement en écarter les bords : quand on pinçait le drap pour le tirer d'une certaine maniere , deux fils différens qui la formaient cédant alors à l'effort des doigts , présentaient une espece de petite grille à barreaux paralleles , à travers lesquels on pouvait faire passer un écu de 6 liv. Une autre maniere de tirer les morceaux de drap rapprochait les bords de la couture , & faisait disparaître les fils.

Cette construction étant connue de beaucoup de personnes , le Bohémien s'imagina que ce Tour ne produirait pas beaucoup de surprise, & qu'il était nécessaire de porter l'attention des Spectateurs sur un nouvel objet ; il s'en tira par une ruse nouvelle qui prouve en même temps combien cet homme était fécond en ressources , & combien il était persuadé de la faiblesse de l'esprit humain ; il parla lui-même du moyen qu'il venait d'employer ; & quoiqu'il s'en fût réellement servi , il fit croire qu'il n'en avait jamais fait usage : Je fais , dit-il hardiment , qu'on vend des livres où l'on explique la maniere de faire des coutures qu'on peut ouvrir & fermer à

volonté ; mais les auteurs de ces sortes d'ouvrages ne connaissent point les vrais secrets de mon art ; je n'ai jamais employé de stratagèmes aussi grossiers que ceux qu'ils prétendent enseigner au Public. Voici, continua-t-il en montrant une bourse de tricot, une piece qu'on ne soupçonnera sûrement pas d'être mal cousue , je vais m'en servir pour faire le même Tour ; & vous conviendrez bientôt que je n'emploie ni les fausses coutures pour tirer les écus d'une bourse , ni les fausses portes pour sortir d'une prison ; mais , ajouta-t-il , je fais attention qu'en exécutant le tour , avec une bourse que je fournirai moi-même , on m'accusera peut-être d'y avoir fait quelques préparatifs : qu'on me fournisse donc une bourse telle qu'on jugera à propos ; qu'on préfère si l'on veut un bas de soie ou de laine : quelqu'un en tiendra l'embouchure bien ferrée , tandis que j'en tirerai un écu avec la même facilité que j'aurais à sortir d'une prison. Alors on lui donna un bas de soie dans lequel il mit un écu. Il en lia fortement l'embouchure , qu'il donna d'ailleurs à tenir à une personne

de la Compagnie ; cependant l'ayant couvert d'un chapeau , comme il avait couvert la bourse dans les deux tours précédens , il en tira l'écu , & fit remarquer un instant après qu'il n'avait pas fait la moindre ouverture dans le pied du bas où il avait d'ailleurs attaché particulièrement l'écu en le liant avec un peu de ficelle. *Voyez la fig. 9.*



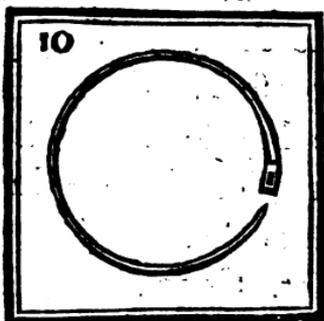
L'adresse avec laquelle ce Tour fut exécuté , & le discours qui fut prononcé en même temps , me paraisaient réunir tous les suffrages , lorsque je m'adressai à M. Hill pour savoir s'il accordait le sien. J'avoue, me dit-il froidement, que cet homme est fort adroit & très-fertile en expédiens ; il surpasse même tous ses Confreres par la

maniere ingénieuse dont il combine ses Tours pour étayer les plus faibles par les plus forts ; la multiplicité des moyens qu'il emploie pour produire des effets qui sont les mêmes en apparence , en imposera toujours au grand nombre. A mesure qu'on dévoile ses procédés , il en emploie un nouveau pour faire croire qu'on a mal expliqué ses opérations : lorsque ce plan lui réussit , il triomphe en apostrophant ses adversaires pour entamer une querelle ; & si dès le commencement de la dispute celui qui a donné les premières explications se décide à garder le silence pour ne pas se compromettre , une certaine partie du Public croit aussi-tôt que le Faiseur de Tours a remporté une victoire honorable , parce que les Spectateurs vulgaires ignorent les raisons qu'on peut avoir pour ne pas lutter contre un Escamoteur , & pour lui laisser , par ce moyen , une apparence de supériorité.

Un homme qui était à côté de M. Hill lui demanda alors s'il pourrait bien expliquer le dernier Tour qu'on venait de faire trois fois ; M. Hill lui répondit qu'il n'avait pas vu

faire trois fois le même Tour. Excusez-moi, dit le voisin, puisqu'on a tiré trois fois des écus d'une bourse ou d'un bas de soie. Pardonnez-moi, répliqua M. Hill, puisque dans le premier de ces trois Tours on n'a rien tiré de la bourse, & qu'on a seulement substitué une bourse vuide à une bourse pleine. Quant à l'expérience du bas de soie, on n'a pas pu en tirer un écu, puisqu'il n'y en avait point. Cependant, dit le voisin, j'ai vu mettre l'écu de 6 liv. dans le bas de soie, & quand on a eu attaché le bas par l'embouchure, l'écu paraissait y être encore par la forme ronde qu'il donnait à la partie du bas qui lui servait d'enveloppe. Je fais bien, répondit M. Hill, qu'on a commencé par mettre l'écu de 6 liv. dans le bas; mais je fais aussi qu'après l'en avoir fait sortir, en secourant le bas comme par mégarde & par distraction, on s'est contenté de faire semblant de l'y remettre, & qu'on y a réellement mis alors une longue aiguille ployée en rond, qui donnait à son enveloppe la même forme qu'aurait pu lui donner l'écu de 6 liv. Cette aiguille ainsi ployée a passé

en tournant entre les fils, & n'y a pas laissé plus de traces de son passage que si elle avait été bien droite, *fig. 10.*



Le Faiseur de Tours laissant tomber l'écu de 6 liv. qu'il tenait ferré entre la naissance du pouce & celle du petit doigt, a fait voir qu'il n'y avait plus rien dans le bas, & tout le monde a cru & croit encore que l'écu était sorti par un trou infiniment petit; d'où l'on conclura peut-être que le Thaumaturge peut passer lui-même à travers le trou d'une serrure, comme il s'en est vanté. Cette explication parut très-satisfaisante & très-judicieuse à tous ceux qui l'entendirent; mais comme elle ne fut entendue que d'une douzaine de personnes, le grand nombre se retira tout émerveillé, & crut positive-

ment que si Pilferer n'était pas un peu for-
cier, il avait au moins découvert dans la
nature de nouvelles loix inconnues à toutes
les Académies.

CHAPITRE II.

SECTION PREMIERE.

*Ancienne méthode de faire le Tour des trois
Canifs. Divers moyens de cacher un Com-
pere, & de faire croire qu'on n'en a point,
lors même qu'on en emploie plusieurs.*

QUELQUE TEMPS après, Pilferer ré-
pandit avec profusion, dans toute la Ville,
des annonces, dans lesquelles il promettait
de faire des tours différens de tous ceux
qu'on avait vus jusqu'alors; cependant il ne
fit que d'anciens Tours, qu'il avait annoncés
sous des noms inconnus, pour faire croire
qu'ils étaient nouveaux, & dont quelques-
uns parurent nouvellement inventés, parce
que l'Agent qu'on employait, quoique connu
depuis long-temps, était assez bien déguisé.

M. Hill les devina tous , excepté une petite expérience qui consiste à faire sauter à terre un canif qu'on met avec deux autres dans un gobelet, ou qu'on appuie tout simplement sur ses bords. M. Hill ne découvrit point ce Tour , soit qu'il n'en fût pas assez frappé pour y donner toute son attention , soit parce que dans certains momens il était si paresseux qu'il ne voulait pas se donner la peine de réfléchir, soit enfin parce que les esprits pénétrants, capables de vaincre de grandes difficultés, s'endorment quelquefois, & sont arrêtés par les plus petits obstacles. Quoi qu'il en soit de la cause qui empêcha M. Hill de faire usage de sa pénétration ordinaire, il ne faut pas conclure de-là qu'il n'avait point d'aptitude à expliquer les Tours , parce que , comme le dit sagement le judicieux Horace dans le Poème didactique qui est le chef-d'œuvre de cet Écrivain, & qu'on regardera dans tous les siècles comme le code du bon sens & de la raison ,

Quandoque bonus dormitat Homerus.

L'illustre ami de Mécène était trop éclairé
pour

pour croire qu'on pouvait juger un homme par une seule négligence ; bien différent à cet égard de quelques Auteurs du troisieme ordre , qui prétendent juger d'un Ouvrage entier par une seule phrase , & qui , s'éri-geant en juges dans une cause qui n'est pas de leur compétence , croient trouver une erreur là où il n'y en a point , & concluent de cette erreur supposée , & non prouvée , que l'Ouvrage entier ne contient que des absurdités , & que l'Auteur vaut aussi peu que l'Ouvrage.

M. Hill n'eut pas la patience de passer vingt-quatre heures sans se faire expliquer le Tour qu'il n'avait pu deviner ; il fut donc trouver l'Escamoteur après la séance ; & celui-ci dévoilant son secret pour six ducats , apprit à M. Hill qu'il fallait glisser au fond du verre un petit écu attaché à un fil , & qu'un Compere tirant un bout de ce fil à l'instant choisi par la Compagnie , faisait sauter celui des canifs qui était appuyé sur le petit écu.

M. Hill , fâché d'avoir payé si cher un Tour qu'on exécutait par un moyen aussi

D

ignoble , en fit des reproches au Bohémien , qui lui répondit de cette maniere : Qu'importe le moyen dont je me fers , pourvu que je parvienne à mon but , qui consiste à produire le plus grand étonnement possible , pour attirer à mon Spectacle un grand concours de monde , & par ce moyen escamoter au Public un grand nombre de ducats. Les vrais connaisseurs favent par expérience que les procédés les plus grossiers sont quelquefois les meilleurs pour exciter l'admiration , parce que le Spectateur vulgaire qui voit des effets frappans , ne peut s'imaginer qu'ils puissent provenir d'une si simple cause.

Bientôt après , M. Hill m'ayant raconté ce qui venait de se passer , & la dépense qu'il avait faite pour apprendre le plus petit de tous les Tours ; je lui fis un reproche amical de son trop grand empressement à se faire instruire d'un secret qu'il aurait pu dévoiler lui-même s'il avait voulu se donner la peine de réfléchir ; & j'ajoutai que dans tous les cas j'aurais pu l'instruire moi-même sur cet article : quoi ! me dit-il , vous con-

naiffiez ce Tour! hé! comment avez-vous pu deviner qu'il y avait un Compere? j'avoue que je n'aurais jamais soupçonné qu'on employât un moyen auffi trivial; je lui répondis alors que je ne l'avais pas deviné; vous avez donc payé pour le favoir, mè dit-il: je n'ai pas payé non plus, lui répliquai-je; mais je l'ai appris par des circonstances favorables que le hafard m'a procurées, 1°. dans une occasion où on faifait ce Tour, j'ai vu gliffer un petit écu au fond du gobelet, ce qui m'a fait soupçonner qu'il pouvait bien avoir un fil & un Compere. 2°. Ce soupçon me rendant plus attentif & plus clair-voyant, m'a fait entrevoir la main du Compere dans l'instant où il tirait le fil. 3°. Un de mes amis qui a vu la main du Compere en pareille circonstance, m'a assuré qu'il lui avait donné un petit coup de canne fur les doigts pour lui prouver qu'on l'avait apperçu. 4°. Enfin, le Compere qui a tiré lui-même le fil pendant quatre ans pour faire ce Tour, est venu l'autre jour chez moi, & m'a tout avoué fans difficulté, foit parce que ce n'était pas la peine

de me cacher ce que je savais déjà , soit parce qu'il desirait que je fisse un troc avec lui en l'initiant dans quelques-uns de mes secrets dont il était curieux.

M. Hill , propriétaire d'un Tour qu'il méprisait & qu'il croyait avoir payé trop cher , ne fit aucune difficulté de l'enseigner à tous ses amis ; la renommée le portant bientôt de bouche en bouche , le publia en peu de temps dans tous les quartiers de la Ville ; & les Citoyens en général penserent que la plupart des Tours qu'on avait tant admirés chez Pilferer , se faisaient comme celui des trois canifs à l'aide d'un Compere.

Il y avoit déjà deux mois que le Bohémien ne paraissait plus ; on le croyait parti , avec d'autant plus de raison que dans sa dernière séance il avait fait ses adieux au Public ; cependant il était retenu dans le pays par différens procès , qui , heureusement pour lui , venarent de se civiliser. On le croyait déjà bien loin lorsqu'il fit afficher qu'il allait donner encore trois représentations de plusieurs Tours inconnus , ajoutant finement à cette promesse des particu-

larités qui devaient lui attirer un grand concours de monde ; cependant , dans ces nouvelles séances , il fit à-peu-près les mêmes Tours qu'il avait faits jusqu'alors ; & quoiqu'il employât un Compere , il fit croire qu'il n'en avait point par un tissu de ruses dont le Public n'a jamais eu l'idée : Messieurs , dit-il avec un air de bonhommie qui persuada à toute l'Assemblée que la vérité était sur ses lèvres , & la sincérité dans son cœur ; c'est à tort qu'on a fait courir le bruit que j'ai un Compere derriere la cloison. Otant alors de cette cloison deux morceaux de bois mal cloués , qu'il avait eu la précaution de faire attacher légèrement pour avoir plus de facilité à les arracher : Voyez vous-mêmes , continua-t-il avec sécurité , s'il y a quelqu'un de caché derriere les planches. Ensuite entrant dans une espece d'enthousiasme , & prenant par le bras trois jeunes gens qui étaient sur le théâtre , il les pria de passer derriere la cloison , & de certifier au Public que ce Compere dont on parlait tant était un être imaginaire.

Le Public fut bien trompé par leur témoi-

gnage , car il ne favait pas que ces trois personnes étaient elles - mêmes des Comperes déguifés , qui , trouvant leur quatrieme Confreere derriere la cloifon , burent avec lui deux bouteilles de vin à la fanté des bonnes gens , & s'approcherent alternativement du trou qu'ort venait de former en arrachant des lambeaux de planches , d'où regardant le Public comme par une fenêtre , ils l'amuferent par des pantomimes & des grimaces , & lui certifierent qu'il n'y avait jamais eu de Comperes.

Ce stratagême , auquel on ne s'attendait point , forma une efpece de coup de théâtre qui en impofa au commun des Spectateurs ; & les gens d'efprit , qui n'en furent point dupes , furent fi contens d'en avoir ri , qu'ils firent feffemblant de tout croire , & témoignerent , en applaudiffant à cette farce , combien ils étaient fatisfaits qu'on l'eût inventée.

Bientôt après le Bohémien boucha d'un morceau de tapifferie le trou qu'il avait fait à la cloifon en arrachant un morceau de planche mal cloué , & continua de faire

des Tours qui supposaient l'assistance d'un Compere , mais qui , selon Pilferer , se faisaient par un simple mécanisme dont il prétendait avoir le secret.

Il mit sur une table un Automate habillé à la Turque , qui , par ses mouvemens , répondait à une infinité de questions ; mais comme ces mouvemens étaient libres & spontanées, obéissant à la voix de quiconque leur commandait ; comme on vit d'ailleurs que l'Automate était appuyé sur une table clouée sur le théâtre , on pensa avec raison qu'il y avait des fils cachés dans les pieds de la table , & que le Compere , par leur secours , agitait des bascules pour faire remuer l'Automate selon le besoin ; quelqu'un en fit la remarque , & Pilferer donna pour réponse, qu'en Prusse , en Allemagne , en Pologne , à Venise & à Naples , il avait fait chez différens Seigneurs l'expérience de l'Automate , en le posant par terre ou sur une chaise au gré de la Compagnie. Je ne peux pas faire aujourd'hui l'expérience de cette maniere , continua-t-il , parce que le mécanisme n'est pas monté pour cela ;

D iv

mais je peux, si on l'exige, arracher la table & la déclouer pour faire voir qu'il n'y a aucun fil d'archal dans ses pieds. Alors faisant de faibles efforts pour la déclouer, il parut ne pas pouvoir en venir à bout, & continuant de tirer la table de manière à faire croire aux esprits les plus difficiles qu'il avait envie de la transporter ailleurs, il prononça ces mots : *Voulez-vous absolument que je l'arrache ?* Un grand nombre de Spectateurs s'écria à plusieurs reprises : *Oui, oui, qu'on l'arrache ;* mais les Comperes distribués dans le parterre s'écrierent en même-temps : *Non, non, qu'elle reste.* Alors toute l'Assemblée se trouva divisée en deux factions opposées, dont l'une criait *oui*, & l'autre *non* ; & dans cette espèce de combat, qui dura un demi quart-d'heure, les Comperes, comme plus obstinés, remporterent la victoire en criant les derniers.

Pilferet, selon ses desirs, s'en tint à leur décision, & donna à entendre que c'était par pure politesse ; la table & les fils d'archal, cachés dans ses pieds, resterent donc à leur place, & l'offre seule que le Jongleur

venait de faire, d'arracher cette table pour prouver qu'il n'y avait point de fil d'archal, passa pour une preuve incontestable qui devait démontrer aux plus incrédules, qu'il n'y avait ni fil ni Compere.

Après ce Tour, on fit l'expérience de la montre pilée dans un mortier (voy. le Chapitre 23 du premier volume); & comme je m'appêrçus qu'on ne faisait pas la substitution à l'aide d'un pilon creux dont on se fert ordinairement; comme, d'ailleurs, Pilderer n'escamota pas lui-même la montre avec la main, puisqu'il la fit poser par autrui, je pensai que la substitution s'était faite à l'aide d'un Compere. Mais le Compere ne pouvait pas, dans ce cas-ci, être caché derriere la cloison, puisque la table était isolée au milieu du théâtre, & distante de la cloison d'environ 7 à 8 pieds : M. Hill s'imagina qu'il y avait un autre Compere caché dans le tiroir de la table; ce qui le confirma dans cette idée, ce fut la grandeur du tiroir, qui paraissait avoir les dimensions nécessaires pour contenir au moins un enfant de 10 à 12 ans. M. Hill, pour dissiper ce

soupçon , pria Pilferer d'ouvrir ce tiroir ; mais celui-ci répondit qu'il en avait perdu la clef : Ne croyez pas , dit-il , qu'il y ait quelqu'un de caché , car je peux répéter l'expérience par-tout ailleurs. Aussi-tôt il porta le mortier sur une autre table où il n'y avait point de tiroir assez grand pour contenir une personne ; le Tour réussit également : mais M. Hill fit remarquer que la table était sur des roulettes , & qu'avant de faire le Tour , Pilferer l'avait poussée peu à peu comme par mégarde , pour l'approcher de la cloison , derrière laquelle il y avait un Compere , qui , dans ce cas-ci , pouvait avoir fait la substitution à la place de celui qui était caché dans le tiroir de la première table : Vous savez bien , dit alors le Bohémien , qu'il n'y a pas de Compere derrière les planches , puisque voilà trois Messieurs qui certifient n'avoir pu le trouver.

En supposant , dit M. Hill , qu'ils aient dit la vérité pour l'instant où ils étaient derrière la cloison , cela ne prouverait point que le Compere n'y est pas actuellement ,

puisqu'il peut y être venu depuis cet instant-là. Passez derrière la cloison, dit Pilferer, pour vous assurer par vous-même qu'il n'y est point. J'aurai beau y passer, dit M. Hill, s'il prend la fuite avant que j'y arrive, je ne le trouverai pas. Passez-y toujours, dit le Bohémien, je vais répéter le Tour sur la même table; & si vos soupçons sont bien fondés, il faudra bien qu'il revienne. Cela est vrai, dit M. Hill, pourvu que cette fois-ci vous n'escamotiez pas vous-même la montre, soit avec la main, soit à l'aide d'un pilon creux. Partez avec confiance, répliqua Pilferer, en poussant M. Hill pour le conduire derrière la cloison, tandis que vous tâcherez en vain de trouver le Compere derrière les planches, mille personnes veilleront sur moi, pour vous certifier à votre retour que j'ai fait mon opération, sans tricher en aucune manière.

M. Hill étant passé derrière la cloison, le Tour fut exécuté pour la troisième fois; je déposai moi-même la montre dans le mortier que je couvris d'une serviette portée sur trois bouteilles; bientôt après je donnai

cinq à six coups de pilon dans le mortier ,
 après quoi on n'y trouva que des morceaux
 de montre brisés & fracassés. Je les recou-
 vris de la même serviette , & je les laissai
 un instant comme pour leur donner le temps
 de revenir à leur place , & de reprendre
 leur première forme ; & enfin je tirai du
 mortier la montre toute entière telle qu'elle
 était auparavant ; Pilferer n'avait touché ni le
 pilon , ni la montre , ni le mortier. Dans ces
 circonstances il n'était guère possible d'expli-
 quer ce Tour sans supposer le secours d'un
 Compere ; mais M. Hill nous assura très-
 positivement , quoique en souriant , qu'il
 n'avait pas vu de Compere derrière la cloi-
 son. Quand M. Hill fut revenu auprès de
 moi , je lui demandai ce qu'il pensait de tout
 ceci : Je pense , me répondit-il , que mes
 soupçons étaient bien fondés , & que le Com-
 pere existe derrière les planches , quoique
 je ne l'aie pas vu. Comment cela , lui répli-
 quai-je ! C'est , me dit-il , que la cloison
 derrière laquelle j'ai passé se trouve double ;
 c'est-à-dire quelle est composée de deux
 cloisons parallèles arrangées de manière

qu'elles paraissent n'en faire qu'une , mais assez éloignées l'une de l'autre pour cacher un homme ; voilà ce qui m'a empêché de voir le Compere. Surpris de cette ruse dont je n'avais jamais eu l'idée , je passai moi-même derrière les planches pour vérifier le fait : mais quel fut mon étonnement quand au lieu de trouver cette double cloison dont M. Hill venait de me parler , je ne vis qu'une grosse poutre perpendiculaire qui semblait porter le poids de tout le plancher supérieur ! Elle touchait la cloison & résonnait comme un tonneau vuide , quand on la frappait , ce qui me fit croire qu'elle était composée de quatre planches clouées ensemble pour cacher le Compere. Je courus vers M. Hill pour lui dire d'abord qu'il n'y avait pas de double cloison ; il me répondit aussi-tôt que la seconde cloison était faite de papier collé sur toile, soutenue par un chaffis ; & qu'étant ainsi très-portative , le Compere en se retirant pouvait l'avoir emportée avec lui. Alors je lui parlai de la poutre creuse que j'avais apperçue : Je vois ce que c'est , dit M. Hill ; c'est ici le comble de la ruse &

le plus adroit de tous les artifices ; vous saurez, ajouta-t-il, que dans l'instant où je tâtonnais derrière la cloison pour découvrir le Compere, il est venu une femme (c'était une Commere) qui m'a prié de regarder sans rien toucher, & de ne rien révéler à l'Assemblée dans le cas où j'apercevrais quelque chose. Je le lui ai promis, & je tiens ma parole, en ne parlant à la Compagnie, ni de la Commere, ni de la cloison que j'ai apperçue. Je pense, continua M. Hill, que par un excès de prudence & d'industrie, on avait fait des préparatifs pour me faire repentir de mon indiscretion, dans le cas où j'aurais manqué à ma promesse, en révélant le secret de la Commere & de la double cloison. De plus, on aurait peut-être désiré que j'eusse fait cette révélation à la Compagnie, pour avoir le plaisir de me mettre dans l'embarras, & de me faire fifler par le Public, en lui faisant voir ensuite qu'il n'y avait ni double cloison, ni Commere; toutefois on s'était réservé la poutre creusée pour continuer, à l'insu du Public, de mettre à profit les secours du

Compere, nonobstant les recherches que les curieux & les incrédules pourraient aller faire derriere les planches. Cependant, continua M. Hill, gardons le secret que j'ai promis, & jouissons de la surprife des Spectateurs.

Elle fut grande cette surprife, quand M. Hill affura pour la seconde fois qu'il n'avait point apperçu de Compere derriere la cloison : cependant il restait encore des esprits rétifs, qui, fans pouvoir donner aucune raison plaufible de leur incrédulité, refusaient leurs suffrages à Pilferer ; mais il fit sur la fin une opération par laquelle les plus incrédules devinrent ses profélytes.

SECTION II.

Objection d'un genre singulier. Nouvelle méthode de faire sauter un canif.

ON a fait courir le bruit, dit le Bohémien, que je faisais mes tours à l'aide d'un Compere : je vais démasquer l'imposture &

démontrer la fausseté de cette imputation d'une maniere bien victorieuse ; ce ne sera pas en vous cachant les moyens dont je fais usage , car alors le mystere dont mes expériences seraient revêtues , vous ferait encore soupçonner une supercherie nouvelle dans la maniere de cacher ce Compere que vous avez tant à cœur. C'est donc en vous dévoilant moi-même mes secrets , que je veux démontrer la futilité des explications qu'on a prétendu vous donner ; n'attendez pas cependant que je vous explique chaque Tour en particulier , ce serait nuire à ma fortune que de faire une révélation générale ; mais je vais vous en expliquer un seul , & vous jugerez de tous les autres par cet échantillon.

Ab uno disce omnes.

Le Tour des trois canifs , ajouta-t-il , est un de ceux qu'on attribue au secours d'un Compere. On prétend que c'est à l'aide d'un fil , d'un petit écu & d'une main cachée que je produis le mouvement dans cette occasion ; mais un simple morceau de ressort

ressort ployé en cercle, est le seul agent que j'emploie; je mets dedans un morceau de sucre assez gros pour tenir le ressort ouvert, & lui donner presque la forme de la lettre C. J'appuie ensuite celui des canifs que je veux faire sauter à terre sur l'extrémité de ce ressort au fond d'un gobelet, & j'y verse de l'eau; bientôt après le sucre se fond par la force de l'élément liquide qui le pénètre de toutes parts; le ressort jouissant alors de son élasticité, reprend subitement sa première forme, & donne au canif une petite secousse qui le fait sauter à terre.

Le Public ne fit pas attention que cette expérience n'était pas la même qu'on avait faite les jours précédens, puisque dans l'une il s'agissait de faire sauter un canif, précisément à l'instant choisi par la Compagnie, ce qui suppose l'assistance d'un Compere, & que dans l'autre il fallait attendre patiemment que le sucre fût fondu, sans donner aux Spectateurs le choix de l'instant où le canif devait sauter; nonobstant cette différence bien sensible pour quiconque veut la

E

voir, la théorie de Pilferer, appuyée sur l'expérience, parut si lumineuse, que tout le monde en fut satisfait. Le Faiseur de Tours profita des applaudissemens qu'on lui prodigua dans cette occasion, pour charger des imputations les plus odieuses les personnes qui se flataient de connaître ses Tours, & qui les avaient révélés au Public. On crut dès-lors sur sa parole tout ce qu'il débita, & l'on ne fit pas attention que le métier d'un Jongleur se réduirait à rien s'il était obligé de dire la vérité quand il fait ses Tours, & quand il parle de ses adversaires.

Cependant M. Hill, mécontent d'avoir donné six ducats pour apprendre de Pilferer que le Tour des trois canifs se faisait à l'aide d'un Compere, tandis qu'on pouvait l'exécuter par des moyens physiques, alla trouver le Faiseur de Tours après la séance, pour lui faire des reproches de sa mauvaise foi. M. Hill, à son arrivée chez Pilferer, fut introduit dans un petit cabinet qui servait d'antichambre : on le pria d'attendre un instant, parce que le Faiseur de Tours

était occupé dans ce moment à parler avec une personne de distinction. M. Hill entendit dans la chambre voisine une voix inconnue qui disait : Ce n'est pas de m'avoir vendu votre secret que je vous blâme ; vous êtes le propriétaire de vos idées , & vous avez le droit de les vendre à quiconque préfère votre savoir à son argent ; mais vous ne sauriez vous laver envers moi de m'avoir vendu six ducats un secret que vous avez ensuite divulgué dans toute la Ville pour rien.

Il n'est pas bien difficile , répondit le rusé Bohémien , dont la voix fut aussi-tôt reconnue par M. Hill , de me disculper sur ce point , & d'obtenir un jugement favorable dans une cause où , quoique vous soyez ma Partie adverse , je desire de vous avoir pour Juge. N'est-il pas vrai , Monsieur , continua Pilferer , que puisque vous êtes venu pour m'acheter mon secret , vous me considérez à cet égard comme un homme qui avait droit de le vendre , c'est-à-dire , comme un Marchand ? cela est vrai , dit l'inconnu. Or , continua Pilferer , je le demande à

tout être raisonnable , un Marchand n'a-t-il pas le droit incontestable de vendre sa marchandise à l'un & de la donner à un autre pour rien ? Cela est vrai , dit l'inconnu , pour les marchandises ordinaires , parce que la piece donnée à l'un n'est pas précisément la même que celle qu'on a vendue à un autre ; d'où il s'ensuit qu'on peut donner à l'un sans priver l'autre de son acquisition : mais il n'en est pas de même d'un secret qu'on vient de vendre. Le divulguer , c'est lui ôter sa valeur & son existence , & l'on ne peut évidemment le donner ainsi au Public , qu'en le déroband à l'acheteur qui l'a payé. En supposant , dit le rusé Pilferer , que le secret dont il s'agit ait perdu son existence & sa valeur par la publicité , je serais encore exempt de tout reproche , puisque la nécessité où je me suis trouvé de le dévoiler pour me défendre contre mes adversaires , doit être considérée comme un de ces accidens fâcheux , imprévus & inévitables , qui font perdre à l'acheteur la chose vendue , sans que le vendeur lui doive pour cela ni restitution , ni dédommagement. Au

reste , ajouta Pilferer , je ne fais si vous approuvez mes raisons ; mais je peux vous assurer qu'au fond de mon cœur , elles me paraissent très-justes , & que sous ce point de vue , je suis au moins excusable par la pureté de mes intentions....

L'inconnu paraissant peu satisfait de ces dernières raisons , se retira sans ajouter un seul mot.

M. Hill fut introduit , & débuta de cette manière : Je viens vous faire mes représentations sur la petite convention qui s'est passée entre nous , & vous dire que je suis un peu fâché , non pas de ce que vous avez enseigné pour rien au Public le vrai moyen de faire le Tour des trois canifs , mais de ce que vous ne m'avez enseigné , pour six ducats , qu'un moyen ignoble , faux & illusoire. Je ne fais , dit le Bohémien , ce que vous entendez par un moyen ignoble ; mais je présume que la noblesse des moyens , en quoi qu'elle consiste , doit être regardée comme nulle , quand il s'agit de faire illusion , & qu'on y réussit. Quant à ce que vous appelez moyen faux & illusoire , le

fil tiré par un Compere ne mérite pas cette dénomination, puisque ce procédé produit un plus grand effet, & puisque je m'en fers presque toujours, & que je dois l'employer encore demain, quoique j'aie assuré aujourd'hui que je n'en faisais jamais aucun usage. Vous deviez au moins, dit M. Hill, m'enseigner en même-temps les deux procédés que vous connaissiez; afin que je pusse comme vous les employer tour-à-tour, & pour que dans toutes les occasions où l'un des deux serait connu du Public, je pusse me servir de l'autre, comme d'un retranchement favorable contre des adversaires trop éclairés.

Vous enseigner deux moyens à la fois, dit Pilferer, je ne le devais pas pour trois raisons; la première, parce que j'ai promis seulement de vous enseigner pour six ducats le moyen que j'avais employé jusqu'alors, & non celui que j'emploierais dans la suite, & que j'ai tenu ma promesse en vous dévoilant le fil & le Compere: la seconde, parce que quand nous avons fait notre convention, je ne connaissais réellement que le

procédé que je vous ai enseigné ; & si depuis ce temps-là j'ai découvert une nouvelle méthode ; je la dois à la force de mon génie , & je ne crois pas que cela doive m'attirer de reproches ; la troisième enfin , parce que dans le cas même où j'aurais connu le second moyen , je ne vous l'aurais pas enseigné avec le premier pour six ducats. -- Je pense bien , dit M. Hill , que vous ne m'auriez pas enseigné pour ce prix les deux moyens ensemble ; mais vous auriez pu me les montrer à six ducats chacun. Point du tout , dit Pilferer , les deux ensemble vous auraient coûté au moins cent ducats. Pourquoi donc auriez-vous exigé un prix aussi exorbitant , dit M. Hill étonné , puisque je n'ai payé le premier de ces deux procédés que six ducats ? C'est , dit Pilferer , parce que le second moyen est infiniment plus précieux que le premier ; mais il ne doit pas l'être davantage , dit M. Hill , puisque vous ne l'avez pareillement fait payer que six ducats à la personne qui sortait d'ici quand je suis entré. Comment le savez-vous , dit Pilferer en rougissant , est-ce que vous con-

naïvez cet homme ? Je ne le connais pas ,
répondit M. Hill ; mais comme votre porte
était entr'ouverte , & que j'ai attendu un
demi quart-d'heure dans votre antichambre ,
j'ai tout entendu sans rien écouter.

Ici Pilferer se trouva un moment dans
l'embarras ; mais il était trop fin menteur
pour y rester long-temps. Il est vrai , dit-
il , que je lui ai donné mon secret pour six
ducats ; mais le céder à ce prix , c'était
le donner pour rien , & mon intention était
réellement de lui en faire un présent , parce
qu'il m'était recommandé par un de mes
amis à qui j'ai les plus grandes obligations.
A propos , continua le Bohémien , en cessant
de rougir & prenant un air gai , comme
s'il lui était survenu une pensée fort agréa-
ble , vous devez savoir que chaque procédé
pour faire un Tour est en lui-même d'une
valeur modique , parce qu'on trouve tou-
jours dans la plupart des sociétés quelque
personne éclairée qui en a connaissance , &
qui , en l'expliquant à l'Assemblée , le rend
à peu près inutile : mais quand on a plusieurs
méthodes pour faire la même expérience ,

elles forment autour du Professeur une espece de rempart inexpugnable qui le met à l'abri de tous les coups. Attaqué dans un coin, il se réfugie dans un autre; poursuivi dans celui-ci, il passe à un troisieme & revient au premier; tel qu'on voit un habile maître d'escrime passer rapidement de la tierce à la quarte, & par la vivacité de ses mouvemens aussi prompts que la pensée, employer pour ainsi dite dans le même instant toutes les ressources de son art; tel un habile Professeur de Physique amusante doit se rendre invincible, en joignant à son adresse habituelle la variété, la multiplicité & la complication de ses moyens. Les différens procédés qu'on emploie pour faire le même Tour se donnent donc une force mutuelle par leur réunion; & l'on ne doit pas être surpris que deux moyens ensemble soient vendus 15 à 20 fois plus cher que ne le serait chacun séparément. Il en est pour ainsi dire de ces moyens comme des chevaux de carrosse qu'on achete au marché; s'ils sont dépareillés, on peut se les procurer à un prix modique; mais

quand on en trouve deux, quatre ou six, qui, par l'égalité de la taille & l'assortiment des couleurs, sont propres à former un superbe attelage, le prix auquel on les vend n'a plus d'autres bornes que le luxe ou le caprice de l'acheteur. Vous voyez donc que deux moyens qui ont été vendus séparément fix ducats chacun, peuvent être vendus ensemble cent ducats, sans qu'il y ait aucune lésion, & sans que personne puisse avoir lieu de s'étonner ou de se plaindre.

Dans la suite de cette conversation, M. Hill remarqua que Pilferer, en plaidant sa cause, mêlait toujours à ses mensonges quelque bonne vérité qui leur servait de passe-port, & qu'il semblait prendre pour modèle ces faux-monnoyeurs qui ont toujours sur eux de l'argent de bon aloi pour faire passer une fausse pièce. M. Hill paraissant enfin satisfait des raisons de Pilferer, n'insista pas davantage, & se contenta de lui dire que vraisemblablement il ne ferait plus le Tour des trois canifs dans cette Ville, puisque ses deux moyens étaient connus. Pilferer, après avoir éclaté de rire,

dit qu'il était en état de faire ce même Tour tous les jours pendant un an dans la même Ville, quand même il s'y trouverait des gens assez instruits pour dévoiler tous les jours ses moyens, parce qu'en donnant le lendemain un moyen différent, il ferait accroire que l'explication de la veille était fautive & trompeuse. Est-il possible, dit M. Hill? C'est même très-facile, répliqua Pilderer: apprenez que pour faire sauter un canif je peux employer successivement l'aiman, la matière électrique, la fumée, le vent, l'eau, le sable, le feu & tous les élémens cachés & déguisés de mille manières. Nouveau Protée, je peux paraître tous les jours sous une forme nouvelle. Comme Dédale je veux construire un labyrinthe qu'on pourra nommer à plus juste titre que celui de Crète,

Labor & inextricabilis error.

ENÉIDE.

On ne pourra s'y conduire qu'à l'aide d'un fil que je tiendrai moi seul entre mes mains; & s'il se trouve un esprit assez sublime pour

me suivre dans tous mes détours, je le forceraï du moins à admirer la fécondité de mon imagination..... Mais je me trompe, ajouta-t-il, après avoir hésité un instant, je n'ai pas besoin de faire de si grands efforts, je connais la crédulité populaire & la faiblesse de l'esprit humain, je ne veux employer de ma vie qu'un fil & un ressort, & je veux faire accroire à toute la terre que je n'emploie ni l'un ni l'autre, ou corriger le proverbe *stultorum infinitus est numerus*.

Ce discours, quoique un peu exagéré, semblait partir du fond du cœur, & porta la conviction dans l'esprit de M. Hill, qui, intérieurement humilié de n'avoir rien imaginé sur un Tour qu'on pouvait déguiser de tant de manières, résolut à l'instant d'y réfléchir bien sérieusement, & s'aperçut aussi-tôt que pour faire sauter un canif, on pouvait employer la Mécanique, la Chimie, les Evaporations, les Diffolutions, les Fermentations & tout ce qui peut produire quelque mouvement, tant dans les arts que dans la nature.

SECTION III.

Le Tour des trois canifs peut se faire par tant de moyens différens , qu'on pourrait les multiplier à l'infini. Crainte d'ennuyer le Lecteur , on n'en donne ici que neuf pour exemple.

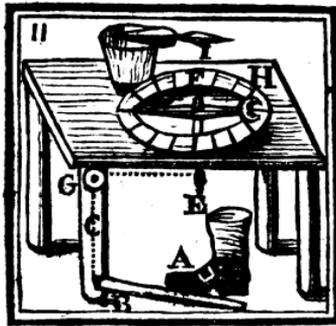
M. HILL, de retour chez lui, ne s'arrêta point à une vaine théorie : il mit d'abord en pratique, sans témoins, tous les procédés qu'il imagina pour faire sauter un canif, & donna ensuite une séance où il invita plusieurs personnes honnêtes, & Pilferer aussi. Il y fit dix fois le tour des trois canifs, toujours par un procédé différent ; d'abord il dit que pour faire ce Tour on n'avait employé jusqu'alors que des moyens indignes d'un Physicien, savoir un fil & un simple ressort. Je vais, dit-il, appuyer les canifs sur les bords du gobelet, afin que tout le monde puisse voir qu'ils ne sont appuyés ni sur un ressort, ni sur un petit écu tiré

par un fil. Ayant ensuite mis sur les bords du gobelet les trois canifs, il fit sauter par terre, sans le toucher celui des trois qu'on avait choisi, & à l'instant que l'on desira : Je pense, dit Pilferer, qu'il y a ici un peu de Compérage ! comment cela se peut-il, dit M. Hill, puisqu'en vous approchant du gobelet, vous ne pouvez voir ni fil, ni petit écu ? Ce n'est pas ainsi que je l'entends, dit Pilferer ; il peut y avoir dans la table, sur laquelle vous posez le gobelet, un aimant caché, mis en mouvement par un fil tiré par un Compere ; dans ce cas, le fil est caché dans les pieds de la table, & je ne peux l'appercevoir ; mais l'aiman, qui, par ce moyen, s'approche du canif mis en équilibre sur les bords du verre, peut très-bien le mettre en mouvement par son attraction & lui faire faire la culbute. Pilferer avait deviné juste ; mais cela n'empêcha pas M. Hill de faire croire pour un moment à toute la Compagnie que Pilferer s'était trompé : Vous voyez bien, dit M. Hill, ôtant la table de l'endroit où elle était, pour la transporter au milieu de la chambre, que

cette table ne tient à rien , & que par conséquent il ne peut pas y avoir dans ses pieds un fil tiré par un Compere ; ensuite pour persuader à l'Assemblée que Pilferer était dans l'erreur , il répéta la même opération avec les mêmes circonstances. Tout le monde crut que Pilferer avait donné une fausse explication , & l'on aurait sans doute persévéré dans cette erreur si Pilferer avait été obligé de garder le silence ; mais sur la permission qu'il obtint de parler , on fut bientôt détrompé. Maintenant , dit-il à M. Hill , ce n'est plus le Compere qui a tiré le fil , c'est vous-même : d'abord en ôtant la table de sa première place , vous avez cassé le fil à l'endroit où la table touchait le plancher , pour ne pas faire appercevoir ce fil en le traînant dans la chambre ; ensuite vous avez approché votre pied de celui de la table : vous l'avez appuyé à l'instant requis sur une bascule , qui , par son mouvement , a fait remuer l'aiman caché dans la table.

Nous joignons ici pour plus grande clarté

une figure qui doit rendre la chose palpable ;
fig. 11.



Le Faiseur de Tours avec son pied *A*, pousse la bascule *B* ; par ce moyen il tire le fil *C*, à l'aide de la poulie *G*, il fait tourner l'axe *E F* sur lequel le fil est entortillé ; par ce moyen l'aiman *H*, tourne autour de son pivot, comme l'aiguille d'une montre, & quand il arrive sous le canif *I*, dont la lame est en dehors, il lui fait faire la culbute par son attraction.

M. Hill, qui avait prévu qu'on pourrait donner cette explication, ne fut guere embarrassé, parce qu'il avait en même-temps préparé la réponse : Je n'ai pas besoin, dit-il, pour faire sauter un canif, d'avoir de l'aiman caché dans une table. Pour vous en donner

donner une preuve sans réplique, je vais mettre le canif & le gobelet sur une chaise, & vous verrez que l'expérience réussira comme auparavant ; il exécuta ensuite la même récréation sur une chaise, & Pilferer en donna l'explication suivante : Vous avez, dit-il, choisi exprès une chaise délabrée & inclinée, qui n'était point propre à donner au gobelet une assiette perpendiculaire. Vous saviez bien que pour remédier à cet inconvénient, vous seriez obligé de faire usage d'une petite planche que vous avez posée sur la chaise, sous le gobelet. Vous aviez caché, dans l'épaisseur de cette planche, le mouvement d'une grosse montre, qui, portant un morceau de fer aimanté au bout d'une aiguille à secondes, l'a fait passer sous le canif en moins d'une minute, & a produit, par ce moyen, le même effet que l'aiman caché dans la table, quand vous le remuez avec votre pied, à l'aide d'une bascule. M. Hill répondit, en employant un autre moyen ; & pour prouver que l'aiman était inutile dans cette expérience, il employa tout simplement une table de verre, portée sur des pieds de crystal ; dans ce cas-

F

là, il est évident qu'il n'y avait point d'airman ; mais la table était formée de deux glaces parallèles, comme celle dont nous avons parlé, Chap. 25 du premier Volume. Elle était adaptée & fixée sur une planche où allait aboutir un porte-vent : M. Hill passant sur une autre planche du parquet de sa chambre, faisait remuer un soufflet qui était dessous ; le vent entrant dans les pieds de la table, passait entre les deux glaces, & sortait par un petit trou sur lequel on avait posé un gobelet percé dans le fond, pour donner passage au vent. Le canif qu'on voulait faire sauter étant en équilibre sur le bord du verre, s'en allait au moindre vent ; mais les autres canifs, fixés sur le verre, par des entailles qui en ferraient le bord, restaient parfaitement immobiles.

Nota. 1°. Le bord du verre doit être plat & large au moins d'une demi-ligne, pour qu'on puisse facilement y appuyer le canif qu'on veut faire sauter ; d'un autre côté, ce canif doit être marqué d'avance à l'endroit qui doit toucher le fond du verre, pour qu'on puisse facilement le mettre en équilibre dès le premier instant, & sans tâton-

ner. 2°. On peut employer ; si l'on veut, des canifs fournis par la Compagnie ; mais comme ils n'ont point les entailles dont nous venons de parler , pour les fixer sur le bord du gobelet , on emploie alors un autre moyen pour leur donner l'immobilité nécessaire. Le bord du gobelet est enduit de colle à bouche dans deux endroits ; & dans l'instant où on y pose les deux canifs qu'on veut rendre immobiles , on y passe le doigt qu'on a mouillé un instant auparavant , à l'insu du Spectateur , soit en le portant à la bouche , pour y mettre un peu de salive , soit en mettant la main dans sa poche , où on tient de l'eau dans une éponge. 3°. On peut aussi fournir soi-même trois canifs , & faire accroire à toute la Compagnie que ce sont des canifs fournis par elle ; pour cela on en demande un grand nombre : on les met tous sur une table , & on y mêle adroitement les trois qu'on veut faire servir à l'expérience. Chacun de ceux qui ont fourni des canifs , s'imagine alors que le sien reste sur la table , & que c'est celui de son voisin qui est appuyé sur le bord du verre ; cette idée lui vient très-naturellement , parce que

quand même il supposerait que ce sont des canifs substitués par le Faiseur de Tours, cette supposition serait en elle-même très-insuffisante pour rendre raison de l'expérience.

M. Hill, ayant dévoilé lui-même le dernier procédé qu'il venait d'employer, se servit d'un autre, que tout le monde trouva fort ingénieux, & qu'il nous expliqua lui-même aussi-tôt qu'il l'eut mis en pratique ; il faut, dit-il, poser le canif de maniere que sa partie la plus pesante soit hors du verre ; & pour faire l'équilibre, on y joint une longue épingle à friser, soudée au point *A*, avec de la cire à cacheter, voyez la fig. 12 ;



& portant à l'autre extrémité une balle de plomb *B*, qui sert de contre-poids : on laisse négligemment une chandelle allumée

sous le point *A* du canif qu'on veut faire sauter, & la chaleur faisant alors fondre la cire, l'épingle entraînée dans le gobelet, par le plomb *B*, laisse tomber le canif au dehors.

Après cette explication, M. Hill remit le canif & l'épingle sur le bord du gobelet, comme auparavant: Vous croyez, dit-il, que c'est le feu de la chandelle qui fait fondre la cire; foyez sûr que je n'ai pas besoin de cet agent; il souffla aussi-tôt la chandelle, & au bout d'une minute le canif sauta: Pilsferer dit à M. Hill, qu'en ôtant la chandelle, il avait laissé négligemment sur la table trois volumes, sur lesquels le chandelier était appuyé auparavant. Ces volumes, dit Pilsferer, ne sont peut-être des livres qu'en apparence; au lieu d'avoir été faits à l'Imprimerie & chez le Relieur, ils pourraient bien avoir reçu l'existence dans la boutique d'un Ferblantier; ce serait alors une simple boîte de fer-blanc, formant une lanterne sourde, dans laquelle il y aurait une lampe allumée, qui produirait l'effet de la chandelle. M. Hill, quoiqu'attaqué par son faible, ne fut pas encore vaincu; il ôta d'abord les volumes

& se garda bien de les montrer de près, ou de les ouvrir, pour en faire voir les feuillets ; ensuite il posa lui-même le canif sur un grand gobelet d'argent, & sans y mettre ni plomb ni épingle, & sans approcher la chandelle ni la lanterne sourde, il fit sauter le canif pour la septieme fois. Personne n'ayant pu pénétrer ce mystere, M. Hill nous dit qu'il venait d'employer trois fois le même agent ; & que cette dernière fois, au lieu de faire usage d'une lanterne sourde, il avait mis tout simplement une lampe dans la patte du gobelet ; qu'un très-petit morceau de suif, attaché au bout du canif, commençait à se fondre par la plus légère chaleur, & que la chute de la première goutte faisait perdre au canif son équilibre & le laissait tomber au dehors. *Fig. 13.*



M. Hill prit un autre verre, & après avoir

fait remarquer qu'il n'y avait aucune lampe, il appuya sur ses bords le même canif, sans y ajouter aucune matière capable d'entrer en fusion par la chaleur; il ne manqua point de faire observer qu'il se mettait à tous égards dans l'impossibilité d'employer aucun des procédés dont nous avons parlé jusqu'ici; cependant il nous dit que le canif sauterait à la deuxième, troisième ou quatrième minute, selon nos desirs. On choisit la troisième minute, & le canif sauta, dans ce moment, comme on l'avait demandé; Pilsferer, pour expliquer ce Tour, eut recours à l'aiman qu'il prétendit être caché dans un chandelier voisin, & ne put rien imaginer de plus vraisemblable pour rendre raison de cette expérience, avec les circonstances qui l'accompagnaient; mais M. Hill le fit bientôt désister de ses prétentions, & prouva que le Magnétisme n'y entraît pour rien, en nous donnant l'explication que voici. J'ai mis, dit-il, près le verre, un chandelier de tôle, qui porte, dans sa partie *A*, du sable coulant, qui s'échappe par le trou *B*, pour descendre dans la partie *C*. A mesure qu'il

arrive dans la partie inférieure, le petit tas augmente dans cette partie; & quand il est monté jusqu'au trou *D*, le sable sort du chandelier par cette ouverture; & tombant sur la lame du canif, lui fait perdre l'équilibre, *fig.* 14;



ce sable arrive plus ou moins tard au passage *D*, parce qu'en haussant ou baissant le rond *E* de deux ou trois crans, selon le besoin, la capacité du creux qui reçoit le sable, se trouve remplie plutôt ou plus tard dans la même proportion.

Cette explication, bien différente de celle que Pilferer avait voulu donner par l'aiman caché dans le chandelier, attira à M. Hill des applaudissemens d'autant plus mérités, qu'il ne faisait pas ses Tours pour éblouir

le Peuple & pour avoir son argent , mais seulement pour avoir le plaisir de les dévoiler à ses amis , & de faire voir que l'admiration aveugle qui ne veut jamais attribuer des effets merveilleux , en apparence , à une très-petite cause , est toujours fille de l'ignorance & de la crédulité.

M. Hill ne voulant pas épuiser la matière en démontrant tous les moyens possibles de faire le même Tour , se contenta de l'exécuter pour la neuvième fois , mais d'une manière qui lui procura la plus grande satisfaction. Il remit un canif sur le bord d'un verre , dit qu'il tomberait au bout d'une minute , & après avoir assuré qu'il défiait le plus rusé de dire le fin mot , il entr'ouvrit une armoire , où il remua quelque chose qu'on ne pouvait pas bien distinguer , parce qu'il semblait vouloir se cacher. Cependant Pilferer crut voir une machine électrique ; il se félicita de l'avoir aperçue , & s'imagina qu'à l'aide de quelques conducteurs cachés derrière la tapisserie , on électrifait le canif pour le faire sauter à terre. Ravi d'avoir découvert un moyen que M. Hill

semblait vouloir cacher, il s'écria aussitôt que le canif fut tombé à terre : C'était bien la peine d'annoncer comme incompréhensible, un Tour que vous faites par l'électricité. Par l'électricité, dit M. Hill, en faisant semblant d'être embarrassé ! Oui sans doute, dit Pilferer, ceux qui connaissent le fluide électrique, savent bien que cet agent a comme l'aiman la vertu d'attirer & de repousser ; & ceux qui, sans être Physiciens, ont éprouvé la commotion dans l'expérience de Leyde, ou qui ont seulement vu le carillon électrique, ne peuvent douter que l'électricité n'ait la force de faire tomber un canif mis en équilibre sur le bord d'un verre. Je fais, répondit M. Hill, que cela est possible ; mais je pense que vous ne prétendez pas conclure de la possibilité à la réalité. Je ne prétends pas tirer une pareille conclusion, répliqua Pilferer ; mais après avoir assuré que la chose est possible, je suis prêt à parier qu'elle est réelle. Vous risqueriez de faire un tel pari, dit M. Hill ! vous voyez bien que je n'ai ni conducteur ni machine électrique. Les conducteurs, dit

Pilferer , peuvent être cachés entre le mur & la tapisserie , & la machine électrique peut être dans votre armoire. M. Hill , faisant encore semblant d'être embarrassé , dit qu'il n'y avait chez lui aucune machine électrique , & sortit pour un moment de la chambre, sous prétexte d'aller querir quelque chose. Pilferer profita de l'occasion pour regarder promptement dans l'armoire par un trou qui semblait destiné à donner de l'air aux objets qui s'y trouvaient renfermés. Il aperçut une forme de machine électrique avec tout son appareil , & regagna aussitôt sa place pour que M. Hill ne le soupçonnât point d'avoir eu tant de curiosité. Cependant M. Hill était dans l'appartement voisin où il observait tous les mouvemens de Pilferer à l'aide d'un polémoscope. (Les polémoscopes sont des miroirs cachés , & disposés de manière , que par leur secours on peut voir différens objets sans être soupçonné de les regarder.) M. Hill fut bien satisfait de voir que Pilferer regardait dans l'armoire : il était même sorti exprès pour lui en donner le temps & l'occasion , afin qu'il achè-

vât de se persuader à lui-même que la machine électrique avait influé sur le dernier Tour. L'intention de M. Hill était d'engager Pilferer dans un pari considérable, non pour s'enrichir à ses dépens, car il se proposait de lui rendre l'argent ou de le donner aux pauvres, mais seulement pour humilier Pilferer, & jouir un peu de sa défaite; car il est des occasions où, comme dit la Fontaine,

C'est un double plaisir de tromper un trompeur.

C'est pour cela que lorsque Pilferer avait parlé de l'électricité, M. Hill avait répondu, en affectant d'hésiter, pour attirer Pilferer dans le piège, & lui faire croire par cet embarras apparent qu'il avait deviné juste. Pilferer, au retour de M. Hill, lui dit : Vous ne voulez donc pas avouer, Monsieur, que vous avez employé la machine électrique ? Je ne peux, dit M. Hill, toujours en hésitant, & même en pâlisant, faire un aveu contraire à la vérité, dans la seule vue de vous faire plaisir; mais je parie cinquante écus, ajouta M. Hill, que je n'ai pas em-

ployé ce moyen. On vous attraperait bien, dit Pilferer, si on acceptait le pari. Je ferais si peu attrapé, dit M. Hill, qu'il n'y a rien dans cette chambre qui puisse mettre en action le fluide électrique. — Vous comptez donc pour rien la machine qui est dans l'armoire. — Je vous ai dit qu'il n'y en avait aucune. — Je ne l'ai pas vue, dit Pilferer en mettant cinquante ducats sur la table, mais je perds tout cet argent s'il est vrai qu'il n'y en ait pas une. Je suis bien sûr que vous n'avez pas regardé dans l'armoire, dit M. Hill, qui savait bien le contraire; car si vous y aviez regardé, vous sauriez qu'il n'y a rien. Pilferer crut qu'on prononçait ces dernières paroles pour l'empêcher de parier; mais c'était bien le contraire, car M. Hill ne feignait de craindre le pari que pour donner plus de courage à son adversaire.

Les conventions de la gageure furent écrites & signées de part & d'autre; & Pilferer, pour mieux s'assurer de gagner, y ajouta une seule condition: c'était que le pari serait nul, dans le cas où il y aurait dans l'armoire quelque passage caché pour

escamoter la machine & la faire passer dans le cabinet voisin. M. Hill ayant souscrit à cette condition , ouvrit l'armoire , & fit voir qu'il y avait tout simplement au fond d'une boîte obscure , à demi-ouverte , un miroir concave à facettes , qui réfléchissait l'image d'un carton situé horizontalement sur une tablette voisine , & qui représentait en peinture découpée une machine électrique dont le plateau verdâtre imitait la couleur du verre commun.

Cette peinture , vue ainsi dans le miroir , avait d'autant mieux imité la réalité aux yeux de Pilferer prévenu , qu'il n'y avait jeté qu'un simple coup-d'œil , & qu'il ne savait pas qu'on avait fait des préparatifs pour lui faire illusion. L'embarras apparent de M Hill dans la conversation précédente , la difficulté d'expliquer le Tour autrement que par l'électricité , le témoignage de quelques-uns des Spectateurs qui prétendaient avoir vu une machine électrique dans l'armoire ; enfin l'illusion d'optique qui avait fait voir aux yeux de Pilferer une machine électrique , là où il n'y en avait point , furent

autant de circonstances qui le conduisirent dans le panneau qu'on lui tendait ; & pour cacher son mécontentement, il prit familièrement la main de M. Hill, ensuite la serrant & la secouant à la manière Anglaise, comme pour lui démancher le bras, il lui dit avec un sourire forcé :

You are a good conjurer.

Vous êtes un bon Sorcier.

Pour vous témoigner ma reconnaissance d'un si beau compliment, dit M. Hill, en mettant dans sa poche les 50 ducats qu'il venait de gagner, je veux vous montrer l'agent que j'ai employé pour faire le Tour; j'ai cru, dit Pilferer en l'interrompant, que vous alliez me rendre les 50 ducats. Vous les rendre, dit M. Hill ! ce serait vous faire un don, & vous ne l'accepteriez pas de ma part ; ce serait, dit Pilferer, me donner seulement une partie de ce qui m'appartient. Comment donc cela, dit M. Hill ? — C'est, répondit Pilferer, parce que j'ai gagné le pari, puisqu'il y avait réellement dans l'atmosphère une machine électrique en peinture,

& que vous ne devez avoir gagné que dans le cas où l'armoire n'aurait contenu de machine électrique en aucune manière. — Dans ce cas, dit M. Hill, qui avait prévu toutes les ruses de la chicane la plus aguerrie, j'aurais encore gagné, parce que le carton peint que vous avez vu dans le miroir, n'est pas dans cette armoire; il est dans l'armoire voisine, & l'image en est portée sur le miroir par un trou de communication. Le Bohémien ne pouvant prouver qu'il avait gagné le pari, aurait au moins voulu le rendre nul, en y trouvant des équivoques; c'est pourquoi il répliqua de cette manière: mais à cause de cette communication dont vous venez de parler, les deux armoires doivent être considérées comme n'en faisant qu'une, & sous ce point de vue, je peux prétendre avec raison, qu'il y avait une machine électrique en peinture dans cette armoire. Je passe encore condamnation là-dessus, dit M. Hill: prenez; si vous voulez deux armoires pour une ou pour la moitié d'une, peu m'importe; mais vous conviendrez au moins que vous avez perdu le pari, si on

ne

ne trouve ni dans l'une ni dans l'autre aucune machine électrique même en peinture.

M. Hill fit voir dans ce moment un carton sur lequel on avait peint une infinité d'objets entassés sans aucun ordre, savoir dans le milieu une pendule, un groupe d'enfans, un chat avec un morceau de lard, un mouchoir & un paquet de linge; dans les quatre coins c'était une bouteille, des livres, des jumelles de bois, du fil d'archal, une lunette d'opéra, des tuyaux de cuivre, des jarres, une écritoire, un plateau de verre, une roue de coutelier, des cylindres de crystal, un sourcier avec une baguette divinatoire, des sabots élastiques & une mâchoire d'âne.

Je vous demande, dit M. Hill, si vous découvrez sur ce carton une machine électrique en peinture. Tout le monde répondit que non. Cependant, continua M. Hill, vous pouvez y voir toutes les parties d'une pareille machine, car ces jarres, cette manivelle, ces fils d'archal, ce plateau & ces tuyaux de cuivre en formeraient une avec

G

son appareil , si toutes ces pieces étoient arrangées chacune à sa place ; mais ces différens morceaux ainsi déplacés , méritent aussi peu le nom de machine électrique , que des tas de ruines de pierre ou de charpente méritent celui d'une maison ; ce sont cependant toutes ces pieces désunies , qui , réfléchies par un miroir concave à facettes , présentent l'image d'une véritable machine électrique. Les facettes sont autant de petits miroirs qui représentent chacun sa partie ; & leur inclinaison respective est telle , qu'elles donnent à l'image partielle qui s'y trouve représentée , la vraie position qu'elle doit avoir pour paraître réunie avec les autres , & former une machine complete , sans représenter à l'œil les objets étrangers & parasites qu'on y a entre-mêlés , tels que le fourcier & la mâchoire.

Pilferer ne pouvait , sans se rendre ridicule , donner le nom de machine électrique à des parties éparfes peintes sur un carton. Il sentait aussi au fond de son cœur que l'armoire où ce carton était placé , n'était

pas la même que celle où il avait prétendu trouver une machine électrique, & qu'il s'agissait aussi d'une machine réelle & non en peinture, puisque, selon lui, elle devait avoir servi à électriser un canif. C'est pourquoi il prit le parti de se taire, & parut néanmoins très-humilié d'avoir été vaincu par un simple bourgeois qui ne faisait ses Tours que pour amuser ses amis. M. Hill lui rendit les cinquante ducats, & lui dit, pour lui épargner la confusion de les recevoir : Ce n'est pas à vous, Monsieur, que je les donne, c'est aux pauvres : je vous charge d'en faire vous-même la distribution, à condition toutefois que vous ne ferez point afficher cette aumône. Cette condition est inutile, dit Pilferer, vous savez bien que je ne suis pas un charlatan en fait de bienfaisance.....

M. Hill ne nous congédia point sans nous enseigner le dernier moyen qu'il avait employé pour faire sauter le canif.

Le manche du canif est creux & divisé en trois compartimens. Dans le premier A,

G ij

j'ai mis du vif-argent qui s'écoule par le trou *B* dans la partie *C*, *fig. 15.*



Tant que le mercure peut être contenu dans la partie *C*, le canif reste en équilibre, parce qu'alors le mercure se distribue avec égalité des deux côtés du point d'appui ; mais à force de couler, il monte enfin jusqu'à l'ouverture *D*, & passe dans la capacité *G*. Cette partie devenant alors plus lourde, il n'est pas étonnant que le canif change de place.

Conclusion de ce Chapitre, & première réponse aux Détracteurs de la Magie blanche dévoilée.

Le commencement de ce Chapitre prouvé

qu'il existe différens moyens de cacher un Compere, & de faire accroire qu'on n'en a point, lors même qu'on en a plusieurs ; & la seconde partie démontre évidemment qu'on pourrait multiplier pour ainsi dire à l'infini les moyens de faire le Tour des trois canifs. Ces différens moyens sont donc comme autant de routes qui conduisent au même but. Maintenant je demande à tout Lecteur impartial si on pourrait prouver qu'un homme ne suit pas le vrai chemin, parce qu'on en trouverait un autre différent du sien. Pourrait-on prouver, par exemple, que l'Ouvrage intitulé, *Guide des Voyageurs*, nous induit en erreur, quand il dit que pour aller de Paris à Londres on passe par Calais, Douvres & Cantorbéri, parce qu'il plaît à certaines personnes de s'embarquer à Ostende pour aller dans la Capitale de l'Angleterre en remontant la Tamise ? Un pareil sophisme semble n'avoir pas besoin de réfutation. Cependant c'est par un argument de cette force qu'on a voulu faire croire que l'Auteur de la Magie blanche n'avait pas donné le moyen de faire le Tour des trois canifs. On a dit :

Nous prenons aujourd'hui un chemin différent de celui qu'il indique & que nous prenions autrefois ; donc il induit le Peuple en erreur sur ce point-là ; donc il se trompe par-tout ailleurs. Et partant ensuite de cette conclusion, comme d'un principe démontré, on en a tiré des conséquences encore plus absurdes ; on y a joint des imputations odieuses, des accusations sans preuve ; on a condamné l'accusé sans l'entendre ; on a refusé d'écouter ses raisons ; mais l'Arrêt a été cassé par le Public éclairé, parce qu'il n'avait été prononcé que par des Juges incompetens très-intéressés dans la cause, & parce qu'ils avaient entassé dans leur jugement un si grand nombre d'absurdités, qu'ils semblaient avoir pour but de démontrer par leur inconséquence la vérité de ce principe :

Mentita est iniquitas sibi.



C H A P I T R E I I I .

SECTION PREMIERE.

Observations sur le Monde Microscopique.

AVANT de partir du Cap de Bonne-Espérance, nous fîmes connaissance avec un Amateur qui avait un riche cabinet de machines. Je ne parlerai point des pièces que nous vîmes chez lui, parce qu'elles étaient à peu près semblables à celles que nous avons vues à l'Isle-Bourbon, chez M. Van-Estin. Voyez le Chapitre 25 du premier Volume.

J'en excepterai cependant un microscope nouvellement perfectionné, qui étonna M. Hill, quoiqu'il eût souvent vu des instrumens de ce genre chez M. Ramsden, & chez les autres Opticiens de Londres.

Avec cet instrument, nous dit le Propriétaire de ce Cabinet, on peut voir une infinité de vermicelles dans le suc de toutes

les plantes, dans le lait de titymale & de figuier, dans le vinaigre, dans la pluie, dans la neige, dans les champignons, dans les eaux de la mer, & ce sont peut-être ces animaux qui la rendent lumineuse & phosphorique : on en voit d'une petitesse extraordinaire sur la feuille d'orme, du houx & du laiteron, dans les germes des plantes, dans la semence des animaux, & notamment dans celle du chien & du cheval. L'illustre Auteur du Poëme de l'Anti-Lucrece, dit, en parlant du mulet :

*In patre aseltus erat multis cum millibus, ante
Quam matrem furtivus equam violaret adulter.*

Plusieurs millions de ces animalcules nagent dans une goutte d'eau comme dans un vaste océan. On en découvre, selon M. de Malezieu, qui font 27 millions de fois plus petits qu'une puce. Voyez le *Dictionn. d'Hist. Nat.* de M. Valmont de Bomare, les *Entretiens physiques* du P. Regnault ; les *Mémoires pour servir à l'Hist. des Insectes*, par M. de Réaumur ; les *Ouvrages de Læwenhœck*, &c.

Pour nous prouver ce qu'il venait d'avancer, l'Amateur prit un brin d'herbe, & avec des ciseaux, il en coupa un petit morceau presque invisible à l'œil. Il le posa sur un verre de Bohême très-pur, & nous le fit voir à travers sa meilleure lentille. M. Hill, qui regarde le premier, s'écrie aussi-tôt : Merveille ! merveille ! Il apperçoit sur le brin d'herbe une grosse chenille, qui semble avoir cinq pieds de long & un pouce de diamètre ; son corps hideux est couvert de poil ramassé par petits paquets comme le crin d'une brosse ; sa mâchoire en mouvement représente à nos yeux le museau d'un taureau qui rumine ; notre œil effrayé se détourne d'un pareil spectacle : bientôt chacun de nous croyant avoir mal vu, revient pour regarder encore, & l'on croit voir un serpent énorme.

Sa croupe se recourbe en replis tortueux

P H E D R E.

M. Hill, voulant jeter un troisième coup-d'œil sur cet insecte, s'apperçut qu'il ne donnait plus aucun signe de vie, soit parce

qu'on l'avait blessé en coupant le brin d'herbe avec des ciseaux, soit parce qu'ayant quitté le brin d'herbe, & s'étant traîné sur le verre, il se trouvait réduit par cette nouvelle manière d'être en une espèce de léthargie ; son immobilité permettant alors de le mieux observer, M. Hill aperçut sur son corps de nouveaux insectes qui s'y promenaient comme les poux sur certains quadrupèdes. Ces êtres nouveaux pour moi, s'écria M. Hill, je les vois à peine ; & s'ils sont faits comme les poux qui s'engendrent sous l'épiderme d'un homme attaqué de la maladie pédiculaire, ils doivent avoir six pieds ayant chacun six phalanges ou articulations, avec des griffes au bout, pour empoigner le poil de la chenille, comme le pou de l'homme empoigne ses cheveux.

Ici M. Hill entra totalement dans l'enthousiasme & s'écria : Que n'ai-je le génie & la patience de Swammerdam ! Que n'ai-je de meilleurs microscopes & des yeux plus pénétrants ! j'étudierais l'anatomie de ces molécules organisées, & je parviendrais peut-être à faire voir un jour que ces animalcules que

vous croyez infiniment petits, ont des yeux à la tête & du poil sur leur corps; qu'ils ont un cœur, un foie, des veines, des artères, & peut-être d'autres petits animaux qui nagent dans leur sang, comme nous en avons dans le nôtre.

Je dis alors à M. Hill que la petiteffe de ces atomes, quelque inconcevable qu'elle parût, n'était point impossible dans le système de ceux qui admettent la divisibilité de la matiere à l'infini : mais il ne m'entendit point, & continua sur le même ton : Je ne vois par-tout, dit-il, en portant les yeux de tous côtés; je ne vois que de la matiere vivante. Que de fécondité ! que d'énergie dans la nature ! que de variété, que de richesses dans toutes ses merveilles ! Je connais treize mille especes de plantes, & je vois que chaque plante nourrit ses insectes particuliers. Il y a des arbres qui en nourrissent de vingt ou trente especes différentes. Le chêne seul, selon M. de Réaumur, peut en élever plusieurs centaines. Il y en a cependant qui ne vivent pas sur les végétaux. Combien d'especes qui dé-

vorent les autres animaux ! combien n'y en a-t-il pas dans la biere, dans le sang, dans la boue, dans l'ordure ! Je vois qu'on découvrira tous les jours des especes nouvelles, & que vraisemblablement il y en aura toujours des millions d'especes inconnues. *Dict. d'Hist. Nat.*

S E C T I O N I I .

Prodige arrivé sur la côte d'Afrique, chez un Peuple demi-sauvage.

IL y avait environ six semaines que nous avions quitté le Cap de Bonne-Espérance, lorsque nous fûmes surpris par une tempête horrible, qui nous obligea de quitter un peu notre route pour nous rapprocher de la ligne. Nous fûmes jetés vers la côte d'Afrique, où, pour nous mettre à l'abri des vents & pour éviter un naufrage, nous fûmes obligés d'entrer dans un canal, qui, sans doute, n'est pas connu des Géographes, puisqu'il n'est marqué sur aucune Carte; les deux terres qu'il sépare sont hérissées de rochers

& inhabitables : il va toujours en s'élargissant à mesure qu'il avance dans les terres ; mais , du côté de la mer , son embouchure est très-étroite , ce qui est peut-être la cause que les Navigateurs ne l'ont point apperçu , & que les Géographes n'en font aucune mention. Nous avançons toujours , tant par besoin que par curiosité , parce que nous désirions en même temps de faire du bois & de l'eau , & de voir si nous trouverions quelque bourgade habitée par des sauvages : nous trouvâmes enfin une vaste rade , qui ne communique avec l'Océan que par le long détroit que nous venions de parcourir : nous débarquâmes d'abord dans une petite Isle où quelques sentiers semblaient indiquer le séjour de l'espece humaine ; mais n'y trouvant que des traces de quadrupedes à pieds fourchus , nous changeâmes bientôt d'avis , & nous crûmes que cette terre était absolument inconnue au genre humain.

Plus loin nous trouvâmes une Isle , qui , quoiqu'habitée , semblait avoir été vomie depuis peu par l'Océan. On trouvait partout des coquillages , des squelettes de poissons , des volcans éteints.

Après avoir fait connaissance avec les naturels du pays ; nous vîmes, en faisant le tour de l'île, que la mer, en rongant les parties molles, avait formé de grandes excavations, & qu'il n'y avait que les parties dures qui eussent résisté aux efforts des vagues, ce qui donnait à la partie méridionale la forme irrégulière d'une feuille de chou rongée par des chenilles ; nous passâmes 15 jours à enlever la carte, & quand nous l'eûmes dessinée, nous remarquâmes avec surprise que la partie septentrionale avait presque la figure d'une tête de chien, vue de profil ; les deux oreilles étaient exprimées par deux promontoires de même largeur, qui s'avançaient à une égale distance dans la mer ; l'œil était représenté par un lac, & la gueule béante par un golfe, *fig. 16.*



Nous donnerons l'année prochaine, des

éclairciffemens & des réflexions sur la forme singuliere de CETTE ISLE. Elle est divisée en deux parties égales par une chaîne de montagnes qui la partagent de l'est à l'ouest. La partie australe est arrosée par de grands fleuves qui la rendent très-fertile & très-peuplée. Les peuples en sont efféminés & gémissent sous le joug du despotisme & de la superstition ; dans le nord de l'Isle, au contraire, on voit un pays stérile, mais dont les habitans sont très-industrieux. Il y a quelques hordes sauvages toujours errantes sur le bord de la mer où elles vivent de pêche ; mais dans l'intérieur des terres, ce sont des peuples à moitié civilisés, qui connaissent la plupart de nos arts utiles, tels que l'agriculture, la meûnerie, la boulangerie. Ils sont idolâtres, adorant le Soleil & la Lune comme auteurs de la vie, & comme principes de toute végétation ; leur religion est cependant une espece de manichéisme, car ils admettent en même temps des esprits malins, auteurs des ouragans, des tremblemens de terre & de tous les maux physiques. Un seul ruisseau, fécondant cette contrée,

se porte, après plusieurs détours, aux extrémités septentrionales les plus reculées, & se tournant ensuite vers le sud, semble vouloir remonter vers sa source; c'est par cette course vagabonde qu'il arrose un pays immense, faisant ainsi la fonction de plusieurs rivières. Les moulins qu'on a construits sur ses bords sont si loin de la perfection, qu'il en faut trois pour faire l'ouvrage d'un de nos moulins à vent. Les habitans ont le front large comme les Insulaires de la Terre de Feu dans le canal de Noël. Ils sont maigres & fluets comme ceux de l'Isle Mallicolo, & leurs longues oreilles pendent sur les épaules, comme aux habitans de l'Isle de Pâque. Ils formaient autrefois une espèce de République; mais depuis quelque temps un d'entre eux s'est emparé de l'autorité. Comme ils n'ont point de Graveurs en médailles, leur monnoie ne porte aucune empreinte; cependant ils emploient dans leur commerce des piéces d'or & d'argent; il y en avait autrefois une grande quantité dans le pays; mais un faiseur de Tours leur en escamota une bonne partie, & ruina même tous ceux qui

se

se laissent éblouir par ses prestiges. Nous allons donner ici l'histoire de cet événement pour prouver qu'on peut quelquefois jouer des Tours , en profitant seulement des circonstances fournies par le hasard ; si quelque lecteur , peu instruit , osait , avant d'en connaître l'explication , regarder cet événement comme un fait miraculeux , nous le prions d'observer que pour un vrai miracle , il faut , 1°. que les Loix de la nature soient suspendues ; 2°. qu'il vienne à l'appui d'une doctrine pure ; 3°. qu'il ne contredise point les dogmes déjà démontrés par des faits précédens : sans ces trois conditions , on pourrait dire que les prestiges opérés en Egypte , par Jannès & Mambré , étaient de vrais miracles ; ce que la Théologie orthodoxe ne saurait admettre.

Le ruisseau septentrional dont nous avons parlé était à sec depuis trois jours , les moulins étaient arrêtés ; on manquait par-tout d'eau potable : les peuples altérés étaient au désespoir. Le Gouvernement dans la consternation s'attendait à une révolte , & les despotes voisins craignaient une invasion. Un jour

H

au lever de l'aurore, les habitans de plusieurs bourgades, armés de frondes & de massues, s'étaient assemblés dans une plaine au pied des monts. L'alerte générale y fut donnée au son du fifre & au bruit du tambour; déjà l'on était sous les armes; on venait de former les rangs, & les chefs de l'émeute faisaient la revue, lorsqu'on vit descendre du haut des montagnes un homme remarquable par sa taille gigantesque; (*son nom était Hélioson;*) ses cheveux longs flotaient au gré du vent sur ses bras nerveux. Avant d'arriver au camp, il dépose ses armes, & se présente au peuple n'ayant dans ses mains que des rameaux verts chargés de feuilles & de fruits. La vigueur & le courage qui paraissent circuler dans ses veines, n'inspirent aucune crainte; sa physionomie riante lui gagne tous les cœurs; il n'a pas encore parlé, & cependant il se fait un applaudissement général que les échos répètent dans la forêt voisine: il arrive au milieu de la plaine, on forme un cercle autour de lui, il distribue ses rameaux verts aux principaux qui l'entourent, & leur parle en ces termes :

Que cette contrée est heureuse , puisque je viens aujourd'hui combler ses vœux les plus ardens ! Réjouissez - vous , mes freres , je suis , comme vous , un enfant du Soleil & de la Lune : je vous apporte le bonheur en venant conjurer les noirs esprits , qui , dans leurs demeures souterraines , ont tari la source de votre fleuve. Ils avaient résolu de vous faire périr par la soif , parce que vous troublez sans cesse leur repos , lorsque vous fouillez les entrailles de la terre pour vous emparer d'un vil métal ; mais si vous me promettez de leur offrir par mes mains toutes vos richesses , & de m'en rendre le dépositaire , l'astre du jour , qui , depuis longtemps , s'est enveloppé d'un nuage sombre pour se cacher à vos regards , paraîtra aussitôt dans toute sa gloire , & vous comblera de ses dons les plus précieux. Dès que ses rayons bienfaisans éclateront à vos yeux , les eaux du fleuve commenceront à couler pour vous , & grossiront à chaque instant jusqu'à ce que l'astre soit parvenu au plus haut degré de son trône. A midi elles commenceront à diminuer par degrés sensibles

H ij

pour disparaître totalement à la fin du jour. Si votre avarice vous rend sourds à ma voix, c'est en vain que vous attendrez le retour des eaux & du soleil, une éternelle nuit vous couvrira de ténèbres ; mais si je trouve en vous le mépris des richesses & cette docilité qui fait le plus bel apanage des peuples voisins, je vous promets les plus beaux jours, & vos arbres seront continuellement chargés des fleurs du printemps & des fruits de l'automne.

Nonobstant les promesses emphatiques qui terminaient ce discours, & l'intérêt pécuniaire qui semblait être le principal but de l'orateur, les peuples furent ébahis quand ils virent l'accomplissement d'une partie de ses prédictions. Il y avait un quart-d'heure qu'Hélioson chantait un hymne au Soleil, & lui commandait d'apporter l'abondance : l'astre qu'on n'avait pas vu depuis trois jours, parut bientôt sans nuage & sembla lui obéir ; les eaux qui coulerent en même temps répandirent une alégresse générale. A midi elles diminuerent peu à peu, jusqu'au coucher du soleil, comme Hélioson l'avait pré-

dit. Ensuite il demanda de l'argent & on lui en apporta de toutes parts ; c'était à qui en donnerait davantage , & ceux mêmes qui le soupçonnaient d'imposture , furent obligés de suivre le torrent , sous peine d'être lapidés.

Ce récit pourrait passer pour une fable , si nous n'expliquions ici comment Hélioson avait pu prévoir le retour des eaux.

Le lecteur saura donc que cet homme avait demeuré long-temps dans la partie australe de l'isle où il s'était établi près d'un grand fleuve ; sur la rive qu'il habitait , il avait coupé un jour deux grands arbres qui étaient tombés par hasard dans un endroit de la rivière , où les eaux formaient un tourbillon. Dans cet endroit se trouvait un gouffre qui , absorbant une partie du fleuve , la portait par un canal souterrain au-delà des monts , pour y former la source du ruisseau septentrional. Hélioson apprenant , quelque-temps après , que cette source était moins abondante , soupçonna que cela pouvait provenir de l'ouverture à moitié fermée par ses deux arbres. Pour éclaircir ce fait , il fit apporter des fascines , qu'il entremêla dans les

branches; & peu de temps après, il fut que la source était entièrement tarie; enfin il ôta les fagots & les arbres, & il apprit que les eaux coulaient avec la même abondance qu'auparavant. Etant bien assuré, dès ce moment, que le ruisseau était une branche du fleuve, qui se cachait sous terre, pour reparaitre ensuite comme *la Guadiana* en Espagne; il fit faire des écluses pour donner ou pour ôter à son gré de l'eau à tous les Peuples voisins; il arrêta le ruisseau pendant trois jours, pour porter le désespoir dans le cœur de tous les habitans; & sachant qu'ils étaient sur le point de se révolter, il partit de chez lui, après avoir donné des ordres secrets pour faire ouvrir ou fermer les écluses à des heures fixes; ensuite il arriva chez ses voisins dans les circonstances les plus favorables, & fit adroitement usage de son éloquence & des autres moyens de séduire que la nature lui avait prodigués.

Peu de temps après, le secret d'Hélioson ayant transpiré par l'infidélité des Comperes employés à fermer les écluses, il fut obligé de s'expatrier, crainte d'être lapidé: ce fut

en vain qu'il employa une partie des sommes usurpées à soudoyer des partisans qui publiaient ses éloges, le Public indigné savait à quoi s'en tenir, & ne cessa de lui rendre justice.

SECTION III.

Trois Figures colossales paraissent en l'air, descendent à terre, & remontent à la prière ou au commandement d'un Sauvage.

LE Capitaine de notre vaisseau allait de temps en temps chez les naturels du pays pour leur demander du bois, des fruits & de la viande fraîche, & pour leur donner en échange des couteaux, des paquets de ficelle, des miroirs & des haches. M. Hill, qui l'accompagnait dans ses courses, profita de cette occasion pour faire connaissance & lier une étroite amitié avec différentes personnes. Comme il avait beaucoup d'esprit & de mémoire, il apprit, en six semaines, la langue du pays; & c'est par-là qu'il put

entendre, de la bouche de ses amis, l'histoire d'Hélioson, telle que nous venons de la raconter. Parmi les habitans, dont M. Hill avait acquis l'estime, il y avait un jeune homme nommé Orvan, très-intéressant par les qualités de l'esprit & du cœur, mais qui paraissait toujours rêveur & chagrin, quoique jouissant d'une grande fortune & d'une bonne réputation. M. Hill lui demandait de temps en temps le sujet de ses peines; & le jeune homme qui avait souvent éludé la question, répondit enfin qu'il était éperdument amoureux, sans pouvoir espérer de posséder un jour l'objet de son amour. Pourquoi cela, dit M. Hill? Est-ce que votre pere s'oppose à votre bonheur? Ce n'est pas le mien, dit Orvan, c'est Guster; c'est le pere de Mélissa, qui, condamnant sa fille au célibat, me réduit pour toujours à la plus affreuse solitude.

M. Hill demanda alors quelle était la passion dominante de Guster, & on lui fit entendre que le pere de Mélissa était une espece d'Astronome, de Minéralogiste & d'Insectologiste; qu'il avait chez lui des tas

de cailloux, de sable & de coquillages pétrifiés ; qu'il passait quelquefois la nuit à observer les étoiles, & le jour à chercher dans les bois des mouches, des fourmis, des chenilles, des papillons ; qu'il employait une partie de son temps à la méditation, & que, selon lui, on ne pouvait obtenir le vrai bonheur que par l'étude de la nature.

Tant mieux, dit alors M. Hill ! je vois qu'il est curieux ; je vous enseignerai de quoi piquer sa curiosité ; vous aurez infailliblement de quoi satisfaire sa passion pour les sciences, & je vous réponds que dans peu Mélissa fera votre épouse.

Le jeune homme reçut avec transport une promesse aussi flatteuse. M. Hill s'introduisit chez Guster sous divers prétextes, & ne put voir Mélissa sans approuver le choix de son ami, & sans admirer la taille de cette belle Nègresse. Il fut si frappé de la régularité de ses traits, de la vivacité de ses yeux, & de la blancheur de ses dents, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier en la voyant : *Pulchriores sunt oculi ejus vino, & dentes ejus lacte candidiores.* Genes. cap. LXIX.

M. Hill ayant préparé l'esprit de Guster, & obtenu de lui ce dont il avait besoin pour le moment, alla trouver son ami Orvan, lui donna quelques connaissances préliminaires, & fit tirer de notre vaisseau trois mille aunes de toile des Indes, & deux mille mouchoirs de Masulipatan. On en construisit une Montgolfière, qui, dans sa partie supérieure, avait presque la forme & la grosseur du dôme des Invalides. Elle fut lancée du haut d'une montagne, où l'on n'employa pour la manœuvre, comme pour la construction, que des Ouvriers Européens, qu'on devait faire embarquer le lendemain, pour leur ôter toute occasion d'instruire Guster avant le moment favorable. On choisit pour l'expérience un temps parfaitement calme, pour trouver moins d'obstacle à diriger horizontalement la machine à l'aide de vingt-quatre rames qui se ployaient en patte d'oie. Orvan, averti de l'heure du départ, & de la route que devaient tenir les Voyageurs aériens, invita Guster, & tous les Peuples voisins, à se rendre dans une plaine où ils devaient être témoins d'une expérience qui devait

passer dans l'esprit des plus incrédules pour un prodige éclatant. Ses espérances furent pleinement accomplies, car la terreur s'empara de tous les individus, quand on vit floter en l'air une superbe tour à quatre étages avec trente-deux fenêtres.

Orvan, pour rassurer le Peuple, dit qu'il avait prévu cet événement, & que ce n'était point un mauvais présage; ces paroles volant de bouche en bouche, porterent quelque consolation dans tous les cœurs. Cependant les uns poussaient des cris de surprise en faisant des gestes & des grimaces comme des énergumènes; les autres semblaient être saisis d'un accès de folie, & entraient en convulsion, comme des malades autour d'un baquet, qui croient sentir l'influence du magnétisme animal.

Tout le monde vit arriver la Montgolfière au milieu de la plaine à la hauteur d'un quart de lieue; mais voici une circonstance qui ne fut apperçue que d'un petit nombre, parce que les uns se prosternaient contre terre, n'ayant plus la force de regarder,

& que les autres, en ouvrant les yeux pour regarder vers le ciel, ne pouvaient plus rien voir, tant ils étaient éblouis !

Tandis que la machine volante continuait sa route vers l'occident, on vit sortir par une de ses fenêtres trois grandes statues qui représentaient trois Divinités ; savoir, Junon, Vénus & Minerve : elles descendirent lentement & majestueusement jusqu'à terre. Orvan ayant prié le Peuple de s'éloigner pour laisser une place vuide, s'approcha des trois Déeses avec cent soldats, qui formerent autour de lui un grand cercle, firent ensuite un demi-tour à droite, & se tournèrent vers le Peuple en présentant les armes. (C'est ainsi que font les Caporaux dans une Ville de guerre, lorsque le Major de place, ou son représentant, donne le mot de l'ordre aux Sergens ou aux Officiers qui doivent commander les divers corps-de-garde.) Le but de cette cérémonie était d'empêcher le Peuple d'approcher, & de rendre en même temps l'opération plus majestueuse & plus imposante.

Orvan s'approcha respectueusement des trois Statues, que le Peuple regardait comme trois Divinités aériennes. Après une conversation apparente d'environ deux minutes, Orvan s'éloigna de quelques pas, leur fit signe de partir, & dans ce même instant, on vit les trois Divinités remonter vers le ciel. *Voyez la fig. 17* qui sert de frontispice à cet Ouvrage.

A peine étaient-elles parvenues à la hauteur de deux cents toises, que Junon & Minerve se séparèrent de Vénus, & monterent avec une rapidité qui les cacha bientôt dans les nuages. La Déesse des amours, propice à la priere d'Orvan, redescendit alors vers la terre; & quand elle fut parvenue à la hauteur d'environ dix toises, elle laissa tomber une boîte sur laquelle elle avait paru s'appuyer comme sur un piédestal: ensuite exauçant la priere d'Orvan pour la troisième fois, elle remonta rapidement pour aller joindre ses compagnes.

Orvan prit aussi-tôt la boîte dont Vénus venait de lui faire présent; il l'apporta en

cérémonie aux pieds de Gufter , & en tira devant lui deux rouleaux de papier qui étaient autant de tableaux.

Le premier représentait Gufter entouré de tous les objets de curiosité dont il faisait son étude. Le second représentait, dans une attitude respectueuse, Orvan & Méliſſa demandant à Gufter la permission d'être heureux.

Qu'on s'imagine , s'il est possible, l'effet que la magie de la peinture dut produire sur un homme qui venant d'admirer une expérience sublime , vit un tableau pour la première fois , & qui ne savait pas encore qu'il y eût au monde des Peintres & des Dessinateurs. Les trois portraits qui avaient été faits par un de nos compagnons de voyage, furent regardés comme un ouvrage divin , & comme un présent du ciel. Qu'on juge maintenant si Gufter put refuser sa fille à Orvan , quand celui-ci lui promit de lui donner l'explication de toutes ces merveilles.

Il n'est pas dans notre plan d'expliquer ici l'art de construire une Montgolfière. Nous

dirons seulement , en faveur de ceux qui n'ont jamais vu de pareilles machines , & qui n'ont pas lu l'excellent Ouvrage de M. Faujas de Saint-Fond sur cette matiere, que la machine de M. Montgolfier consiste en une vaste enveloppe de toile , que l'on remplit de fumée en brûlant de la paille mouillée. Cette vapeur, seize mille fois moins pesante que l'eau potable, s'élevant en l'air par sa légèreté spécifique, emporte la toile qui lui sert d'enveloppe.

Il est des Théoriciens (1) qui prétendent que ce n'est point la fumée qui enleve la toile, mais que c'est l'action du feu, qui, s'appuyant sur l'air inférieur, la pousse vers le zénith comme une fusée volante (2); d'autres assurent que c'est tout simplement l'air dilaté & raréfié par la chaleur, qui, remplissant la Montgolfiere, lui donne une pesanteur spécifique, moindre que celle de

(1) M. le Chevalier de Trouville est l'auteur de ce système.

(2) Selon eux, c'est la même cause qui fait reculer le canon & l'éolipyle.

l'air extérieur. Nous nous garderons bien de décider la question sur ces trois systèmes :

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

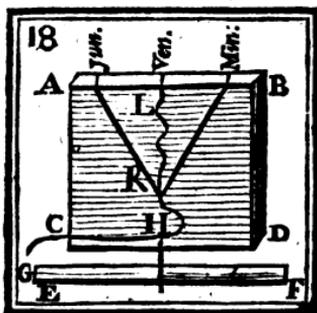
Il est possible que l'ascension de la Montgolfière, telle qu'on l'a vue jusqu'à présent, provienne de la réunion de ces trois causes, qui, peut-être, seraient insuffisantes, si elles agissaient chacune séparément. Quoi qu'il en soit de cette idée, on attache toujours à cette machine une galerie qui lui sert de lest & l'empêche de se renverser. Au centre de la galerie est un réchaud, avec des charbons allumés sur une grille de fer. Les Aéro-nauts, placés autour de la galerie, sont occupés, les uns à faire des observations astronomiques, géographiques & météorologiques ; les autres, à jeter dans le réchaud de l'eau ou de la paille, pour entretenir, diminuer, rallumer ou éteindre le feu, selon qu'ils veulent monter ou descendre avec plus ou moins de rapidité.

On fait aussi des Ballons avec du taffetas gommé, rempli de gaz ou d'air inflammable qu'on fait par la dissolution du fer dans l'huile

l'huile de vitriol. Ces Ballons peuvent être plus petits que les Montgolfieres dont nous venons de parler, parce que le taffetas est moins pesant que la toile, & le gaz qu'on y emploie quatre fois plus léger que la fumée de paille.

Ceux qui veulent faire un *minimum* en fait de Ballons, se servent de baudruche proprement collée; c'est une peau si mince & si légère, qu'il suffit de donner au Ballon la grosseur d'une petite vessie: on en a fait dans ce genre de ronds, d'ovales & de cylindriques; mais la forme la plus frappante est celle qui représente la figure humaine. J'en ai fait dans cette forme, qui, à la vérité, m'ont coûté beaucoup d'industrie, de temps & de patience; mais j'en ai été bien dédommagé par le plaisir que j'ai eu de faire accroire pendant quelque temps, à tout un Village, qu'un homme pouvait s'élever en l'air sans le secours d'aucune machine, & même sans remuer les bras ou les jambes. Les trois figures, dont nous avons parlé ci-dessus, étaient construites d'après ce principe. Voici le moyen qu'on avait employé pour les faire

monter & descendre pour ainsi-dire à volonté, *fig. 18.*



Les trois figures étaient attachées à une boîte *A, B, C, D*, sous laquelle était une petite plaque de plomb *E F*, attachée à la boîte, avec des étoupes saupoudrées de fleur de soufre; *G, H, K, L*, était une meche de corde, qui, étant allumée au point *G*, se brûlait toute entière jusqu'au point *L*, dans l'espace de cinq minutes. A l'instant où on lança les trois figures du haut de la Montgolfiere, *M. Hill*, qui en était le pilote, alluma la meche au point *G*; & aussitôt la petite plaque de plomb attachée sous la boîte, fit descendre lentement les trois figures jusqu'à terre, où elles restèrent environ deux minutes comme pour entendre

la priere d'Orvan. Celui-ci ne fut pas plutôt éloigné de trente pas, qu'il ordonna aux trois figures de s'élever. Elles obéirent comme ferait une horloge à laquelle on ordonnerait de sonner trois heures quand on fait qu'il est deux heures cinquante-neuf minutes & quelques secondes. Orvan savait que dans l'espace de trois minutes le feu de la meche devait parvenir au point *H* pour y brûler les étoupes qui attachaient la plaque de plomb à la boîte. Les trois figures, détachées de la plus lourde partie de leur lest, s'éleverent donc dans l'atmosphère, comme feraient, dans un bassin rempli d'eau, un bouchon de liege qui se détacherait d'un gros clou auquel il était auparavant lié. Une minute après les trois figures étaient parvenues à la hauteur de deux cents toises. Orvan pria Vénus de descendre; & le feu de la meche, qui, pendant ce temps-là, avait fait des progrès jusqu'au point *K*, brûla aussi-tôt les étoupes qui tenaient les deux figures collatérales attachées à la boîte. Ces deux figures, délivrées du poids de la boîte, furent portées, par l'air inflam-

mable, au-dessus des nuages; mais la boîte qui, un instant auparavant, avait été enlevée par les efforts réunis des trois figures, se trouva assez forte pour entraîner vers la terre la seule qui lui restait attachée. Pendant cette seconde descente, le feu qui consumait toujours la meche, parvint peu à peu au point *Z*, où il brûla les étoupes qui attachaient à la boîte la troisième figure. Orvan voyant la boîte se détacher, ordonna à la troisième figure de remonter, & l'on voit qu'il dût être complètement obéi.

M. Hill descendit à terre dans une forêt voisine, à l'insu du Peuple; mais il ne fit pas embarquer aussi-tôt les Matelots qui avaient servi à la direction & à la construction de la machine, parce qu'il n'était plus intéressé à garder le secret, sachant qu'Orvan venait d'obtenir sa chère Mélissa.



SECTION IV.

Les Sauvages font des raisonnemens absurdes : on en fait de plus choquans dans les pays civilisés. Seconde réponse aux Détracteurs de la Magie blanche.

M. Hill reçut de Guster les plus riches présens, & fut accueilli avec la plus grande distinction dans toutes les assemblées. Les Peuples accouraient auprès de lui de toutes parts, moins pour admirer ses talens que pour voir un homme d'une couleur singulière & d'une forme qui leur paraissait monstrueuse : ces insulaires, qui sont noirs comme l'ébène, & qui ont de grosses levres avec un nez très-applati, étaient fort surpris de voir un homme blanc au nez aquilin ; jusqu'alors ils n'avaient même pas soupçonné qu'il y eût sur terre des hommes de différente couleur. Hé ! comment auraient-ils pu savoir qu'il y a des hommes blancs en Europe

qu'il y en a de rouges en Amérique , de bruns dans les Royaumes de Fez & de Maroc , d'olivâtres en Egypte & sur la côte de Barbarie , & de bronzés dans les Royaumes de Barca , de Tripoli , & dans les Républiques d'Alger & de Tunis ? Ils ignoraient jusqu'à l'existence de ces diverses contrées.

Leur préjugé , sur la couleur noire de tous les Habitans de l'univers , était publiquement enseigné dans toutes les écoles : mais pour établir cette doctrine , on n'employait ni manuscrits , ni livres imprimés , car ils ne connaissent ni l'écriture , ni l'imprimerie , & leurs erreurs ne peuvent être consignées comme les nôtres dans des bibliothèques. La masse de leurs connaissances passe toute entière d'une génération à l'autre par la simple tradition. Leur science est toute contenue dans des chansons que les Maîtres d'école sont chargés d'enseigner à leurs élèves. Voici les deux principaux couplets qui causèrent tant d'admiration quand on vit la couleur de M. Hill.



Premier Couplet.

JE et SUI Spour MON
ca CHERcher LEC l'af-
TEUR front CET dont
HOMils ME se O sont
RI flé GI trisNAL,

PO UR com QUI me-
TU toi SOUS dé CRI-
tes VISTant DANS le
UN faux CER et TAIN-
l'imJO UR posN AL-
ture,

I je CI mets JE sur FAIS
le urMER conVEIL-
duiLE teEN un SAex-
BOTS cel É lent LAS-
verTINisQUES,

J'EN en VOY Em'of-
A frant MES auPRO-
puNE EURS blicDES
pourMIL le LI ERSmoin-
insDE enPRA peintI-
tuQUESre.

Par m. molandre.

Traduction.

*J'ai voyagé dans tous les
pays connus, depuis le
désert de Zaara jusqu'au
Canal de Mosambique, &
j'ai vu par-tout des hom-
mes noirs. Au Royaume
de Mujac & dans les Etats
du Monoëmugi, je n'ai vu
que des hommes noirs. J'ai
presque poussé mes voyages
jusqu'aux confins de la
Nubie, & je n'ai pas vu un
seul homme blanc. J'ai par-
couru la haute & basse Gui-
née, depuis la côte de Mala-
guete jusqu'au Royaume
d'Angola. J'ai traversé
l'Ethiopie, la Nigritie, &
par-tout j'ai vu des hommes
noirs.*

Second Couplet.

Mudnegel tse : orrop
da éter madnegel mal-
orsipe maem rutigixe
elibaton supmet. Aton
ogre is oninmo sitatif-
oiruc ásuac siraegru,
maitneitap esse euqod-
nauq melitu. Ecce mud-
neled te fecniv alucats-
bo; odnehartbus odned-
da adneicaf tneif da
maitnegilletni ier : ofse
fuvlas, &c.

vus tous aussi noirs que moi; par conséquent, c'est une loi, sans exception, dans la nature, que les hommes soient noirs,

Traduction.

Qu'on ne me dise pas qu'il peut y en avoir de blancs dans des pays où je n'ai jamais été. J'ai vu souvent débarquer sur la Côte de Zanguebar des étrangers qui venaient des pays les plus lointains & des régions les plus inconnues; j'ai vu des insulaires de Ceilan, des habitans des Maldives & des Isles Moluques, des Massacars & des sujets du Roi de Timor, & je les ai

M. Hill fut si frappé de ce raisonnement, qu'il en fit une espece de parodie en un seul couplet, & en langue Madécasse. La voici avec sa traduction.

Couplet.

J'AIu PROU neVÉ pro-
CLAIduc RE tiMENT
onQUE duL'AU géTO-
nie, MAN'est TEau-
JOU treEUR choD'Ése
CHECS qu'u QUENE

Traduction.

Les hommes, les oiseaux, les quadrupedes & les quadrumanes perpétuent leur espece par la cohabitation des deux sexes. Je n'ai pas encore vu d'animal

VOUS pouVOUpée qui ne dit son existence à
 LIEZ pour FAIRE deux animaux de la même
 muPAS SERserdes. en-espece. Donc cette loi doit
 POUR fans, &c., &c. avoir lieu, sans exception,
 dans tous les poissons &
 dans tous les insectes. Par exemple, dans l'huître,
 dans la moule, dans le puceron qui est hermaphrodite,
 & qui est lui seul père & mère de ce qui vient de lui ;
 dans le polype d'eau douce, qui engendre par boutures
 comme les arbres ; dans le ver solitaire, qui, s'il avait
 père & mère semblables à lui, devrait changer de nom ;
 & dans les millions d'especes d'animalcules que nous
 découvrirons peut-être un jour, en perfectionnant le
 microscope.

De pareils argumens paraissent dignes
 d'un pays sauvage ; & l'on croirait à peine,
 au premier abord, que dans les pays poli-
 cés les Logiciens de profession puissent en
 inventer de si absurdes. Cependant on en
 fait de plus choquans, lorsqu'au lieu de
 faire une longue énumération pour prouver
 une proposition générale, on conclut tout
 simplement d'un individu à l'espece entiere,
 & qu'on prétend démontrer une proposi-
 tion universelle par un seul exemple. Tel
 serait un Naturaliste qui croirait que dans
 tous les temps & dans tous les climats, l'es-
 pece des renards a de l'antipathie pour

celle des chiens , parce que son renard , captif & languissant , paraît insensible auprès d'une belle épagneule. Tel ferait un empyrique , qui , pour prouver l'efficacité de sa panacée , citerait un seul malade guéri , & qui ferait prudemment abstraction de tous ceux à qui son remède a donné la mort. De pareils raisonnemens pourraient être comparés à celui de ce Voyageur anglais , qui , arrivant pour la première fois sur la terre ferme , & logeant à Calais chez une Hôtesse qui était de mauvaise humeur , écrivit sur ses tablettes la note suivante :

All french Women are peevish.

Toutes les femmes de France sont acariâtres.

Les sophistes déraisonnent quelquefois d'une manière plus inouïe ; car si les raisonnemens que nous venons de citer , manquent par le défaut de liaison entre la conclusion & les prémisses ; ils ont au moins le mérite d'être appuyés sur une proposition vraie : mais lorsqu'on part d'un principe évidemment faux , & qu'on en tire une conclusion également fautive , qui n'a

aucune liaison avec le principe, c'est alors le comble de l'aveuglement & le plus haut période de la *déraison* ; c'est comme si un Negre parfaitement noir, disait, *je suis rouge, donc tous les hommes sont rouges.*

Il est incroyable, me dira-t-on, qu'on puisse faire de pareils raisonnemens dans les pays les plus sauvages. J'ignore effectivement si les hommes de la nature peuvent être aveuglés jusqu'à ce point ; mais je fais que de pareilles raisons ont été débitées très-sérieusement chez des peuples civilisés, par des hommes tant soit peu incivils, par de prétendus Gens de Lettres, qui s'avisent de donner journallement à leurs Concitoyens une petite leçon de quatre pages.

Lorsque, pour réfuter un Auteur, on cite un seul article de son Ouvrage ; si l'Auteur a réellement raison sur le point cité, & que cependant on conclue, de cet article, qu'il a toujours tort, & que son livre ne vaut rien ; c'est évidemment comme si un Negre disait : *Je suis rouge, donc tous les hommes sont rouges.*

Si ceux qui répandent dans le Public de

pareilles réfutations , joignent à leurs paralogismes des traits de calomnie , sans fournir aucune apparence de preuve ; ils achevent de montrer la faiblesse de leur cause ; & l'Auteur qu'on a prétendu dénigrer de cette manière , pourrait les écraser sous le poids du ridicule ou du raisonnement ; mais , en pareille circonstance , il y aurait de l'inhumanité de sa part à faire usage de toutes ses forces ; il doit donc leur pardonner bénévolement , & dire dans son cœur :

Homo sum ; humani nihil à me alienum puto.

TER. Heauton-Timorumenos.

Cependant , comme une parfaite impunité semblerait inviter les délinquans à de fréquentes récidives (1) , l'Auteur calomnié peut adresser à ses détracteurs une petite semonce de la manière suivante :

O vous , dont l'émulation ressemble un

(1) *Cavendum est ne ex impunitate delictorum detur occasio delinquendi. Leg. 20. cod. de Furt.*

peu à la jalousie, & qui, égarés peut-être par l'intérêt & l'égoïsme, vous êtes follement érigés en juges dans votre propre cause, sur des matieres qui vous sont inconnues : ô vous, qui m'avez jugé sans me connaître, qui m'avez condamné sans m'entendre, qui avez prétendu réfuter un ouvrage didactique par des personnalités, & qui n'avez pas daigné me pardonner l'apparence même d'une faute ; quoique vous ayez souvent besoin d'une tout autre indulgence ; ô vous enfin qui passez pour des êtres bienfaisans, & qui, pour me noircir, avez abusé de la confiance du Public, & de la facilité que vous avez de lui parler tous les jours : pourquoi riez-vous d'un Negre Africain qui veut prouver, en citant un homme noir, que tous les hommes sont rouges ?

. *Mutato nomine, de te
Fabula narratur.*

HOR.

Convenez aujourd'hui que je n'ai encouru votre disgrâce, que pour avoir révélé trop

clairement certaines vérités selon la maxime de Térence,

Obsequium amicos, veritas odium parit.

ANDRIA.

Convendez aussi que je ne vous devrai une réponse complète, que lorsque pour appuyer vos assertions contre moi, vous m'aurez présenté au moins une espèce de semi-preuve.

Quilibet præsumitur vir probus.

Cap. un. ext. de scrut. in. ord. fac.

Affirmanti incumbit probatio, non neganti.

Leg. 2. ff. de Probat.

Convendez encore qu'en croyant mon adversaire sur sa parole, & en devenant l'instrument & l'organe de sa vengeance, vous n'avez point pratiqué cette maxime du droit canon,

Odia restringi, favores convenit ampliari.

Cap. Odia. de reg. jur. in. 6.

Convendez enfin que vous semblez avoir voulu me nuire, en flatant ma vanité, & achever de me perdre, en m'inspirant un excès d'orgueil, lorsque vous m'avez affi-

A LA MAGIE BLANCHE. 143
milé aux plus grands Ecrivains, en ne trou-
vant dans mon ouvrage qu'une seule er-
reur.

Fénélon a péché par trop d'amour divin ;
Vous autres, par trop peu d'amour pour le prochain.

CHAPITRE IV.

SECTION PREMIERE.

Premiere apparence de Mouvement Pépetuel.

LE 15 Septembre 1784, nous mouillâmes
l'ancre dans la rade de Bristol ; huit jours
après, nous arrivâmes à York, chez M. Wil-
son, qui était un intime ami de M. Hill,
& qui devint bientôt le mien ; au récit des
merveilles que nous avons vues, il répondit
que sans sortir de chez lui il pouvait nous
faire voir des choses merveilleuses, puis-
qu'il avait découvert le mouvement perpé-
tuel.

Alors, il nous montra une aiguille de

bouffole, qui, posée sur un pivot au centre d'une planche & entourée de crochets de fer rangés en cercle, tournait continuellement, sans qu'on pût appercevoir la cause de ce mouvement circulaire.

Cette cause est pourtant bien visible, dit M. Wilson, les crochets de fer étant aimantés, attirent l'aiguille tour à tour; le second l'enleve au premier pour la céder au troisieme; le quatrieme & le cinquieme la renvoient au fixieme qu'elle quitte aussi-tôt par l'attraction du premier; & comme ces causes d'attraction sont permanentes, il n'est pas étonnant que l'aiguille soit toujours en mouvement.

M. Wilson renversa un des crochets en le tournant sens devant derriere, & alors l'aiguille s'arrêta: il est si vrai, dit-il, que la bouffole est mise en mouvement par l'attraction des crochets, que quand un se dérange, l'aiguille ne va plus, *sublatâ causâ, tollitur effectus*. M. Hill, qui ne croyait pas au mouvement perpétuel considéré comme production de l'Art, s'aperçut bientôt de la fausseté de cette théorie, & de la tricherie qu'on

qu'on mettait en usage dans cette expérience. Ce ne sont pas les crochets, dit-il, qui peuvent ainsi faire tourner la boussole ; car si leur attraction est égale , elle doit bientôt produire l'équilibre & le repos ; & s'il y a de l'inégalité dans leurs forces , les plus faibles ne sauraient arracher l'aiguille au plus fort. Votre explication, toute fautive qu'elle est , continua M. Hill , quand elle est donnée par un habile Faiseur de Tours , & appuyée sur l'expérience trompeuse que vous venez de faire , en impose quelquefois aux Savans mêmes : car un Auteur célèbre , qui avait vu faire ce Tour dans un cabinet de physique , a cru tout bonnement , & a même inféré dans ses Ouvrages que des crochets de fer autour d'une aiguille de boussole devaient la faire tourner : cependant n'osant point donner le nom de mouvement *perpétuel* à cette rotation , il s'est contenté de dire que les crochets produisaient dans ce cas-là une espèce de mouvement *continu*. Il ne savait pas que pour faire illusion dans cette expérience , on pose l'aiguille sur une petite planche qui cache un

K

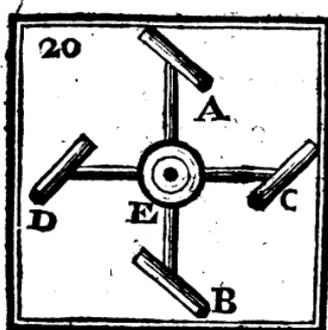
mouvement d'horlogerie , dont le volant aimanté ne peut tourner sans entraîner la boussole ; il ne savait pas qu'il faut de temps en temps monter ce mouvement d'horlogerie, sans quoi le prétendu mouvement perpétuel ne durerait qu'environ une demi-heure. Il ignorait que les crochets mis autour de cette planche, ne font-là que pour tromper les yeux de l'esprit & du corps. Ayant vu une boussole s'arrêter quand on dérangeait un crochet de sa place, il en avait conclu que l'attraction du crochet devait entrer pour quelque chose dans cette expérience ; & cependant la boussole ne cessait alors de tourner, que parce que le crochet qui tournait comme une clef en dedans & en dehors, arrêtait dans cet instant le mouvement d'horlogerie, & empêchait le volant aimanté de produire son effet.



SECTION II.

Autre apparence de Mouvement Perpétuel.

M. WILSON voyant que son mouvement perpétuel était trop connu de nous pour que nous puffions lui donner ce nom, nous en fit voir un autre, consistant en deux baguettes en croix portées sur un pivot & situées dans un plan vertical. Elles portaient à leurs extrémités des étuis inclinés avec des balles de plomb, comme on voit dans la *fig. 20.*



Cette machine, dit M. Wilson, est aussi simple qu'ingénieuse; elle produit le mouvement perpétuel, & ne coûte presque

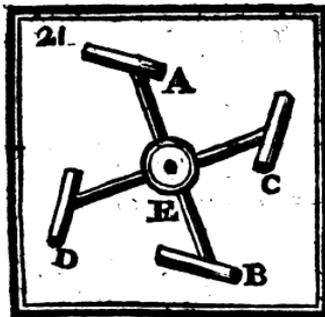
K ij

rien ; elle est attachée par une ficelle, sans quoi vous la verriez tourner continuellement par la raison que voici :

Les balles *A* & *B* sont en équilibre, parce qu'elles sont à égale distance de la ligne verticale qui passe par le point d'appui *E*. Par la construction de la machine, la balle *D* étant au contraire plus éloignée du point d'appui que la balle *C*, doit prévaloir sur cette dernière & rompre l'équilibre. Elle doit donc descendre jusqu'au point *B*, & faire faire à la machine un quart de tour : or, ce quart de tour ne peut avoir lieu sans que la baguette *AB*, qui était située verticalement, prenne une position horizontale ; & alors les balles *A* & *B* sont entr'elles comme étaient auparavant les balles *D* & *C* : l'une doit donc emporter l'autre, & faire faire à la machine un autre quart de tour. Ce second quart de tour ne peut avoir lieu, sans être suivi d'un troisième, par la nouvelle position que prennent les balles *A* & *B*, &c. La machine est donc construite de manière qu'elle doit tourner continuellement jusqu'à ce que le pivot soit usé, &

qu'elle tombe par le défaut du point d'appui.

Ensuite M. Wilson dénoua les cordons qui retenaient la machine, & on la vit tourner aussi-tôt. M. Hill l'arrêta bientôt après pour prouver théoriquement, contre l'expérience, qu'une cause cachée produisait son mouvement, ou qu'elle devait s'arrêter avant d'avoir fait le premier quart de tour. En effet, dit-il, quand elle a fait seulement un douzième de tour, *fig. 21*,



la balle *D*, plus éloignée du point d'appui que la balle *C*, tend encore à l'emporter ; mais la balle *B*, qui, dans ce moment, est plus loin du point d'appui que la balle *A*, tend à faire tourner la machine en sens contraire. Ces deux efforts opposés doivent donc

K ij

empêcher la machine de continuer son premier mouvement.

M. Wilson avoua que M. Hill avait raison, & que les branches de la machine contenaient de l'aiman mis en mouvement comme dans la récréation précédente, par un volant aimanté caché dans la planche verticale qui portait le pivot. Cependant, ajouta M. Wilson, cette expérience trompeuse, présentée avec art, & appuyée d'une fausse théorie, doit être bien séduisante, puisque vous êtes les premiers à qui je n'ai pas pu faire accroire que j'ai trouvé le mouvement perpétuel.

SECTION III.

Cadrans sympathiques.

IL est une expérience que j'ignore, dit M. Wilson, & que je serais bien curieux d'apprendre; c'est celle des cadrans sympathiques, à l'aide desquels deux amis peuvent se communiquer leur pensée à la distance même de cent lieues. Je connais les

cadrans qu'on appelle sympathiques , répondit M. Hill ; mais je peux vous affurer qu'ils n'ont jamais produit l'effet merveilleux qu'on leur attribue. Cependant , répliqua M. Wilson, cet effet est possible & même vraisemblable , s'il est vrai que lorsqu'on arrête l'aiguille d'un de ces cadrans, l'autre s'arrête sans qu'on y touche ; car alors en portant l'aiguille d'un cadran sur différentes lettres rangées en cercle , l'autre aiguille pourrait désigner les mêmes lettres sur le second cadran, & pourrait par conséquent indiquer par sympathie une phrase entière & même plusieurs phrases. Vous penserez différemment , dit M. Hill, quand vous saurez que le Tour des cadrans sympathiques se fait, non par sympathie , mais par supercherie.

Vous prenez un cadran sur vos genoux, & l'on en pose un autre sur une table. Quand vous avez porté l'aiguille de votre cadran sur une certaine lettre, le Faiseur de Tours , qui s'en apperçoit , fait arrêter le second cadran sur la même lettre, à l'aide d'un aimant caché qu'il fait mouvoir dans

la table, soit par le secours d'un Compere, auquel il donne un signe de convention, soit en poussant lui-même une bascule avec son pied. *Voyez la fig. 11.* L'aiman arrivé sous le cadran, arrête par son attraction le balancier de fer à l'instant requis; mais cette expérience ne pourrait jamais réussir, si vous exigiez qu'elle fût répétée, en posant les deux cadrans sur les genoux de différentes personnes sans connivence: on vous dirait alors que les cadrans ne sont pas montés pour produire ce jour-là l'effet que vous demandez; on vous renverrait au lendemain, & le lendemain on trouverait un prétexte pour vous renvoyer aux calendes grecques.

Ceux qui voient cette expérience sans en connaître le dessous de cartes, la trouvent très-merveilleuse; & jugeant de ces cadrans, d'après le nom qu'on leur donne, ils s'imaginent facilement qu'il y a entre ces instrumens une espece de sympathie. Si le Faiseur de Tours assure qu'il peut s'en servir pour communiquer sa pensée à une certaine distance, les Spectateurs le croiront d'autant plus facilement, qu'ils viennent de voir pro-

duire un effet qui , pour eux , est incompréhensible ; après quoi ils se vanteront d'avoir vu de leurs propres yeux des cadrans sympathiques qui servent à communiquer la pensée ; ils ne permettront point qu'on leur fasse là-dessus la moindre remontrance ; ils croiront trancher toute difficulté en disant qu'on ne peut pas aller contre des faits : mais ne pourrait-on pas leur répliquer qu'ils ont mal vu , & leur appliquer ces paroles de Voltaire : *Je ne crois pas aux témoins oculaires , quand ils prétendent avoir vu des choses absurdes ?*

S E C T I O N I V.

Mouche savante , Cheval savant.

LE préjugé sur la mouche savante vient à peu près de la même source. Cette mouche n'est autre chose qu'un petit morceau d'émail attaché à une aiguille de boussole. Un aimant caché la conduit autour d'un cercle , & l'arrête successivement sur différentes

lettres qui forment la réponse à une question proposée. Un papier collé sous verre cache la bouffole, & ne laisse voir que la mouche posée à l'extrémité de l'aiguille. Ceux qui ont vu cette mouche, sans connaître l'agent qui la fait mouvoir, ont cru voir un effet merveilleux, & se sont vantés dans le monde d'avoir vu une mouche qui répondait à toutes sortes de questions. Ceux à qui on a raconté cette histoire, ne comprenant pas trop bien comment un insecte pouvait répondre à des questions proposées, ont pensé qu'il s'agissait au moins d'une mouche vivante qui se transportait en volant sur différentes lettres. Ce fait a passé de bouche en bouche avec des additions, des variations & des commentaires; & la renommée qui grossit tout, a publié enfin dans un certain monde, que cette mouche se transportait au gré de son maître sur le nez de telle personne qu'on pouvait désirer.

Une circonstance concourait à confirmer le Peuple dans cette erreur. Dans le même temps qu'on lisait, au coin des rues, l'an-

nonce fastueuse de la Mouche savante, on voyait, dans les places publiques, un Cheval savant, qui répondait à différentes questions, en tournant ou baissant la tête, pour dire oui ou non, & en frappant du pied pour marquer des nombres: on ne savait pas que le Cheval, pour produire ces merveilles, n'avait besoin que d'un petit signe, & qu'il lui suffisait de voir remuer la main ou le pied de son maître. On supposait, en conséquence, que cet animal était assez intelligent pour comprendre le sens des phrases, pour lire les vers & la prose en toutes sortes de langues, résoudre des problèmes, connaître les dés, les cartes & l'heure à la montre, faire des additions, des multiplications, des règles de trois & des règles d'alliage; & de tout cela, on concluait qu'une Mouche pouvait avoir aussi le même degré d'intelligence.



SECTION V.

L'Espagneul Encyclopédiste.

ON a vu des chiens deviner des chiffres cachés dans une boîte, désigner d'avance une carte prise au hasard, & marquer le point apporté secrètement en jetant des dés; & parce que le Spectateur ne faisait pas attention qu'un homme peut deviner toutes ces choses, en employant les tablettes aimantées, les cartes forcées, les dés plombés, ou d'autres moyens qui peuvent servir à produire le même effet; on inférait de là que le Maître de ces animaux, ignorant la solution aux questions proposées, ne pouvait faire aucun signe, & que les animaux devinaient par leur propre pénétration; lorsqu'ensuite on rencontrait un Savant dans le monde, on lui demandait comment un chien & un cheval pouvaient avoir une intelligence plus qu'humaine: on brodait l'histoire de ces animaux, & l'on ne manquait pas d'y englober celle de la mouche

favante : on ne difait pas que cette mouche était d'émail ou de toute autre matiere inanimée ; le Savant fe trouvait alors dans la perplexité ; car , d'un côté , il ne pouvait pas contredire honnêtement un grand nombre de témoins oculaires , ou foi-difant tels ; & de l'autre , il ne pouvait pas réduire à leur juſte valeur des faits exagérés qui ne s'étaient point paſſés ſous ſes yeux ; il avait donc le déſagrément de ſe voir ſoupponné d'impéritie , parce qu'il ne pouvait ni ne voulait expliquer phyſiquement des phénomènes chimériques.

Il n'y avait que huit jours que nous étions arrivés chez M. Wilson, lorsque nous affiâmes à une Aſſemblée où l'on faiſait voir un épagueul ſavant, qui ſoutenait des theſes de Philoſophie en François, en Anglais & en Latin : on ſent bien qu'il ne parlait pas lui-même ces trois Langues ; mais il ſemblait au moins les entendre , puisqu'on pouvait les parler indifféremment pour l'interroger , & qu'il répondait toujours cathégoriquement par ſignes , ſoit en remuant la tête pour dire oui ou non , ſoit en frappant

du pied pour marquer des nombres, ou en indiquant des lettres qui réunies formaient la réponse demandée. Trois circonstances concouraient ici à surprendre le Spectateur : 1°. Le chien continuait de bien répondre, lors même que son Maître sortait du fallon de Compagnie, ou qu'il priait de sortir toutes les personnes soupçonnées de faire quelque signe pour indiquer la réponse ; 2°. il répondait encore, & toujours bien, lorsqu'on lui bandait les yeux, pour l'empêcher d'appercevoir aucun signe ; 3°. il avançait ordinairement les paradoxes les plus inouis ; personne de la Compagnie n'était de son avis en commençant ; & cependant, après beaucoup d'objections, de réponses & de répliques, il finissait toujours par avoir raison. Crainte d'ennuyer le Lecteur, je devrais supprimer ici le détail de ce qui fut dit en cette occasion ; cependant, pour prouver qu'on peut justifier, en quelque façon, l'épithete de Savant donnée à cet animal, je rapporterai ici une espece de conversation qu'il y eût entre l'épagneul & trois ou quatre Savans de la Compagnie.

Un Marin commença par demander combien il y avait d'arches au Pont de Westminster ? L'épagueul répondit, en posant le pied sur le nombre 15. On lui demanda ensuite combien il y avait d'arches au Pont-Euxin ? Ici le chien garda le silence, comme s'il s'était cru insulté par une pareille question, & comme s'il avait voulu appliquer le Proverbe, à *sote demande point de réponse*. Cependant, ayant reçu ordre de son Maître de satisfaire celui qui l'interrogeait, il répondit, qu'il n'y a point d'arches au Pont-Euxin, & l'exprima très-clairement en posant le pied sur un zéro ; là-dessus le Marin raconta que l'année précédente il avait fait, en six semaines, un très-heureux voyage, depuis le Pont-Euxin jusqu'au Pont de Londres. L'épagueul ne trouvant rien d'extraordinaire dans un pareil voyage, posa le pied sur différentes lettres, formant une réponse laconique qui, étant interprétée & commentée par son Maître, signifiait que d'autres voyageurs avaient fait des choses plus étonnantes, puisqu'ils avaient parcouru six cents lieues en une demi-jour.

née. C'est impossible, répliqua le Marin ; il n'y a pas encore eu de Ballon aérostatique qui ait pu parcourir un si grand espace en si peu de temps : Je ne dis pas, répondit l'épagueul, à l'aide de son Interprete, qu'on ait employé un Ballon pour cet effet, puisque je parle d'un voyage par mer.

Le Marin dit alors que la chose était encore plus impossible de cette manière, puisque le plus fin voilier ne filant qu'environ quinze à seize nœuds, c'est-à-dire, ne parcourant qu'environ cinq lieues par heure, n'avait pas assez de rapidité pour faire six cents lieues en une demi-journée.

L'animal persista à soutenir son assertion ; & le Marin allait proposer un pari considérable lorsque l'épagueul & son Maître ajoutèrent qu'ils avaient fait ce voyage dans un pays où ils avaient allumé du feu avec de la glace.

Si vous voulez faire preuve d'érudition, dit le Marin, je vous prie de ne pas entasser un si grand nombre d'absurdités. Le Maître du

duhien, adressant alors la parole à cet animal, lui fit cette question : Parlez, mon cher ami, n'est-il pas vrai qu'on peut allumer du feu avec un morceau de glace, si on le taille avec un couteau comme un verre de lunette, pour lui faire réunir en un seul foyer les rayons du soleil sur un petit tas de poudre? L'animal aux yeux bandés baissa la tête pour dire oui, comme s'il avait parfaitement compris ce qu'on lui demandait.

Le chien a raison sur ce point, dit le Marin, mais cela ne prouve pas qu'on puisse faire 600 lieues en une demi-journée. Pourquoi non, répondit le chien, si c'est dans un pays où l'on peut se reposer 48 heures dans une seule après-midi. En quel climat, dit le Marin surpris, qui commença cependant d'entrevoir son erreur? L'épagneul pour réponse, indiqua la Zône glaciale. En effet, dit son Maître, il y a dans cette Zône des jours de différente longueur, depuis 24 heures jusqu'à six mois; & si le Capitaine Cook, lorsqu'il a navigué au-delà du Cercle polaire, a suivi un Parallele où le jour était seulement d'un mois, il a pu en une demi-

L

journée, c'est-à-dire en 360 heures, parcourir l'espace de 600 lieues.

Le Marin voulant à son tour embarrasser l'épagueul & son maître, leur demanda s'ils connaissaient un endroit où le soleil & la lune peuvent se lever à la même heure & au même instant, lors même que ces deux astres sont en opposition, c'est-à-dire quand la lune est pleine. L'animal & son maître répondirent que c'est au pôle, & ajoutèrent que dans ce même endroit le soleil se trouve toujours au point de midi, parce que tous les points de l'horison sont au midi pour les habitans du pôle.

Un Jurisconsulte de la Compagnie disputa long-temps contre l'épagueul, parce que celui-ci prétendait qu'un homme mort à midi peut être quelquefois l'héritier d'un autre homme mort le même jour à midi & demi. Ce fut en vain qu'on cita contre lui les Loix du Digeste & du Code qui veulent que l'héritier survive au testateur; l'épagueul prouva que sa prétention était très-conforme à ces loix, parce que l'homme mort à midi peut dans certaines circonstances survivre

à celui qui est mort à midi & demi ; il n'y a qu'à supposer pour cela que le premier est mort à Paris & le second à Vienne en Autriche ; car comme il est une heure à Vienne, quand il est midi à Paris, celui qui meurt à midi dans cette dernière ville, survit nécessairement à celui qui meurt le même jour à Vienne, à midi & demi.

Un troisième argumentateur proposa le problème suivant :

Un paysan étant allé au marché vendre des poulets, a trouvé un Cuisinier qui lui a acheté la moitié de ses poulets ; plus, la moitié d'un poulet sans en tuer aucun : il a vendu & livré à un second Cuisinier la moitié de son reste ; plus, la moitié d'un poulet pareillement sans en tuer aucun : enfin un troisième Cuisinier a acheté la moitié du reste ; plus, la moitié d'un poulet & toujours sans en tuer aucun ; par ce moyen le paysan a tout vendu : on demande combien il avait de poulets ?

L'épagueul répondit qu'il en avait sept ; que le premier acheteur en avait pris quatre, c'est-à-dire trois & demi : plus, un demi sans en tuer aucun ; que le second en avait

pris deux, c'est-à-dire un & demi, plus un demi, &c.

L'animal ne se contenta point d'indiquer tout simplement le nombre demandé; il résolut algébriquement la question, en posant successivement son pied sur les lettres & les chiffres qui formaient l'équation du problème. Le maître de l'épaigneul écrivait avec de la craie sur une planche noire, tout ce qu'indiquait l'animal; & comme ce problème est un des plus jolis qu'on puisse proposer, nous en donnons ici la solution, en faveur de ceux qui connaissent les premiers élémens d'Algebre.

Soit x le nombre cherché, la portion du premier acheteur fera, selon la première condition du problème, $\frac{x}{2} + \frac{1}{2}$; ce qui reste, quand le premier acheteur a pris sa part, sera donc $x - \frac{x}{2} - \frac{1}{2}$: la moitié de ce reste & la moitié d'un poulet devant être la portion du second acheteur, on aura, pour exprimer cette portion, $\frac{x}{2} - \frac{x}{4} - \frac{1}{4} + \frac{1}{2}$. Ce qui reste quand les deux premiers acheteurs ont pris leur part, est donc $x - \frac{x}{2} - \frac{1}{2} - \frac{x}{2} + \frac{x}{4} + \frac{1}{4} - \frac{1}{2}$; la moitié de ce reste & la moitié d'un poulet devant faire la portion du troisième, on aura pour exprimer cette portion: $\frac{x}{2} - \frac{x}{4} - \frac{1}{4} - \frac{x}{4} + \frac{x}{8} + \frac{1}{8} -$

$\frac{1}{4} + \frac{1}{2}$; & comme les trois portions jointes ensemble doivent faire la somme totale, qui vaut x , on aura l'équation suivante :

$\frac{x}{4} + \frac{x}{2} + \frac{x}{8} - \frac{x}{4} - \frac{1}{4} + \frac{1}{2} + \frac{x}{8} - \frac{x}{4} - \frac{1}{4} - \frac{x}{4} + \frac{x}{8} + \frac{1}{8} - \frac{1}{4} + \frac{1}{2} = x$. Si dans cette équation on multiplie chaque terme par 8 pour faire évanouir toutes les fractions, il en résultera : $4x + 4 + 4x - 2x - 2 + 4 + 4x - 2x - 2 - 2x + x + 1 - 2 + 4 = 8x$.

Donc $7x + 7 = 8x$.

Par conséquent $x = 7$. C. Q. F. D.

Il nous reste à expliquer comment l'animal pouvait indiquer, sans qu'on lui fit aucun signe visible, la réponse aux questions proposées; le lecteur saura que les lettres & les chiffres étaient sur autant de cartes arrangées en cercle autour de l'animal, qu'il faisait le tour du cercle aussi-tôt qu'on lui proposait une question, & que des bascules, cachées sous le tapis sur lequel il marchait, & qu'on faisait remuer sous ses pieds par des cordons de renvoi, lui indiquaient l'instant où il devait s'arrêter pour mettre son pied sur la carte voisine. Il était si bien habitué à saisir la carte qui était auprès de lui quand il sen-

rait le mouvement des bascules , & à répondre oui ou non , selon les différens tons de voix de son Maître ou de quelque Compere , qu'il ne se trompait presque jamais , & qu'il réparait adroitement sa faute , quand il lui arrivait de se tromper.

C'est par de pareils stratagèmes qu'il pouvait répondre aux questions les plus difficiles , & qu'après avoir soutenu en latin une these sur la communication du mouvement dans le choc des corps , il s'attira de la part d'un Physicien Irlandais , un des jolis complimens qu'on puisse faire sur cette matiere : *Nunc concedo motum communicari in ratione velocitatis corporis percutientis , nam responsum tuarum facilis velocitas cordi meo communicavit magnum admirationis motum & lætitiæ.*

Ce même Irlandais ayant dit ensuite que l'Angleterre était une des plus grandes Isles de l'Océan , le chien ne fut pas de son avis , & assura très-positivement que l'Angleterre n'est point une Isle : tout le monde crut que l'animal se trompait ; mais il donna pour raison qu'on pouvait fortir d'Angleterre sans

passer la mer, & qu'on en sortait effectivement tous les jours de cette manière, quand on allait à pied ou à cheval d'Angleterre en Ecoſſe. Le Dictionnaire Encyclopédique consulté sur ce point, fit voir que le chien avait raison. En effet, l'Angleterre forme avec l'Ecoſſe, sous le nom de Grande-Bretagne, une Isle, dont l'Angleterre n'est à peu près que les deux tiers : par conséquent dire que l'Angleterre est une Isle, c'est comme si on prétendait que 40 sols font un écu, ou que quatre pieds font une toise.

Je savais depuis long-temps, ajouta l'Irlandais, que les animaux nous surpassent par la finesse des sens ; mais je vois à présent pour la première fois qu'ils ont la même supériorité par la justesse des idées, & qu'il faut ajouter quelque chose au distique si connu, qu'on a fait à leur louange :

*Nos aper auditu , lynx visu , fœmia gustu ,
Et canis olfactu , præcellit aranea tactu .*

Un des Spectateurs prétendit alors que l'épagneul devait avoir étudié toute l'Encyclopédie ; mais le Maître de l'animal prouva

clairement que ce n'est point dans cette source qu'il faut puiser la science.

La dernière édition, dit-il, est remplie d'erreurs & de négligences typographiques ; l'avant dernière & l'antépénultième, ne contiennent que des articles tronqués & mutilés, & dans toutes, excepté la dernière, les Editeurs, en donnant à cet ouvrage la forme d'un Dictionnaire, ont manqué le but qu'ils se proposaient d'enseigner aux gens du monde les premiers élémens des Sciences & Arts : l'ordre alphabétique est à la vérité très-commode pour un lecteur indolent, qui ne cherche dans un livre qu'une simple définition ; les premières lettres d'un mot lui indiquent, au premier coup-d'œil, dans quel volume & à quelle page se trouve l'explication dont il a besoin ; mais l'amateur des Beaux-Arts, le curieux qui voudrait connaître les principes généraux d'une science ou d'un métier, pourra-t-il se résoudre à les étudier dans un Dictionnaire universel & volumineux, quand il saura que ces principes sont épars avec cent autres dans toutes les parties de l'ouvrage, & que pour lire une instruction

de trente pages, il est obligé de feuilleter trente volumes *in-folio* ? Les renvois multipliés qu'il trouvera au commencement & au milieu de chaque article, l'obligeront à chaque instant de voltiger d'un volume à l'autre, de revenir cent fois au premier, & d'avoir en même temps tous ces livres ouverts.

Que dirait-on d'un Naturaliste, qui, voyageant en Europe pour observer les trois regnes de la nature, ne verrait dans le Royaume de Naples que la lave du Mont-Vesuve, & s'embarquerait aussi-tôt pour aller voir en Islande les éruptions du Mont-Hécla, qui reviendrait en Italie pour voir des tarentules ou de la pouzzolane, & attendrait un troisieme voyage pour examiner les ruines d'Herculanum ; qui, satisfait de ne voir à Pétersbourg que l'énorme rocher qui sert de base à la statue de Pierre-le-Grand, irait aussi-tôt chercher des coquillages pétrifiés dans la Basse-Navarre ; qui ayant fouillé à moitié les riches mines du Comté de Foix, se transporterait en Angleterre pour chercher de l'étain ou du plomb dans celles de Cor-

nouvelle ; qui passerait en Auvergne sans voir le Puy-de-Dôme , en allant en Ecoſſe faire des observations ſur la peſanteur de l'air , & qui , étant enfin revenu dans le nord pour y observer le paſſage d'une planète ſous le diſque du ſoleil , mépriſerait les productions curieuſes de la mer Baltique pour aller cueillir du varech ſur les côtes de Normandie.

L'idée d'un tel Obſervateur qui perd ſon temps à voyager , en multipliant ſes courſes faute de plan & de méthode , excitera ſans doute le rire ou la pitié de quelques perſonnes à qui on pourrait dire : *Tu es ille vir.*
Reg. Cap. XII.

Quiconque étudie les Sciences dans l'Édition originale du Dictionnaire Encyclopédique (qui eſt, ſans contredit, la meilleure), perd ſon temps à chercher en divers articles les matières les plus analogues , qui devraient être réunies en un ſeul. Cet inconvénient , qui eſt preſque inſenſible dans un Dictionnaire , en un ou deux Volumes , devient inſupportable dans un ouvrage qui en a vingt ou trente : je pourrais citer

cent exemples , mais je me contenterai de celui-ci.

Qu'un homme veuille étudier les Elémens de Musique dans l'Encyclopédie , il commencera naturellement par chercher le mot *Musique* , Tome X ; dès le commencement de cet article , on lui parle de *Composition* , d'*Harmonie* , de *Flûte* , de *Tympanon* , &c. , & pour lui apprendre ce que c'est , on le renvoie à ces différens mots qui sont au Tome III , & aux Tomes VIII , VI & XVI. Chacun de ces articles renvoie non-seulement au premier mot , qui est la souche commune , mais encore à plusieurs autres qui en font les branches , & qui s'étendent dans l'ouvrage entier par des ramifications à l'infini. C'est ainsi que le mot *Accompagnement* , qui est confondu dans le premier Volume , avec les principes des Sciences les plus disparates , vous renvoie aux mots *Basse fondamentale* , *Modulation* , *Partition* , qui sont noyés avec cent autres , dans les Tomes II , X & XII. L'explication de l'échelle diatonique , qui est au Tome V , renvoie aux mots *Gamme* ,

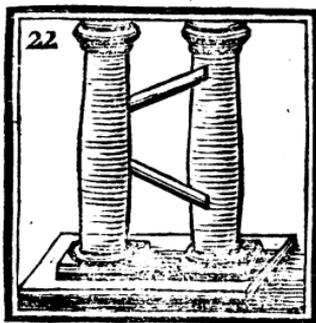
Tome VII ; *Système* , Tome XV ; *Dièse* , Tome IV ; *Tempérament* , Tome XVI. L'article du Clavecin , Tome III , renvoie aux mots *Sommier* , Tome XV ; *Double Clavier* , Tome IV ; *Accordoir* , Tome I. On trouve les mots *Octave* , *Opéra* , au Tome XI ; *Martellement* , Tome X ; *Récitatif* , Tome XIII ; *Ritournelle* , Tome XIV ; *Syncope* , Tome XV ; *Triton* , *Variation* , *Vaudeville* , Tome XVI ; *Vibration* , Tome XVII , &c.

Quel est l'homme qui aura le courage de parcourir tous les détours de ce labyrinthe ? Quelques agréables que puissent être les savantes & profondes recherches de J. Jacques Rousseau sur le mode *Hyperphrygien* , & sur les cordes *Hypo-proslambanomenes* , il faut tant de temps & de patience pour les rassembler sous un même point de vue , que j'aimerais presque autant étudier la Musique dans un de ces Traités informés que de simples Manœuvres dans cet art , se sont quelquefois avisés de mettre au jour.

SECTION VI.

Machine hydraulique exprimant la circulation du sang dans les veines & les artères.

CE discours démonstratif aurait duré plus long-temps, si quelqu'un n'avait interrompu l'Orateur, pour demander à son chien s'il croyait au mouvement perpétuel. L'animal répondit qu'oui, & son Maître venant à l'appui de cette assertion, nous fit voir deux petites colonnes d'ordre toscan, d'environ deux pieds de haut, fixées par leur base à la distance de huit pouces sur une planche oblongue; deux petits tuyaux de verre passaient d'une colonne à l'autre, en suivant une direction inclinée à l'horison, comme le démontre la *fig. 22.*



On voyait distinctement une liqueur

rouge, couler en montant par le tuyau inférieur pour aller d'une colonne à l'autre, & de celle-ci revenir à la première en montant par le tuyau supérieur. Cette liqueur récréait la vue par la vivacité de sa couleur, & par la régularité de ses mouvemens qui se renouvelant à chaque seconde, exprimaient assez bien le battement du pouls. Tandis que cette espece de circulation amusait nos yeux, notre esprit était dans la perplexité pour en deviner la cause; les deux colonnes étaient d'un trop petit diametre, pour nous permettre de croire qu'elles contenaient des pompes foulantes avec des pistons mis en jeu par des mouvemens d'horlogerie; d'ailleurs l'offre qu'on nous fit de nous donner cette machine à un prix modique, prouvait assez bien que le mécanisme n'en était pas compliqué.

Les deux tuyaux de verre, nous dit M. Hill, sont ce que les Marchands de Barometres vendent sous le nom de *Tête-pouls*. Ils sont terminés par deux petites boules qui contiennent de l'esprit-de-vin coloré, & construits de maniere que, quand on tient une boule dans sa main, en donnant à ces

tuyaux une certaine inclinaison, la chaleur du corps produit, dans cette liqueur, une espèce de bouillonnement, qui la chasse continuellement d'une boule à l'autre.

Quand on est sur le point de faire voir la machine, on met secrètement, dans les deux colonnes, du sable chaud, qui produit sur la liqueur des tâte-pouls le même effet que la chaleur de la main. On a soin de ne laisser la machine sous les yeux du spectateur qu'environ une demi-heure, parce que le sable se refroidissant insensiblement, les mouvemens de la liqueur se ralentissent peu à peu, comme la chaleur qui les produit; & le repos parfait qui doit succéder, diminuerait l'admiration du spectateur, tandis qu'on cherche au contraire à l'augmenter en disant que la machine va toujours, mais en la serrant aussi-tôt, sous prétexte de montrer des pièces plus intéressantes.

Nota. On peut faire de ces machines, dont le mouvement dure douze & même vingt-quatre heures, à l'aide de deux petites lampes, au lieu de sable chaud; mais

la nécessité de faire ces colonnes plus grosses & plus longues, pour contenir ces lampes, l'odeur de l'huile & l'inconvénient qu'elle a de répandre beaucoup de fumée lorsqu'elles viennent à s'éteindre, doivent faire abandonner ce moyen, parce qu'il tend à faire connaître au spectateur une cause qu'on veut lui cacher avec soin. J'ai imaginé depuis peu un autre moyen, à l'aide duquel, sans employer aucune matière combustible, je produis les mêmes effets pendant quinze jours, & même davantage; de manière qu'à quelle heure qu'on vienne me voir, on trouve toujours la machine en mouvement, sans qu'on aperçoive aucun préparatif de ma part; ce qui fait croire à certaines personnes, que c'est une espèce de mouvement perpétuel. Je la ferai voir *gratis*, au mois de Mai prochain seulement, à tous ceux qui m'auront fait l'honneur de me consulter sur les moyens employés par le Devin de la Ville dont je parlerai dans le Chapitre suiv.

Essayons, avant de finir cet article, d'expliquer

d'expliquer physiquement le bouillonnement de la liqueur dans les tête-pouls, *fig. 23.*



La chaleur de la main dilate & grossit la bulle d'air *A B*. Par cette dilatation, la liqueur est forcée de céder une partie de l'espace qu'elle occupe dans la boule inférieure, & de monter du point *E* au point *F*. Quand la bulle d'air est assez raréfiée pour occuper toute la partie supérieure de la boule jusqu'au point *C*, elle peut s'échapper en partie par le tuyau, parce qu'alors sa légèreté spécifique la porte sans obstacle vers la boule supérieure. Elle ne peut monter ainsi sans pousser devant elle une partie de la liqueur, ce qui diminue un peu sa vitesse, & donne le temps de la suivre des yeux dans sa marche; mais comme sa légèreté,

M

l'oblige de monter le long de la paroi supérieure du tuyau ; la liqueur qui vient d'être poussée en haut , descend en même temps par sa propre gravité le long de la paroi inférieure pour s'emparer de l'espace que la bulle d'air vient de quitter : en descendant assez rapidement pour qu'on ne fasse pas attention à son passage , cette liqueur apporte avec elle de l'air condensé par la fraîcheur respective de la boule supérieure , qui , dans notre supposition , ne reçoit d'autre chaleur que celle de l'atmosphère. Cet air étant raréfié de nouveau par la chaleur de la main ou du sable qui touche la boule inférieure , est bientôt obligé de remonter comme le premier , & par la même raison jusqu'à ce qu'on ôte la main , ou jusqu'à ce que le sable soit refroidi.

Cette explication déplaira peut-être aux vrais Physiciens qui n'en ont pas besoin , & aux Lecteurs superficiels qui n'en voudraient aucune ; mais l'expérience , telle que nous venons de la décrire , plaira vraisemblablement aux Amateurs de physique amusante qui voudront se donner la peine de

l'exécuteur. J'ose me flater au moins qu'on ne la mettra pas beaucoup au-dessous de celle qu'un de mes Détracteurs a insérée dans son Ouvrage, qui consiste, selon lui, à faire beugler, comme si elle était en vie, une tête de veau bien cuite, en y mettant une grenouille vivante sous la langue. Il y a d'ailleurs cette différence entre mon expérience & celle de mon adversaire, que la sienne, comme tous les autres Tours, est tirée mot à mot d'une certaine petite bibliothèque, & la mienne au contraire n'a été décrite nulle part, & c'est moi qui l'ai inventée en Angleterre en 1775. Je dis ceci en passant sans crainte d'être démenti par ceux même qui s'en sont dit les inventeurs en Suisse & en France, & qui savent bien qu'elle vient de moi. On me dira peut-être que je réclame ici une invention bien frivole; mais outre qu'il ne serait peut-être pas bien difficile de prouver qu'elle peut devenir intéressante, je répondrai que je n'ai pas un assez grand fonds de richesses pour laisser à des usurpateurs la paisible

possession d'une partie quelconque de ma propriété.

S E C T I O N V I I .

Poupée parlante.

ON nous fit voir ensuite une figure parlante, c'était une poupée d'environ un pied de haut, tenant à sa bouche un grand porte-voix, & suspendue à la hauteur d'un homme par des rubans, pour faire croire qu'elle était parfaitement isolée. Quand on lui faisait une question quelconque en Français, en Espagnol ou en Portugais, on entendait aussi-tôt une réponse analogue qui provenait de l'intérieur même du porte-voix; il n'était pas possible de prétendre qu'il y avait un nain caché dans la poupée comme dans l'Automate joueur d'échecs. *Mag. bl. vol. I, page 84.* La poupée était trop petite pour contenir un nain quelconque. L'Auteur voulut nous faire croire que les paroles de la

poupée pouvaient être l'effet d'un mécanisme caché dans son corps, & nous cita pour preuve les têtes parlantes de M. l'Abbé Mical.

Les têtes de cet Artiste célèbre, dit alors M. Hill, quoiqu'elles grassyent un peu, & qu'elles prononcent certains mots d'un ton nasillard, sont effectivement l'ouvrage du génie, puisqu'elles ont surpassé les desirs & l'espérance de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, qui ne demandait aux Méchaniciens & aux Facteurs d'orgues que de faire prononcer les cinq voyelles. L'ignorance n'a point admiré ces chef-d'œuvres, parce qu'il n'y avait point cette teinte de charlatanisme si nécessaire dans ce siècle pour obtenir le suffrage de la multitude. Les automates de M. Mical, ajouta M. Hill, sont bornés à un certain nombre de mots, & ne répondent point, comme la poupée, aux questions arbitraires qu'on leur propose, parce que l'Auteur n'a pas pu leur donner le sens de l'ouïe, & qu'il n'a pas voulu y suppléer par une tricherie dont il était incapable.

M. Hill me donna ensuite l'explication que voici sur la poupée parlante. Je pense, me dit-il en riant, qu'il n'y a ici ni mécanisme, ni Compere. La petite figure rend ses oracles par l'inspiration d'une véritable Commere dont je vois remuer les jupons au bas d'une armoire mal fermée. Quand cette Commere prononce des mots au point *A*, *fig. 24*,



sa voix, qui sort par le trou *A*, se porte à l'embouchure postérieure *B C D* du porte-voix, & de-là elle est transmise dans toute sa force à l'embouchure antérieure *E F G*. Celui qui propose une question, prêtant l'oreille au point *F*, entend la réponse, comme si les mots étaient prononcés à ce

même point. Tel est l'effet simple & naturel de tous les porte-voix.

M. Hill nous fit ensuite observer que la poupée, au lieu d'être suspendue au milieu de la chambre, était placée au centre d'une grande ouverture faite dans une cloison, pour empêcher les spectateurs trop curieux de passer par derrière, où ils auraient pu voir facilement l'embouchure postérieure du porte-voix, ce qui aurait pu donner de violens soupçons de Compérage. Il me fit remarquer aussi que la poupée ne parlait qu'à voix basse, sans quoi on aurait pu s'apercevoir que la voix provenait du fond de l'armoire où était la Commere. Enfin, je vis que la poupée était attachée de manière qu'on ne pouvait pas la tourner pour voir l'embouchure postérieure du porte-voix, & que d'ailleurs cette embouchure était masquée par un énorme panache, qui, au premier abord, semblait destiné à orner la poupée.

S E C T I O N V I I I .

Voltigeur méchanique.

POUR nous prouver qu'il pouvait y avoir des poupées parlantes, on nous fit voir un automate dansant. Cette figure, placée sur une corde, prenait à peu près les mêmes postures, & faisait les mêmes évolutions que les voltigeurs ordinaires; cependant elle n'avait dans son corps qu'un ressort & deux ou trois leviers.

- *Nota*, 1°. Quoiqu'il soit très-possible de faire cette expérience à l'aide d'un tourne-broche, ou de quelqu'autre moyen mécanique; je n'en parlerai point ici, parce que mon intention est d'expliquer ce Tour tel que je l'ai vu faire jusqu'à présent, sans parler des moyens qu'on peut employer dans la suite.

2°. Les Lecteurs, qui n'aiment point les Tours qu'on fait à l'aide d'un Compere, voudront bien observer que ce n'est pas ma faute si on emploie de pareils moyens

pour amuser le Public : l'intérêt de la vérité m'oblige, pour remplir la tâche que je me suis imposée, de dévoiler ces moyens, tout ignobles qu'ils sont : on peut remarquer au reste que, pour plaire aux vrais Amateurs, je donne plusieurs Tours nouveaux, ou nouvellement perfectionnés, qui se font réellement par des moyens ingénieux. Je reviens à l'automate dansant.

Il est attaché par la main à une barre de fer *AB*, qui représente une corde bien tendue, *fig. 25* ; ses bras sont inflexibles



au coude ; mais ils peuvent se mouvoir circulairement auprès du tronc, étant attachés aux omoplates par une espèce d'articulation mobile, que les Anatomistes appellent *Diarthrose orbiculaire*. On voit aux

points *G*, *H*, & aux points *L*, *M*, des tuyaux de tôle couverts de fleurs, qui enveloppent une grande partie de la barre de fer. Quand le Compere, caché au point *C*, tourne la manivelle *R B*, pour lui faire faire un quart de tour à gauche, l'automate, dont les bras, en commençant, sont parallèles à l'horison, s'éleve peu à peu jusqu'à ce que les bras soient posés verticalement & parallèles au reste du corps. Si, en suivant la même direction, le Compere fait faire à la manivelle un autre quart de tour, la partie supérieure des bras se portant alors en avant vers le Spectateur, y entraîne nécessairement le reste du corps avec d'autant plus de facilité, que les pieds ne s'opposent point à son passage, à cause de l'articulation mobile des jambes avec les cuisses, & des cuisses avec le tronc. Le Compere regardant les mouvemens de la machine par un petit trou, peut saisir adroitement l'instant où une jambe passe en avant, l'autre restant en arriere. Alors il laisse un instant la machine à califourchon, ensuite

il la balance par de petites secouffes , & enfin il lui fait faire le moulinet , en suivant le mouvement de l'orchestre ; ce qui fait croire que la figure est sensible aux beautés de la Musique. Quatre circonstances concourent ici à faire illusion : 1°. Le Compere , à l'aide d'un fil d'archal , finit par détacher de la barre l'automate qui , dans ce moment , tombe par terre ; ce qui persuade que la figure n'était point clouée , mais qu'elle ferrait la corde en l'empoignant , & qu'elle vient de la lâcher par un véritable mécanisme. 2°. Les ressorts qu'on fait voir dans le corps de l'automate confirment le spectateur dans l'idée qu'il ne faut pas de Compere. 3°. Ceux qui ne connaissent point comment on a pu faire parler la poupée , s'imaginent qu'il doit être beaucoup plus facile de faire un automate dansant par mécanique. 4°. Les tuyaux de tôle , qui enveloppent la barre dans tous ses points , excepté à l'endroit où est attaché l'automate , passent aux yeux du Spectateur pour être la barre ou la corde même ; & comme ces tuyaux sont

fans mouvement , & qu'on en est bien assuré par l'immobilité des guirlandes qui les couvrent & les entourent, on ne s' imagine point que la barre tourne en-dedans, d'où l'on conclut qu'il n'y a pas de Compere , & que la figure se meut par ses propres ressorts.

S E C T I O N I X.

Événement singulier.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

C E même jour il arriva, dans York, un événement extraordinaire : il y avait environ un mois qu'on avait mis en prison un vieux Cordonnier, accusé d'homicide ; la Justice avait entendu contre lui cinquante-deux témoins : les uns déclaraient l'avoir vu jeter un enfant dans la rivière ; les autres disaient avoir entendu les cris de l'enfant noyé ; d'autres enfin déposaient qu'ils avaient vu l'accusé se mettre en colere, & frapper horriblement cet enfant avant de

le jeter dans l'eau. Le vieillard se défendait, en disant que, dans cette accusation, il n'y avait point de corps de délit, parce qu'aucun citoyen ne se plaignait d'avoir perdu son enfant, & qu'on ne pouvait lui présenter le corps d'un enfant tué. Cette réflexion embarrassait un peu les Juges, qui n'étaient pas des gens de loi, mais simplement douze Cordonniers, parce que, dans ce pays-là, chacun est jugé par ses Pairs, & que la Province d'York fourmille de Cordonniers, comme le Limousin de Tailleurs de pierre. Ne pouvant confronter l'accusé avec le corps noyé, que le courant de la rivière avait emporté jusqu'à la mer, les Juges avaient envie d'envoyer leur Confrere aux Petites-Maisons de ce pays-là, & cela avec d'autant plus de raison que, dans l'interrogatoire, on voyait l'accusé rire comme un fou, & donner plusieurs autres signes de folie : cependant comme il avait de longs intervalles de raison, & que les symptômes de démence étaient un peu équivoques, on n'osait lui faire grace de la vie ; la déposition des témoins était d'ail-

leurs très-précise, & semblait exiger une punition exemplaire.

Vous êtes bien embarrassés, dit le Vieillard, permettez-moi de recevoir ici tout-à-l'heure la visite d'un de mes amis, & je ferai bientôt cesser votre irrésolution. Sur la permission qu'il obtint de recevoir cette visite, il manda son ami, qui vint bientôt après avec une grande malle, dans laquelle était un petit berceau; l'accusé en tira un grand sabre, & puis un enfant qu'il prit entre ses bras, en lui disant: « Adieu, mon » cher fils, je vais mourir aujourd'hui pour » avoir tué ton frere ». Cependant l'enfant pleurait & paroissait sensible aux adieux du Vieillard. Les Juges étaient surpris du premier aveu qui venait d'échapper à l'accusé, lorsque celui-ci continua de cette manière: « Que deviendras-tu, mon cher en- » fant, quand tu n'auras plus auprès de toi » celui qui t'a donné l'existence? L'abandon » & le mépris, voilà ta perspective; la mi- » sère & l'opprobre, voilà ton partage; mais, » non, dit-il, tu n'auras point un pareil sort, » c'est à présent pour la dernière fois que tu

« fais entendre tes gémiffemens ». Ensuite le Vieillard , insensible aux cris de l'enfant , parut entrer en fureur contre lui , & fit un mouvement pour lui donner un coup de sabre : *arrête , malheureux* , s'écrierent les Juges d'une commune voix ; mais il n'était plus temps : le coup était parti , & la tête de l'enfant roulait déjà sur le parquet.

Les Juges furent tout aussi étonnés que le Lecteur va l'être dans un instant , quand ils virent qu'il n'y avait pas de sang répandu , quoiqu'il y eût un enfant décapité : ils s'apperçurent bientôt qu'on n'avait coupé qu'une tête de bois ; ils se plainquirent d'abord de cet excès de mauvaise plaisanterie qui venait de les soumettre à une si rude épreuve. C'est pour conserver ma vie , dit le Vieillard à ses Confreres , c'est pour vous prouver que l'enfant qu'on m'accuse d'avoir jeté dans la riviere peut être semblable à tous égards à celui que j'ai décapité sous vos yeux. Vous voyez maintenant , ajouta-t-il , qu'il ne faut pas toujours juger un homme d'après les bruits populaires , & qu'on peut

mettre une petite restriction à la maxime,
vox Populi, vox Dei.

Les Juges, ravis de voir qu'ils ne s'étaient
assemblés ce jour-là que pour un crime ima-
ginaire, prièrent leur Confrere de dire par
quel art il avait pu tromper les yeux &
les oreilles jusqu'au point de faire une illu-
sion générale. Vous le saurez bientôt, dit le
Vieillard; écoutez mon histoire.

J'ai passé une partie de ma jeunesse avec
une troupe ambulante de Bateleurs, com-
posée de toutes sortes de gens à talens; l'un
savait imiter au naturel le chant du merle,
de l'alouette, de la grive & du rossignol;
l'autre contre-faisait la chouette, & faisait
entendre le miaulement d'un chat; un troi-
sieme imitait assez bien le chant du coq, le
roucoulement d'un pigeon & le glouffement
d'une poule; mais il excellait sur-tout à jouer
le rôle de dindon; un quatrieme, (& c'était
moi-même), avait porté si loin l'art d'aboyer
& de ricaner, que par-tout où nous passions,
les chiens & les baudets du voisinage ac-
couraient de toutes parts pour se mettre à
l'unisson. Nous étions errants de Village en
Village,

Village, & le Public appellait notre Troupe la *Ménagerie*. Piqué de ce qu'on nous donnait un nom fatyrique, je conçus le noble dessein d'obliger en quelque façon le Public à faire en ma faveur une exception honorable ; l'amour de la gloire me fit créer pour moi un rôle nouveau, pour n'être plus désigné sous la dénomination commune. J'osai me flater que je pourrais parvenir un jour à imiter la voix d'un enfant à la mammelle. Mes espérances furent bientôt accomplies ; car les leçons que j'allais prendre journellement à l'Hôpital des Enfans-Trouvés, & les fréquens exercices que je faisais en mon particulier, me valurent bientôt de grands applaudissemens, en portant au plus haut point un talent pour lequel la nature semblaient m'avoir formé. Je n'ai jamais regretté les peines que je m'étais données pour m'instruire dans ce nouvel art ; mon savoir m'a servi plus d'une fois à voyager sans argent, & à jouer des Comédies où il n'y avait d'autre Acteur que moi ; mais il est dans ma vie une époque remarquable, où mon talent m'a servi à jouer une scène bien plus intéres-

N

fante ; depuis trois mois je soupirais en vain pour une ingrate , que je ne pouvais fléchir ; entré en tapinois dans la chambre de cette belle inhumaine , je me tapis un jour au fond de sa ruelle , & je fis entendre ma voix enfantine ; elle crut entendre les cris d'un enfant nouveau né , & accourut aussitôt par PITIÉ , pour me bercer & pour sécher mes pleurs ; mais quelle fut sa surprise , lorsque s'apercevant du Tour qu'on lui jouait , elle ne trouva , derrière le rideau , que cet enfant malin dont l'empire s'étend dans toute la nature ! Le Dieu d'amour qui l'attendait , la blessa cruellement ; mais il ne la renvoya point sans adoucir ses maux , en la couronnant de roses , pour la récompenser du tendre sentiment qui l'avait amenée.

Quelque habile que je fusse à m'acquitter de mon nouvel emploi , je m'aperçus bientôt que j'étais obligé de me cacher , ou de jouer devant des aveugles , pour produire l'illusion dans l'art nouveau que j'avais inventé. C'était en vain que je faisais entendre la voix d'un enfant à ceux qui ne voyaient aucun enfant auprès de moi , & qui voyaient remuer mes levres ; ils s'apercevaient à

l'instant du déguisement de ma voix, & se plaignaient de ce qu'ils avaient deviné trop tôt & trop facilement le mot de l'énigme. Alors j'imaginai de porter dans mes bras une poupée emmaillotée, couverte d'un voile, & pour persuader aux Spectateurs que certaines paroles ne sortaient pas de ma bouche, je résolus de prononcer d'une voix enfantine des mots qui n'exigent point le mouvement des levres : je m'aperçus qu'avec un certain effort & un peu d'exercice, je pourrais parvenir à prononcer, sans aucun mouvement apparent de mes levres, tous les mots où il n'entre que des consonnes dentales, linguales ou gutturales, c'est-à-dire, des consonnes telles que *d, l, h*, qu'on prononce des dents, de la langue ou du gosier, par exclusion aux consonnes labiales, qu'on prononce des levres, telles que *b, m, p*. Il y a une infinité de ces mots qu'on peut prononcer ainsi sans remuer les levres, sur-tout quand on parle d'une voix enfantine, parce que cette voix demande une prononciation gênée. Je donnerai pour exemple les mots suivans en quatre Langues

N ij

différentes : *ce qu'on dit est certain ; quelle heure est-il ? il est cinq heures. Nannette , sonne la cloche ; il est déjà temps ; si Signora. Nonne seriò dixisti. I DID IT IN JEST.*

Quand je fus bien exercé devant un miroir à jouer la partie enfantine de mon rôle sans remuer mes levres , je parus sur un théâtre dans un pays où j'étais inconnu ; je portais entre mes bras une poupée couverte d'un voile , avec laquelle j'entrais en conversation : elle me répondait , touffait , chantait , pleurait & crachait ; & comme je l'interrogeais avec ma voix naturelle , qui est très-grave , on était naturellement persuadé que la voix enfantine , qui se faisait entendre aussi-tôt pour donner la réponse , ne devait pas provenir de la même bouche. La présence d'un corps emmailloté , & l'immobilité de mes levres , achevaient l'illusion. Cependant je prononçais quelquefois , d'une voix enfantine , toutes sortes de mots , sans aucun choix ; mais alors , crainte qu'on ne vît le mouvement de mes levres , j'avais soin de baisser ma tête vers la poupée , & d'appliquer mon visage contre son voile ,

comme pour la caresser & pour lui parler de plus près.

Maintenant que je vous ai fait entrevoir les premiers principes de mon art, vous voyez, Messieurs, que les témoins oculaires que vous avez entendus contre moi, peuvent avoir mal vu : je suis peut-être coupable, dans ce moment-ci, de vous en avoir donné une preuve trop frappante, & de vous avoir tenus trop long-temps en suspens ; mais je vous prie de pardonner ma faute en faveur de la leçon.

Au reste, ajouta le Vieillard en finissant, j'oubliais de vous dire que lorsque je paraissais sur un théâtre, pour jouer moi seul une Comédie à deux rôles, j'étais obligé de faire un petit aveu à toute l'assemblée. Si la Compagnie s'était séparée en croyant que j'avais toujours eu dans mes bras la personne réelle d'un enfant, on n'aurait eu d'autre plaisir que celui d'entendre un petit dialogue amusant, & l'on ferait sorti du Spectacle dans l'idée qu'on venait de voir & d'entendre une chose fort ordinaire ; j'étais donc obligé, pour faire preuve d'industrie, de faire voir

sur la fin que je n'avais dans mes bras qu'une poupée de carton. Cet aveu produisit la plus grande surprise ; il se trouvait alors des personnes qui prétendaient expliquer ce phénomène en disant que je parlais du ventre ; & , quelque temps après , la Gazette & le Public me donnerent le nom de VENTRILOQUE.

S E C T I O N X.

Nouvelles Estampes.

LE 6 Novembre, nous quittâmes M. Wilson pour aller à Londres ; dans notre route , nous ne vîmes rien qui puisse intéresser nos Lecteurs ; mais le jour de notre arrivée dans la Capitale des Isles Britanniques, nous achevâmes chez Bowles , fameux Marchand d'images , dans *Saint Paul's church yard* , sept Estampes curieuses, que le Lecteur fera peut-être bien aise de connaître.

La première représentait un Jongleur, soi-disant Académicien , parce qu'il avait joué

des gobelets devant une Académie, & se flatant de porter en équilibre, sur son nez, une anguille vivante, qui devait se tenir verticalement sur le bout de sa queue, pour se tourner à droite & à gauche au gré des Spectateurs: on voyait le Peuple s'ameuter autour de lui, parce qu'il ne tenait point la promesse énoncée dans son *Prospectus*.

La seconde représentait une Ville souterraine, que l'imagination d'un Ecrivain moderne a bâtie depuis peu dans une mine de sel, auprès de Cracovie.

On voyait, dans la troisième, un Automate, joueur d'échecs, dont le Compere était si bien caché dans le fond d'une commode, qu'on avait de la peine à l'apercevoir.

Dans la quatrième, on voyait un Sourcier aux yeux bandés, faisant tourner sa baguette divinatoire, pour découvrir une source à trois pieds de profondeur, sur la plus haute voûte de l'Eglise Sainte Genevieve à Paris; cette Estampe portait l'inscription suivante, tirée mot à mot du *Morning-post*, 26 Octobre 1784. *The Journal de Passy the most*

contemptible of all our periodical publications is a source of trifling intelligences.

La cinquieme représentait un batelet de la Seine, le plus fin voilier qu'on ait jamais vu, puisqu'il était censé aller en six heures de Paris à Châlons-sur-Marne. On voyait, sur la rive droite de la riviere, le petit Poucet, qui l'accompagnait, avec ses bottes de sept lieues. *V. les Contes des Fées & le J. de Passy.*

Sur la sixieme, on voyait un groupe de badauds accourant sur le Pont-Neuf & sur le Pont-Royal à Paris, pour voir un homme qui se vantait de passer la Seine à pied sec avec des sabots élastiques, & qui prétendait que son corps ferait des ricochets sur la riviere, comme font les boulets sur la surface de la mer, lorsque dans un combat naval les canons sont pointés à l'horison.

La septieme représentait une Harpie vivante, monstre amphibie, moitié homme, moitié poisson, qui, selon l'inventeur, mange dans un an plusieurs centaines de bœufs & plusieurs milliers de cochons. On prétend l'avoir trouvée au Royaume de Santa-Fé,

dans le Pérou, Province du Chili; c'est à peu près comme si on se flatait de l'avoir vue au Royaume de Marseille, dans le Dauphiné, Province du Languedoc.

M. Bowles nous avoua franchement qu'il croyait que la dernière de ces Estampes avait été inventée par des Marchands, pour vendre quelques rames de papier : ce ne serait pas, dit M. Hill, le premier Tour de ce genre qui a été joué au Public par la cupidité; & l'on pourrait mettre dans cette classe tous les Ouvrages qui, au lieu de traiter des matières que leur titre fastueux annonce, ne contiennent que des réflexions triviales, des discours insignifiants, des remarques puériles, des détails ennuyeux. Tel serait à peu près un Ouvrage d'AMUSEMENS PHYSIQUES, où l'on ne trouverait rien de physique ni rien d'amusant; tel serait encore un Ouvrage intitulé, *Exposition anatomique & philosophique des principes de la Langue Anglaise*, dans lequel on donnerait bonnement toutes sortes de règles pour parler platement le patois du pays de Galles. Tel serait enfin un Journal où l'on annon-

cerait tous les ans de fausses nouvelles ,
des faits impossibles & des récits merveil-
leux , pour leurer de nouveau quelques
douzaines de Souscripteurs à l'expiration de
l'abonnement.





JE SUIS, &c.

P
I
J
E
C
J
E

C H A P I T R E V.

S E C T I O N P R E M I E R E.

Coup-d'œil sur une assemblée de Joueurs.

JE rencontraï un jour dans un Café de Londres , un bas Breton , nommé Kuffel , que j'avais connu autrefois au College Royal de Toulouse. Après les premiers complimens d'usage , je lui demandai à quoi il s'amufait dans ce pays-là ; il me répondit qu'il passait presque tout son temps à l'Académie. Je vous félicite de très-gand cœur , lui dis-je alors , je voudrais bien avoir le même bonheur que vous. Il n'y a pas grand bonheur à cela , me répondit-il ; cependant si vous desirez d'être un de nos Confreres , je pourrai vous introduire , & sur ma présentation vous serez reçu à bras ouverts. Je lui dis que je n'avais aucun titre pour être reçu dans une pareille Assemblée ; il me répondit qu'il ne fallait d'autre titre que de l'argent. Je fais bien , lui répliquai-je , que selon le préjugé vul-

gère l'argent fait tout ; mais je ne crois pas encore, nonobstant le proverbe, qu'une clef d'or puisse m'ouvrir la porte de l'Académie, tant que nous verrons MM. les Académiciens n'avoir d'autre but & d'autre passion que de cultiver les lettres, & de reculer les bornes des connaissances humaines. Il répondit en souriant de ma méprise, que l'Assemblée où il voulait m'introduire, n'était point une Compagnie de Savans, ni une Société Littéraire, mais tout simplement une Académie de jeu composée d'aigrefins de toute espèce, qui étaient alternativement dupes & fripons. Ne croyez pas, ajouta-t-il, que je continue de m'occuper des Belles-Lettres, comme quand j'étais au Collège. L'exemple d'Homère mendiant son pain dans sept villes, qui se disputèrent après sa mort l'honneur de lui avoir donné le jour, m'avait déjà dégoûté de l'étude ; mais l'histoire du Camouens mourant à l'Hôpital, & celle de Milton, pouvant à peine obtenir 30 pistoles pour son *Paradis Perdu*, qui fit la fortune de *Tompson* & de ses héritiers, m'inspirèrent la plus grande aversion pour les Lettres, & je brûlai mes

livres, quand je vis le portrait de l'immortel *Cervantes* avec cette inscription :

Il éclaira son siècle, & mourut de misere.

Depuis que j'ai livré ma bibliothèque aux flammes, j'ai couru le monde pour gagner ma vie en jouant toutes sortes de rôles ; j'ai été Marchand de biere en Flandres, Comédien dans le Brabant, Copiste, Latiniste & Orthographeiste à Edimbourg, Maître en fait d'armes & *contre - poinieur* à Dublin. Aujourd'hui, après avoir changé de métier pour la dixieme fois, je fais sauter la coupe, je file la carte, je tire la bécassine & je plume le pigeon. Enfin, ajouta-t-il, si vous voulez que je vous initie dans mes secrets pour me servir de Compere à l'Académie, & faire le petit service, vous pourrez bientôt dire comme moi :

Ma poche est un trésor,

Sous mes heureuses mains le cuivre devient or.

LE JOUEUR.

Je fus choqué, autant que surpris, de la liberté qu'il prit de me faire une pareille

invitation , & de la hardieffe avec laquelle il se vantait de son favior funeste : mais tel est l'aveuglement du vice au front d'airain que souvent il fait parade de ce qui devrait le faire rougir. Je lui répondis que j'avais approfondi depuis long-temps toute la théorie de son art , non pour la mettre en pratique & dans l'espérance de pouvoir faire des dupes , mais par curiosité & dans l'intention de dénoncer un jour au Public les divers pieges qu'on tend aux honnêtes gens.

Puisque vous êtes si savant , me dit-il , vous pourrez peut-être m'expliquer comment , depuis quinze jours , j'ai constamment perdu mon argent , nonobstant les rusés dont j'ai fait usage , ce qui m'obligera , dès-à-présent , de paroître moins fréquemment à l'Académie , & d'aller me promener , comme dit le *Spectateur* , non pour gagner l'appétit , mais pour distraire la faim.

Il n'est pas étonnant , lui dis-je , que vous ayez échoué à votre tour ; les *grècs au jeu* sont comme les spadassins , tôt ou tard ils trouvent leur maître ; il y a cependant cette différence , que les bréteurs de profession

reconnaissent un certain point d'honneur qui les empêche de se battre deux ou trois contre un, tandis que les chevaliers d'industrie font quelquefois une douzaine pour égorger une victime & pour partager les dépouilles de celui qui tombe dans leurs filets. L'un lie amitié avec les garçons de l'Académie, & les soudoye pour substituer des cartes marquées aux cartes ordinaires; l'autre n'a d'autre occupation que d'inventer de nouveaux pièges, & d'amener des dupes en les leurant de belles promesses: un troisieme fabrique toutes sortes de cartes qu'on peut reconnaître à l'œil & au tact; il en fait de rétrécies on de raccourcies en les rognant d'un côté, de rudes en les frottant de colophane, de rembrunies avec de la mine de plomb, & de glissantes avec du savon & de la térébenthine: un quatrieme s'exerce continuellement à faire sauter la coupe, à faire de faux mélanges & à filer la carte, c'est-à-dire à donner adroitement la seconde ou la troisieme au lieu de la premiere, quand il s'apperçoit, par une marque extérieure de celle-ci, qu'elle serait assez bonne pour faire

faire beau jeu à celui dont on a conjuré la ruine.

Celui-ci se place constamment vis-à-vis son Confrere derriere le joueur dupé ; pour faire le petit service. Expert dans l'art des signaux, il change à chaque instant les différentes positions de ses doigts, pour faire connaître à son complice les cartes que ce dernier n'a pu distinguer au tact & à la vue. Celui-là, tirant la bécassine, s'associe avec un nouveau débarqué, fait avec lui bourse commune ; joue contre un troisieme, avec lequel il est d'intelligence ; perd tout son argent en affectant de paraître au désespoir, & se réjouit secretement de la bonne part qui doit lui revenir. Enfin il y en a un qui fait l'office de *Contrôleur*, en tenant registre de tout l'argent que les *Receveurs* mettent dans leur poche, pour les empêcher d'en escamoter une partie à leur profit, & les obliger par là de rendre un fidele compte à la Compagnie.

Kuffel s'apperçut bientôt que j'étais trop instruit pour avoir besoin de ses leçons, & en même temps trop honnête homme pour

O

jamais les mettre en pratique ; cependant , sur la priere qu'il me fit d'entrer pour un instant à l'Académie pour tâcher de découvrir les artifices qu'on avait employés contre lui depuis quinze jours , la proximité du lieu où se tenait l'assemblée , le desir de m'instruire & de connaître les extrêmes dans tous les genres , me firent souscrire à son invitation :

Nous trouvâmes réunis dans cet endroit des Gentilshommes , des Palfreniers , des Musiciens , des Escamoteurs , des Tailleurs , des Apothicaires : les *Académies de jeu* , dis-je alors en moi-même , *sont donc comme des tombeaux , tous les rangs y sont confondus ;* en même temps , mon introducteur me disait tout bas , le nom & l'état des personnes qui composaient l'Assemblée. Voilà dans un coin , me dit-il , une partie de brelan où sont les quatre personnes qui m'ont gagné tout mon argent : vous y voyez , ajouta-t-il , deux grands Seigneurs qui voyagent *incognito*. Quelle fut ma surprise , lorsque je m'aperçus qu'un de ces prétendus grands Seigneurs n'était autre chose qu'un faiseur de Tours ,

c'était le fameux Pilferer , que j'avais connu au Cap de Bonne-Espérance , & qui étalait fastueusement son or , sa broderie & ses bijoux. Voilà fans doute , dis-je à Kuffel , celui qui vous a gagné tout votre argent. Il me répondit que ce Seigneur , loin de gagner quelque chose , perdait chaque jour très-galamment une quarantaine de louis : étant bien persuadé qu'un Escamoteur ne va pas dans une Académie de jeu pour s'y laisser attraper , je pensai qu'il devait y avoir là-dessous quelque ruse nouvelle dont je n'avais peut-être jamais eu l'idée. Je résolus en conséquence d'observer Pilferer , & de m'approcher de lui , en tenant négligemment ma main & mon mouchoir sur mon visage pour qu'il ne me reconnût point ; je remarquai d'abord que lorsqu'il donnait les cartes , une personne de la Compagnie avait un petit brelan ; mais qu'il y avait quelquefois un brelan plus fort dans les mains d'un autre Joueur , dont la physionomie ne me parut pas inconnue. Je me rappelai bientôt que j'avais vu ce dernier en Afrique , servir à Pilferer de domestique , d'ami & de Compere.

Je soupçonnai, dès ce moment, que Pilferer faisait adroitement gagner son Compere, & qu'il affectait de perdre lui-même quelque bagatelle, pour qu'on ne le soupçonnât point de mauvaise foi; que le Compere, pour éviter les mêmes soupçons sur son compte, ne mêlait jamais les cartes & les faisait toujours mêler par autrui; & qu'enfin Pilferer & son Compere faisaient semblant de ne pas se connaître, pour qu'on ne les accusât point d'être d'intelligence. Il me restait à découvrir le moyen qu'employait Pilferer pour donner bon ou mauvais jeu à différentes personnes selon ses desirs. Cette découverte ne me parut pas bien facile, quand je vis que Pilferer ne substituait point un second jeu de cartes, & qu'avant de mêler lui-même il avait toujours soin de faire mêler par d'autres; cependant je m'aperçus enfin qu'avant de faire mêler par les autres Joueurs, il retenait cinq à six cartes dans sa main droite, & qu'en reprenant le jeu pour mêler à son tour, il les plaçait adroitement par-dessus, & leur donnait ensuite, en un clin-d'œil, l'arrangement nécessaire pour faire gagner son Compere.

Nota. Le lecteur croira peut-être qu'un pareil arrangement est impossible, à cause qu'au brelan on donne les cartes une à une; mais ce tour d'adresse, comme beaucoup d'autres, n'est malheureusement que trop facile à ceux qui en ont acquis l'habitude. Je n'en donne point ici les moyens, parce que je prétends bien avertir mes Lecteurs qu'il existe un art funeste, dont ils pourraient être les dupes; mais je ne veux enseigner à personne le moyen de réduire cet art en pratique: toutefois on peut être assuré que je ne combats point ici une chimère, & que j'ai souvent fait voir à mes amis tous les faux mélanges qu'on peut faire adroitement & imperceptiblement en jouant au piquet, au brelan & à la triomphe: je ne dévoile au reste mes moyens à qui que ce soit, & je me contente d'en faire voir les résultats pour prouver combien il est imprudent de risquer son argent au jeu avec des personnes dont la probité n'est pas parfaitement reconnue.

On me dira peut-être que Pilferer ne pouvait guere retenir cinq à six cartes dans

sa main sans être apperçu. Il est vrai qu'on aurait pu absolument l'apercevoir, si on avait su comme moi que Pilferer était un Faiseur de Tours, & qu'il était là avec son Compere; si la crainte & la timidité avait paru sur son front, ou s'il eût joué ses Tours avec la mal-adresse d'un homme nouvellement initié: mais l'aisance & la facilité qu'on voyait dans ses manieres, l'indifférence avec laquelle il perdait son argent, la naïveté de ses discours & sur-tout la richesse de son costume, tout concourait à bannir les soupçons, tandis que son air de bravoure annonçait qu'il faudrait se couper la gorge avec lui si on osait lui faire le moindre reproche.

Aussi-tôt qu'il tenait les cinq cartes de réserve, il appuyait négligemment sa main sur le bord de la table; & comme cette attitude aurait pu paraître gênée si elle avait duré long-temps, il la quittait bientôt pour gesticuler de différentes manieres, observant cependant dans tous ses gestes, de tourner le dessous de sa main vers la terre, pour ne pas laisser voir les cartes retenues: tantôt il appuyait familièrement sa main droite sur

le bras gauche de son voisin, en l'invitant honnêtement à mêler les cartes lui-même ; tantôt il portait sa main à son côté en tenant le bras droit en anse de panier, tandis qu'il portait la main gauche sur son front, en demandant si c'était à lui à donner ; la Compagnie trompée par la naïveté de cette question, répondait qu'oui, croyant qu'il n'en savait rien ; & c'était une raison de plus pour ne pas soupçonner les préparatifs qu'il venait de faire pour arranger le jeu selon ses desirs.

Aussi-tôt qu'il avait donné aux cartes l'arrangement projeté, il ajoutait une circonstance qui achevait l'illusion ; il faisait un faux mélange en coupant les cartes en plusieurs petits paquets, & ensuite il les remettait toutes à leur même place, ou les arrangeait selon ses desirs, quoiqu'il parût les embrouiller de vingt manières. Mon cher Lecteur, si vous voulez vous faire une idée de l'agilité de Pilferer dans cette circonstance, entrez dans une Imprimerie : voyez ce Compositeur habile faire dans sa casse la distribution des caractères ; sa main qui vol-

tige avec la rapidité d'un éclair, semble jeter les lettres au hasard, mais il n'en est rien; les caractères tombent tous à leur place; d'où on les enlève en un clin-d'œil pour leur donner un ordre connu. Tel est Pilferer, lorsqu'il fait sur une table une multitude de petits paquets, pour tromper les yeux par un mélange apparent; ses bras & ses doigts se croisent de vingt manières, comme ceux d'un habile Organiste. La promptitude & l'irrégularité de ses mouvemens, semblent destinées, au premier abord, à produire le désordre & la confusion dans toutes les cartes; mais c'est tout le contraire; car par ce stratagème, les cartes conservent leur arrangement primitif, ou prennent une combinaison projetée pour enrichir Pilferer, en faisant la ruine & le désespoir de ceux qui ont l'imprudence de jouer avec lui.

Comme j'étais sur le point de sortir, Kuffel me pria de lui faire part de mes observations; mais je lui répondis que je ne voulais pas m'attirer une mauvaise affaire, en faisant croire que j'étais venu dans cet endroit en qualité d'espion ou de délateur, &

en déposant des faits sur lesquels il se présenterait peut-être un grand nombre de contradicteurs ; j'ajoutai qu'il suffirait d'avertir un jour le Public des tricheries qu'on invente de temps en temps pour en imposer aux gens de bonne foi , & qu'après cet avertissement on pourrait dire aux dupes qui se plaignent des fripons , & aux trompeurs qui trouvent des trompeurs & demi :

Perditio tua ex te.

En sortant je trouvai , dans une espee d'antichambre , deux Italiens ; qui se mirent aussi-tôt à parler le Patois Provençal , pour que je ne les entendisse point ; l'un se plaignit de ce que le gibier était fort rare ; & l'autre répondit , que ce n'était pas étonnant , puisqu'il y avait un si grand nombre de Chasseurs. Tu as raison , répliqua le premier , je jouais l'autre jour au piquet avec un homme qui avait l'air d'un imbécille & d'un mal-adroit , & c'était peut-être le plus fin renard qu'il y ait en Europe ; il y avait environ une heure que j'employais en vain contre lui toutes les res-

sources de mon art , lorsque je m'aperçus , par hasard , qu'il employait de son côté les mêmes ruses contre moi.

Corfaires contre Corfaires ,
Ne font pas , dit-on , leurs affaires.

S E C T I O N I I

Le Cocher Escamoteur. Observation sur les Gazettes Anglaises.

A YANT pris un fiacre , pour aller de l'Académie à mon logement ; quand je fortis de la voiture , je voulus payer le Cocher , en lui mettant une guinée dans la main , & je lui demandai mon reste ; mais il me la rendit aussi-tôt , en me priant de lui en donner une autre , parce que celle-là lui paraissait fausse : je crus qu'il se trompait ; mais , pour éviter toute querelle avec lui , je ne fis point difficulté de souscrire à sa demande , & je lui en donnai une seconde , sur laquelle il me rendit vingt schelings. Sachant que la guinée vaut vingt-un schelings , je

croisais tout bonnement que je n'en avais dépenfé qu'un pour ma voiture de louage ; mais en entrant chez moi , M. Hill , qui s'y trouva dans cet instant , me prouva que cette course d'une demi-heure me coûtait deux guinées , c'est-à-dire un peu plus de deux louis argent de France ; les ſchelings qu'on m'avait donnés n'étaient que des morceaux de cuivre blanchis , & la fauſſe guinée qu'on m'avait rendue n'était point celle que j'avais donnée moi-même en premier lieu.

Dans ce pays-ci , me dit M. Hill , on pend , comme chez vous , les Faux-Monnoyeurs ; mais la fauſſe monnoie y eſt beaucoup plus commune , ſoit parce que le Code criminel de l'Angleterre exigeant des preuves trop claires , laiſſe ſubſiſter par-là une infinité de coupables , ſoit parce que les Anglais ſont un peu moins effrayés d'une punition qui , dans ce pays-ci , n'eſt point ignominieuſe ; ou , pour mieux dire , parce qu'ils s'expoſent plus volontiers à perdre une vie que la miſere & les mœurs du pays rendent inſupportable. Les Cochers

de fiacre , continua M. Hill , achètent quelquefois de la fausse monnoie à très-bas prix , après quoi ils la font passer , en vrais Escamoteurs , dans la poche des Bourgeois. Lorsqu'ils conduisent quelque nouveau venu , qui ne connaît point la Langue Anglaise , ou quelqu'un de leurs compatriotes qui n'est pas encore *déniaisé* , ils jouent des Tours qui les conduiraient à une mauvaise fin , s'ils se trouvaient vis-à-vis d'un homme qui pût les prendre sur le fait. Ils reçoivent de la main gauche la piece qu'on leur donne , & cachant dans la main droite une fausse piece égale , en apparence , à celle qu'ils viennent de recevoir , ils prennent cette dernière avec l'index & le pouce de la main droite , laissent tomber la fausse piece dans la main gauche , & vous la présentent en vous priant très-honnêtement d'en donner une autre , tandis qu'ils mettent dans leur poche , avec la main droite , la bonne piece qu'ils viennent de recevoir. Celui à qui on joue ce Tour , s'il ne soupçonne point cette adresse de leur part , ne se tient point sur ses gardes ; croyant qu'on

lui rend sa piece, il ne fait aucune difficulté de la reprendre pour en donner une autre, & par ce moyen il en donne deux au lieu d'une.

¶ Voulant me faire rendre les deux guinées qu'on venait de m'escroquer, je partis bien vite pour retrouver le Cocher, mais il s'était éclipse, dans la crainte qu'on ne le rappellât pour l'obliger à restitution. Je voulais absolument en faire la recherche, & je l'aurais trouvé bien facilement, parce que j'avais retenu son *numéro*; mais M. Hill m'observa que vraisemblablement je ne pourrais pas lui arracher l'aveu de sa tricherie; que ne l'ayant point pris sur le fait, & n'ayant point de témoins à lui opposer, je ne pourrais pas le faire condamner par le *Juge de paix*; & qu'enfin le cas devenant très-douteux aux yeux de la Justice par les circonstances, je ne pourrais terminer cette affaire équivoque que par un combat à coups de poings, que je serais peut-être obligé d'accepter sous peine d'être hué par la populace.

Cum fueris Romæ, Romano vivito more.

Cum fueris alibi, vivito sicut ibi.

Tandis que je faisais des réflexions philosophiques sur les mœurs grossières de ce peuple toujours agité comme la mer qui l'environne, sur la prétendue liberté de cette nation accablée d'impôts, & sur le faux bonheur de ces Insulaires mélancholiques, qui ne buvant jamais de vin, respirent sans cesse un air obscurci par la fumée du charbon & par les brouillards de la Tamise, nous vîmes passer sur le trottoir opposé à celui où nous étions un gros homme joufflu, à grandes épaules, qui, armé d'un bâton noueux dont il frappait le pavé, étourdissait nos oreilles avec un cornet à bouquin, pour avertir le peuple qu'il avait des Gazettes à vendre. M. Hill lui fit signe de s'approcher, & aussi-tôt il traversa la rue pour venir à nous; il nous vendit à trois sols la piece plusieurs grandes feuilles qui sortaient de sous presse; c'était le *London Chronicle*, le *Morning-Post*, le *New Daily-Advertiser*, l'*Evening-Post* & le *Morning Herald*; nous trouvâmes, dans ces Gazettes, un fatras de nouvelles politiques & de sarcasmes amers contre les premiers personnages de l'Etat. On y lisait les Pam-

flets piquans de l'envie, les Rendez-vous des Sociétés Anti-Gallicanes & les Annonces fastueuses de l'empirisme.

Les Rédacteurs de nos Gazettes, me dit M. Hill, inferent dans leurs feuilles, pour de l'argent, tous les avertissemens que la vanité & la cupidité veulent publier. Un homme peut y faire imprimer son propre éloge, composé par lui-même.

En effet, nous vîmes bientôt après que Pilferer avait profité de cette liberté, pour faire accroire à tous les curieux de l'Europe qui reçoivent ces Gazettes en pays étranger, qu'il avait eu à Bath & à Cambridge les succès les plus éclatans, quoique, dans le fait, il eût été généralement sifflé à chacune de ses représentations, & qu'il lui fût encore arrivé quelque chose de pire. Son intention n'était point d'en imposer par-là à la Nation Anglaise, parce que c'était impossible; mais en jouant ce Tour, il voulait faire parler de lui dans les pays lointains, pour aller ensuite cueillir les fruits d'une réputation usurpée. Je pourrais m'étendre beaucoup sur cet article,

mais je me contenterai de prouver ici, à mes Lecteurs, que les Gazetiers Anglais, qui avaient fait l'éloge de Pilferer pour de l'argent, parlaient bien différemment quand ils disaient leur véritable façon de penser.

Extrait du Morning-Herald, 8 Nov. 1784.

Signor Pilferer the conjurer by the help of a little agency behind the scenes played several tricks and became popular. . . .

He attempted to strip off an English-man's shirt. If he had succeeded, he would have retained his popularity.

Traduction.

Le Sieur Pilferer, le Sorcier, par le secours d'un petit Compère, caché derrière le Théâtre, a joué différens Tours, & s'est acquis l'amitié du peuple....

Il a entrepris d'ôter la chemise à un Anglais, (sans lui ôter son habit); & s'il avait réussi, le peuple lui aurait continué son affection.

Un paragraphe de l'*Evening-Post* nous apprit qu'on chantait depuis peu dans toutes les rues de Bath une chanson où l'on reprochait à Pilferer de n'avoir pu ôter la chemise d'un Anglais, sans être d'intelligence avec lui. Elle avait pour refrain les deux vers suivans, tirés d'une Comédie intitulée, *Aérotation.*

Ho!

Ho! for Pilferer sake

Of high renown

Who'll steal the shirt,

Of any man in town.

*Traduction libre, sur l'Air:
Du haut en bas.*

A mon secours
Viens un Compere plus ha-
bile,

A mon secours ;
Les Anglais font manquer mes
Tours.

Les dépouiller dans cette Ville ;
Est une affaire difficile ;
A mon secours.

SECTION III.

*Tour du Piquet incompréhensible, nouvelle-
ment perfectionné.*

J'ÉTAIS un jour chez un bourgeois, dans *Saint-James's street*, avec des Professeurs de l'Université d'Oxford, qui me parlerent du Tour du Piquet comme du plus extraordinaire qu'on ait jamais inventé ; il consiste, comme on fait, à faire un des Spectateurs repic & capot en telle couleur qu'il desire. Je me préparais à l'exécuter devant ces Messieurs lorsqu'il arriva un de leurs Confreres, qui se flata de le savoir, en disant qu'il avait lu, dans les Récréa-

P

tions de M. Guyot, que les cartes devaient être arrangées d'avance, & qu'on faisait sauter la coupe tantôt sur une carte longue, tantôt sur une carte large, en donnant les cartes, selon le besoin, par deux ou par trois, pour avoir différens résultats, selon la couleur demandée.

Sur cette observation j'aurais pu me trouver embarrassé, si je n'avais imaginé quelques accessoires pour donner à ce Tour une tournure neuve; mais je les étonnai par ma réponse, en leur disant: « Je vais vous démontrer, Messieurs, que je prévois votre pensée en arrangeant d'avance les cartes pour vous faire repic dans la couleur que vous devez choisir: & pour vous prouver qu'avant de donner les cartes je ne fais pas sauter la coupe à différens endroits, selon le besoin, comme on vient de le dire, fournissez-moi vous-mêmes un jeu de cartes où il n'y ait ni carte longue ni carte large. Qu'une personne de la compagnie donne les cartes pour moi, afin que je ne puisse pas faire sauter la coupe; & enfin si vous voulez rendre cette coupe inutile, ne nom-

mez la couleur choisie que lorsque les cartes seront données. Si, nonobstant ces trois précautions de votre part, vous vous trouvez repic dans la couleur demandée, il s'ensuivra qu'en arrangeant les cartes, je connaissais d'avance cette couleur. Observez, je vous prie, Messieurs, qu'il est impossible que je me donne en même temps les quintes majeures des quatre couleurs, parce qu'il faudrait pour cela me donner vingt cartes, tandis que je n'en reçois que quinze, y comprises les trois du talon; cependant pour vous faire repic, j'aurai quatorze d'as & quatorze de rois, avec la quinte majeure de la couleur choisie; & comme j'aurai cette quinte & ces quatorze sans faire sauter la coupe, & en faisant donner les cartes par un autre, dans un instant où vous n'aurez pas encore nommé la couleur choisie, il s'ensuivra nécessairement qu'en arrangeant les cartes d'avance j'avais prévu la couleur demandée ».

Je fis ce Tour avec toutes les circonstances, ou, pour mieux dire, avec toutes les apparences que je viens d'annoncer, &

ces Messieurs étaient sur le point de convenir que j'avais prévu leur pensée lorsque je leur fis l'observation suivante :

« Il ne m'a pas suffi, Messieurs, de prévoir la couleur que vous deviez me demander ; cette prescience de ma part aurait été très-inutile, si, en arrangeant les cartes, je n'avais eu en même temps le nombre que vous deviez faire passer par-dessous en coupant le jeu, parce que votre coupe a produit un grand changement dans la distribution des cartes. Or, cette coupe, quant au nombre des cartes qu'elle fait passer par-dessous, est un véritable effet du hasard, c'est-à-dire, qu'elle dépend des circonstances, qui vous sont absolument inconnues, puisqu'en coupant vous agissiez aussi aveuglément qu'un enfant qui porte sa main dans la roue de fortune pour tirer les numéros d'une loterie : il s'ensuit de-là que je peux prévoir les événemens fortuits, ce que vous appelez, dans vos écoles de Métaphysique, *connaître les futurs contingens* ; c'est-à-dire que devinant d'avance les chances du hasard, je peux ruiner une loterie & faire des prophéties plus certaines & moins équivoques que celles

de Nostradamus. Mes raisonnemens ne vous paraissent peut-être pas trop conformes aux regles de la Logique : mais convenez au moins que si je multipliais les syllogismes obscurs, les argumens captieux & les expériences trompeuses dans une société moins éclairée que celle-ci, il ne serait peut-être pas impossible que la *crédule jalousie & l'aveugle cupidité* vissent me consulter sérieusement sur le présent & sur l'avenir ».

Je leur dis ensuite que pour faire ce Tour, il fallait d'abord arranger les cartes de la maniere suivante :

Neuf de Cœur, <i>Carte supérieure.</i>	Sept de Cœur.
Neuf de Carreau.	Sept de Carreau.
As de Cœur.	Dame de Cœur.
As de Carreau.	Dame de Carreau.
Neuf de Pique.	Sept de Pique.
Neuf de Trefle.	Sept de Trefle.
As de Pique.	Dame de Pique.
As de Trefle.	Dame de Trefle.
Huit de Cœur.	<i>Talon.</i>
Huit de Carreau.	Valet de Cœur.
Roi de Cœur.	Dix de Cœur.
Roi de Carreau.	Valet de Carreau.
Huit de Pique.	Dix de Carreau.
Huit de Trefle.	Valet de Pique.
Roi de Pique.	Dix de Pique.
Roi de Trefle.	Valet de Trefle.
	Dix de Trefle, <i>Carte inférieure.</i>

Les cartes étant ainsi arrangées , continuai-je , on les mêle en apparence ; mais sans les déranger en aucune manière. (Ceci dépend d'une adresse particulière que la lecture d'aucun livre ne saurait donner.) Par cette circonstance , le spectateur commence à croire que les cartes ne sont pas arrangées d'avance , quoiqu'on lui dise qu'elles le sont. Il cherche déjà dans son esprit un autre moyen d'expliquer ce Tour , ce qui lui sera bien difficile , puisqu'il commence par poser un faux principe. Après avoir fait un mélange apparent , on présente les cartes à quelqu'un pour faire couper ; aussi-tôt après on les présente à une autre personne de la compagnie en la priant de donner les cartes elle-même ; c'est en les présentant à cette seconde personne , qu'on profite de la circonstance pour faire sauter la coupe , ce que je fais avec assez de subtilité pour n'être pas apperçu de ceux mêmes qui la soupçonnent , & ce qui n'est pas soupçonné de ceux qui regardent ce moyen comme inutile , tant ils sont persuadés qu'on vient de mêler les cartes au hasard.

Au reste, on peut se passer de faire sauter la coupe soi-même, soit en faisant le petit pont, soit en inférant une carte large dans le jeu fourni par la compagnie. Le Spectateur coupe naturellement sur le petit pont, ou sur la carte large qui doit être ici le dix de trefle, ce qu'on reconnaît facilement en faisant une égratignure ou toute autre marque visible sur le neuf de cœur, qui, dans l'arrangement que nous supposons, doit se trouver dessus après la coupe. Si l'on s'aperçoit que le Spectateur, par hasard ou par malice, ne coupe point sur la carte large ou sur le petit pont, on peut faire couper deux ou trois fois de suite, soit en affectant une distraction, soit en donnant pour prétexte qu'en faisant couper successivement par plusieurs personnes, on ne peut pas être soupçonné de connivence avec le premier qui a coupé.

Quand le Spectateur a commencé de donner les cartes; s'il les donne trois à trois, il faut le prier, à voix basse, de donner par deux, parce qu'en donnant par trois, il serait impossible de terminer heureusement

le Tour dans l'arrangement que nous supposons ici ; cependant, aussi-tôt qu'il a commencé de donner par deux, on lui dit (tout haut pour que tout le monde l'entende, mais avec un air d'indifférence qui ne soit pas dans le cas de le faire changer) : *Donnez, Monsieur, par deux ou par trois, ce m'est parfaitement égal : au reste, continuez par deux, puisque vous avez commencé.* Quand il aura fini, on ne manquera pas de faire remarquer à la Compagnie qu'on a donné le choix de donner par trois ou par deux, & que si on avait donné par trois, chacun des Joueurs aurait plusieurs cartes différentes de celles qu'il a, & c'est ici une circonstance de plus qui fait croire à la Compagnie que les cartes n'étaient point arrangées d'avance, ou qu'on avait prévu qu'il plairait au Spectateur de donner par deux.

Les douze cartes étant données à chacun des Joueurs, & les huit cartes du talon étant sur la table, celui contre qui on joue veut aussi-tôt s'emparer de son jeu pour faire son écart ; mais on l'en empêche en met-

tant soi-même la main sur les cartes qu'il veut prendre ; & pour qu'il ne s'obstine point à les prendre dans cet instant , on lui parle à peu près de cette manière : « Permettez , Monsieur , que je fasse le Tour avec toutes les circonstances qui peuvent le rendre merveilleux ; vous voyez bien que si vous regardez actuellement vos cartes , vous pourrez connaître les miennes , & qu'il ne vous sera pas difficile de choisir , pour m'attraper , une des trois couleurs que je n'ai point. Dites donc auparavant en quelle couleur vous voulez être repic & capot ».

Quand il a nommé la couleur , s'il veut prendre son jeu on l'en empêche encore , sous prétexte d'embellir le Tour , en lui permettant de changer de couleur. Dans cet instant on multiplie les questions , les remarques & les offres ; s'il ne profite point de la permission qu'on lui donne de changer de couleur , on le loue de sa constance , en assurant qu'on avait prévu qu'il ne changerait pas ; mais s'il en choisit une autre , on se vante d'avoir prévu son changement.

& d'avoir arrangé le jeu précisément pour la couleur à laquelle il vient de se fixer ; enfin, si, en dernier lieu, il se tient à trefle, on prie la personne qui a donné les vingt-quatre premières cartes, de vouloir bien distribuer le talon ; & le valet de trefle qui se trouve avec le dix sous le jeu, forme, avec la tierce majeure qu'on a déjà reçue, la quinte dont on a besoin. S'il prend cœur, on obtient un effet pareil pour cette couleur ; en distribuant soi-même le talon & en faisant passer par-dessous, le valet & le dix de cœur qui se trouvent dessus. S'il prend carreau, on fait passer par-dessous, les quatre cartes supérieures ; & s'il se fixe à pique, on fait passer par-dessus, les deux cartes qui sont dessous ; par ce moyen on aura toujours la quinte majeure de la couleur demandée ; & pour qu'il ne s'apperçoive pas qu'avant de prendre les cinq du talon il avait carte blanche, ce qui l'empêcherait d'être repic ; quand on lui donne ces cinq cartes, où il se trouve trois valets, on les entre-mêle soi-même avec les douze autres, en les poussant vers lui comme pour le mettre à portée de les prendre avec plus de commodité.

SECTION IV.

Tour des trois Bijoux rendu plus simple & plus merveilleux.

M. HILL arriva comme je finissais le Tour du Piquet, & voulant prouver bientôt après à quelques Dames de la Compagnie qu'il pouvait découvrir les voleurs par une combinaison de cartes, il fit une opération très-connue, puisqu'elle est expliquée dans plusieurs Ouvrages, mais que nous rapporterons ici pour apprendre à nos Lecteurs les changemens que nous y avons faits pour la rendre totalement neuve. Ce Tour consiste à faire prendre, à notre insu, par trois personnes différentes, trois Bijoux qu'on a mis sur une table, & à deviner ensuite ce que chacun a pris.

Voici d'abord le moyen de faire ce Tour tel qu'on l'a vu jusqu'à présent.

1°. Mettez sur une table une montre & une tabatière & un étui, que vous appel-

lerez en vous-même premier, second & troisieme bijoux. On peut évidemment prendre d'autres bijoux si l'on veut, en ayant égard à la dénomination numérique que nous venons d'annoncer.

2°. Distinguez également les personnes par 1, 2 & 3, en donnant à la premiere une carte, à la seconde deux cartes, & trois cartes à la troisieme.

3°. Quand chacun a pris un bijou à votre infu, laissez dix-huit cartes sur la table, & demandez que chaque personne prenne également, à votre infu, un certain nombre de cartes; favoir, la personne qui a la montre, autant de cartes qu'elle en a; celle qui a la tabatiere, deux fois autant qu'elle en a; & celle qui a l'étui, quatre fois autant qu'elle en a.

4°. Demandez combien il reste de cartes sur la table, (il peut en rester, selon les circonstances, une, 2, 3, 5, 6 & 7). Ensuite faites usage des six mots que voici, & des chiffres qui leur correspondent.

Parfer Cesar jadis devint figrand Prince.

1 2 3 5 6 7

50. Remarquez que la premiere syllabe de chaque mot exprime la premiere personne à qui vous avez donné une carte, & que la seconde personne, à qui vous avez donné deux cartes, est toujours exprimée par la seconde syllabe.

60. Remarquez aussi que les lettres *a, e, i*, premiere, seconde & troisieme voyelles, qui entrent dans ces mots, désignent le premier, le second & le troisieme bijoux.

70. Remarquez encore que les chiffres 1, 2, 3, 5, 6 & 7, qui sont sous chacun de ces mots, indiquent le mot qu'il faut prendre selon le différent nombre de cartes qui peuvent rester sur la table, c'est-à-dire, par ex. que, s'il reste une carte, il faut prendre le mot *Parfer*, qui répond au chiffre 1; mais s'il en reste trois, il faut prendre le mot *jadis*, qui répond au chiffre 3.

Quand, par le nombre des cartes qui restent, on tient une fois le mot dont on a besoin, il est facile de dire ce que chacun a pris, en assignant à la premiere personne le bijou exprimé par la voyelle de la premiere syllabe; à la seconde personne, le

bijou exprimé par la voyelle de la seconde syllabe; & à la troisième personne, celui des bijoux que les deux premières n'ont point. Ceci va s'éclaircir par un exemple : Je suppose qu'après avoir fait prendre des cartes, comme ci-dessus, il en reste deux sur la table, je prends alors le mot *Cesar*, qui répond au chiffre 2; & comme dans ce mot la première syllabe, (qui exprime la première personne), contient la voyelle *e*, (qui, comme nous l'avons dit, répond au second bijou), je conclus de là que la première personne, (à qui j'ai donné une seule carte), tient la tabatière, qui est le second bijou. Voyant ensuite que la lettre *a*, qui exprime le premier bijou, se trouve dans la seconde syllabe, je conclus de là que la montre (premier bijou) est entre les mains de la seconde personne à qui j'ai donné deux cartes : par la même raison, s'il reste cinq cartes, le mot *devint*, qui répond au chiffre 5, fera voir que la première personne doit avoir le second bijou, exprimé par la lettre *e*, & que la seconde doit avoir le troisième, exprimé par la lettre *i*.

M. Hill sachant que ce Tour, quoique très-ingénieux, ne devait pas produire un grand effet, parce qu'il était connu de plusieurs personnes, & expliqué par plusieurs Auteurs modernes, qui l'ont copié dans les anciens, l'exécuta avec des circonstances qui le rendent plus simple & beaucoup plus frappant; plus simple, en ce qu'on n'emploie que huit cartes au lieu de dix-huit, & plus frappant pour deux raisons; 1°. parce qu'on devine ce qu'a pris une des trois personnes, sans lui faire tirer aucune carte; 2°. parce qu'on fait dire ce que chacun a pris, par une quatrième personne, cachée dans un appartement voisin, à qui on a parlé secrètement avant de commencer le Tour: circonstance remarquable qui fait croire à tous les Spectateurs qu'on connaissait d'avance les bijoux que chacun devait prendre, & qu'on n'est point conduit à cette connaissance par les cartes qui restent sur la table.

Pour produire cet effet, il faut suivre les règles suivantes:

1°. Passez dans une chambre particulière

avec une personne de la Compagnie, & de préférence avec un homme peu pénétrant, afin qu'il ne devine pas vos moyens, ou avec un de vos amis, afin qu'il ne révéle pas votre secret s'il vient à le découvrir. Tâchez de lui faire croire que vous prévoyez ce qui doit arriver, & faites-lui une prédiction obscure & équivoque, en lui disant que la montre est le premier bijou que l'on doit prendre, & que quand la première personne viendra demander ce qu'elle a pris, il doit répondre tout simplement *la montre*. Ajoutez à cela que la tabatiere sera prise en second lieu, & que la seconde personne qui viendra demander ce qu'elle a pris, doit obtenir pour toute réponse *la tabatiere*. Ajoutez enfin que la troisième personne aura l'étui. Les personnes n'étant point désignées dans cette espece de prédiction, on conserve la liberté d'envoyer en premier lieu celle qui aura pris la montre; & en second lieu, celle qui aura pris la tabatiere; d'un autre côté, l'assurance avec laquelle on dit que tel bijou sera pris le premier ou le second, fait croire qu'on fait quelque chose d'avance,

d'avance, & cependant cette circonstance ne peut faire manquer le Tour, parce que dans la suite il ne s'agit pas de savoir si tel bijou a été pris le premier ou le second, mais seulement s'il est entre les mains de telle ou telle autre personne.

2°. Lorsque les trois personnes auront pris secretement les trois bijoux, donnez seulement une carte à une de ces trois personnes, & trois à une autre. Il ne faut pas en donner ici à la troisieme pour deviner ce qu'elle a pris.

3°. Laissez huit cartes sur la table, & demandez que la personne qui a pris la montre prenne secretement autant de cartes qu'elle en a, & que celle qui a pris la tabatiere en prenne deux fois autant qu'elle en a. Celle qui n'a point de cartes ne prendra rien, quoiqu'elle ait la montre ou la tabatiere.

4°. Après ce préambule, jetez rapidement un coup-d'œil sur la table; & si par un hasard favorable vous pouvez découvrir combien il reste de cartes, faites semblant de ne pas le savoir, & demandez naïvement

Q

si les cartes qui restent sont rouges ou noires. Cette circonstance trompe quelquefois le Spectateur, & lui fait croire que c'est de la couleur & non du nombre que vous avez besoin.

5°. Quand vous ne pourrez pas voir d'un coup-d'œil le nombre des cartes qui restent, vous pourrez y suppléer par la ruse suivante : demandez combien il reste de cartes rouges; & aussi-tôt qu'on vous aura répondu, ajoutez vivement, comme pour interrompre celui qui répondait : *je me trompe, c'est le nombre des noires que je voulais vous demander.* Par ce moyen-là plusieurs croiront que vous n'avez réellement besoin que de connaître les cartes noires; & comme vous connaîtrez en même temps les rouges, une addition bien simple vous donnera la somme dont vous aurez besoin, & vous aurez l'agrément de n'avoir pas négligé une circonstance qui peut rendre le Tour plus étonnant.

6°. Quand vous saurez le nombre des cartes qui restent, au lieu d'employer les

mot, *Parfer César*, &c.; faites usage des mots & des chiffres que voici :

Ance, Diem, Dea, Ista, Estin, Armis,

1 2 3 5 6 7

Le chiffre correspondant au nombre des cartes qui restent sur la table, désigne, comme dans l'opération précédente, le mot dont il faut faire usage; les syllabes & les voyelles expriment aussi, comme nous avons dit, les personnes & les bijoux. Par conséquent, si dans cette opération il reste deux cartes, au lieu de prendre le mot *César* qu'on aurait eu dans la combinaison précédente, on prend le mot *Diem*, qui, dans celle-ci, répond au chiffre 2, ce qui fait voir que la première personne a le troisième bijou, désigné dans la première syllabe par la lettre *i*, & que le second bijou marqué par la lettre *e*, est entre les mains de la seconde personne à qui on a donné deux cartes : dans ce cas, le premier bijou (qui est toujours la montre) doit être entre les mains de celle des trois personnes à qui on n'a point donné de

Q ij

cartes. De plus grands détails ne pourraient qu'obscurcir cette explication ; ceux qui ne la trouveront pas assez claire, telle qu'elle est, sont priés d'observer qu'il ne faut pas lire ceci en courant, comme on lirait un roman ou une historiette, mais posément & avec réflexion, comme on lit un livre de calcul.

Quand vous aurez connu & nommé la personne qui a pris la montre, priez-la de demander elle-même ce qu'elle a pris, à la personne cachée à qui vous avez parlé d'avance. Si celle-ci n'a pas oublié son petit rôle, elle doit répondre tout simplement *la montre*, & cette réponse succincte fera croire à la Compagnie que vous saviez d'avance ce que chacun prendrait. Vous pouvez faire faire une semblable question par la personne qui a pris la tabatière, & comme elle obtiendra une réponse conforme à la vérité de la part d'une personne qui n'a aucunement assisté à l'opération, à qui vous avez parlé auparavant, & que vous n'avez pas vu depuis cet instant, on sera intimement persuadé, non-seulement que vous avez prévu l'avenir ;

mais encore que votre prescience & votre opération étaient absolument indépendantes du nombre des cartes qui ont resté sur la table.

J'ai vu un homme d'esprit qui savait faire ce Tour par l'ancienne méthode, avouer ingénument qu'il ne le savait plus, lorsqu'il l'a vu faire de cette nouvelle manière.

Au reste, ceux qui voudront mettre mes principes à exécution pour s'amuser avec leurs amis, feront bien de s'y habituer par un exercice préliminaire fait en particulier; si l'on veut que les Tours produisent une agréable surprise, il faut les faire avec beaucoup de facilité, en profitant adroitement de tous les avantages que les circonstances peuvent fournir, & ne pas les répéter trop souvent devant les mêmes personnes, parce que les objets les plus agréables peuvent devenir indifférens & même fastidieux par une possession continue ou trop souvent répétée; il est évident aussi qu'il ne faut pas proposer de faire des Tours dans une société où l'on parle d'objets intéressans; mais quand la conversation est épuisée, on peut s'en

servir utilement comme d'un excellent spécifique contre l'ennui : en pareille occasion on est bien dédommagé de la peine qu'on a eu de s'instruire , par le plaisir qu'on fait à toute une Compagnie.

S E C T I O N V.

Le Devin de la Ville.

IL y avait à Londres dans le *Strand*, (15 Janv. 1785) une riche Marchande de modes, nommée Madame Williams. Elle s'apercevait, depuis long-temps, qu'on lui volait journellement des marchandises ; mais elle ne savait sur qui jeter ses soupçons, parce que ses filles de boutique, qui étaient en grand nombre, conservaient toutes également les dehors de la modestie & de l'honnêteté. Cette Dame s'étant trouvée un jour dans une maison particulière où M. Hill faisait, parmi ses amis, des Tours qui consistent à deviner la pensée d'autrui, ou à découvrir des choses cachées, fut frappée

d'étonnement de voir des opérations dont elle avait entendu parler, mais qu'elle avait regardées jusqu'alors comme fabuleuses. Elle pria très-instamment M. Hill de vouloir bien se transporter chez elle, pour tâcher d'y reconnaître la personne qui se rendait si souvent coupable de vol domestique; M. Hill acquiesça à sa demande, & se flata même de découvrir la personne infidelle, pourvu qu'elle fût du nombre de celles qui demeureraient encore dans la maison, & qu'on la fit paraître devant lui. Il promit à Madame Williams d'aller chez elle un certain jour; ensuite il lui parla secrètement, & finit par la prier de ne point parler de lui à ses ouvrières, afin que son arrivée n'étant point annoncée, il pût prendre les esprits au dépourvu.

Au jour marqué, M. Hill entra chez Madame Williams, dans un instant où elle se plaignait à ses filles de boutique, de ce qu'une d'entre elles lui avait volé depuis peu une montre d'or; si elle fut surprise de voir M. Hill sous un costume étranger, couvert d'un grand manteau, ayant une barbe

longue & noire, & ne parlant que par sentences, les ouvrières ne le furent pas moins de voir un homme qui les regardait en face avec des yeux hagards, & qui, tournant de tous côtés sa tête ombragée d'un chapeau rabattu, semblaient vouloir lire dans tous les cœurs, & percer les murs par ses regards étincelans. Il remit une lettre à Madame Williams, qui lui dit, après l'avoir lue : Quoi, Monsieur, vous êtes donc cet homme si célèbre, ce grand Devin de la Ville, dont on vante par-tout les talens & qu'on a tant de peine à trouver quand on en a besoin. Madame, répondit brusquement M. Hill, le temps que je perds à écouter vos complimens est irréparable : congédiez-moi bien vite, & donnez-moi la réponse qu'on vous demande, pour que je m'acquitte promptement de ma commission.

De grace, lui dit Madame Williams, daignez vous arrêter un instant pour me faire trouver ce qu'on m'a volé.

Madame, répondit M. Hill, en se fâchant, puis-je vous indiquer le lieu où l'on a déposé

les choses volées, si vous ne me dites promptement en quoi consiste le larcin.

Hâtez-vous, le temps fuit & nous traîne avec soi,
Le moment où je parle est déjà loin de moi.

BOILEAU.

Madame Williams dit alors qu'on lui volait tous les jours des rubans, de la mouffeline, de la gase, des bijoux.

Il est impossible, dit M. Hill, que je découvre tout cela dans le même instant, parce que chaque objet demande une opération particulière; par quoi voulez-vous donc que je commence?

Hé bien! dit Madame Williams, commencez par ma montre.

Votre montre, répliqua M. Hill, en lorgnant successivement toutes les filles avec une grande lunette; votre montre n'est point ici, elle n'est point ici, vous dis-je; & tournant ensuite sa lunette vers le grand jour: Je la vois votre montre, continua-t-il, elle est à répétition & à recouvrement; elle est faite par *Davis*, Horloger dans *Drury-Lane*, & porte le numéro 213. Elle ne va point parce qu'on ne la monte plus: bref, je la vois en

gage depuis trois jours pour dix guinées.

Aussi-tôt après, M. Hill ordonna à toutes les demoiselles de détacher promptement de leur ceinture toutes leurs poches sans y fouiller, & de les déposer dans une grande boîte. Il apporta cette boîte dans un cabinet particulier, & revint bientôt après, ayant dans sa main le billet d'emprunt, avec lequel on fut chez le prêteur sur gage pour retirer la montre.

Madame Williams pria M. Hill de dire dans quelle poche il avait trouvé ce billet, pour reconnaître la personne qui avait mis la montre en gage.

Madame, dit alors M. Hill, en prenant un air encore plus sévère qu'auparavant, qui êtes-vous, je vous prie, & pour qui me prenez-vous ? Me suis-je engagé à vous découvrir la coupable ? Ne vous ai-je pas promis tout simplement de vous trouver la chose volée ? Je tiens ma parole : ne me demandez rien au-delà.

Un instant après, M. Hill voulant examiner chaque personne en particulier, ordonna d'allumer un grand feu dans l'appar-

tement voisin ; ayant ensuite fermé toutes les fenêtres , il se fit éclairer par quatre bougies , & demanda qu'on fit venir *Miss Radegonde* : celle-ci fut toute surprise de voir que son nom était connu d'un homme qui ne devait jamais avoir entendu parler d'elle , & refusa d'aller auprès de lui ; mais Madame Williams lui observa qu'on pouvait attribuer son refus à la crainte qu'elle avait d'être trouvée coupable par M. Hill. Cette raison leva toutes les difficultés qu'on pouvait opposer , & Miss Radegonde entra dans la chambre où M. Hill l'attendait.

Aussitôt qu'elle y fut arrivée , M. Hill la pria de faire usage d'une lunette qu'il avait posée au bout d'une table , & lui fit voir , à l'aide de cet instrument , les quatre bougies allumées qui étaient à l'autre bout , quoiqu'entre les bougies & la lunette , il y eût une grosse pierre très-massive pour intercepter les rayons.

C'est avec une pareille lunette , lui dit M. Hill , que je prétends lire toutes vos pensées. Ayant ensuite mêlé un jeu de cartes , il la pria d'en prendre une secrètement ,

& de la bien cacher dans un porte-feuille : alors il lui donna une autre lunette , avec laquelle elle vit bien distinctement la carte qu'elle venait d'envelopper. Vous voyez , ajouta M. Hill , que je peux connaître tous les secrets de votre cœur : ne vous rendez donc pas plus coupable , en cherchant à me cacher vos fautes , & souvenez-vous que si vous avez le courage d'avouer ingénûment votre inconduite , je récompenserai votre bonne foi par la plus grande discrétion.

Mifs Radegonde ne voulant rien avouer , M. Hill entra dans une espece de fureur , & d'un grand coup de hache , il fit sur une cloison , une ouverture qu'il boucha aussitôt avec un verre : Ne croyez pas , dit-il , que j'aie besoin de votre aveu ; je saurai bien découvrir la vérité sans votre consentement. Alors la conduisant vers l'ouverture qu'il venait de former , il lui fit voir à travers une glace , un tableau qui représentait en grand la boutique de Madame Williams ; on y voyait le portrait de toutes les Ouvrieres , & Mifs Radegonde reconnut le sien. Si vous êtes reprehensible , dit

M. Hill, votre portrait va devenir noir comme le charbon, pour marquer la noirceur de votre ame. Aussi-tôt on vit une tache noire se former peu à peu sur le portrait de Miss Radegonde; mais comme elle ne voulut jamais avouer aucune espee de larcin; M. Hill comprit qu'elle n'était point coupable à cet égard; cependant la tache qui venait de se former sur le portrait de cette demoiselle, semblait prouver qu'il n'y avait aucune certitude dans les opérations de M. Hill, & qu'il se trompait dans ses prétentions; mais il prouva bientôt le contraire en interprétant ses assertions de la maniere suivante: Je n'ai pas assuré, dit M. Hill à Miss Radegonde, que vous eussiez volé Madame Williams, j'ai prétendu seulement que si vous vouliez bien examiner le fond de votre conscience, vous y verriez quelque lourde faute à vous reprocher. Là-dessus il la pria de prendre secrètement une autre carte pour la mettre dans sa poche, & de regarder ensuite dans la glace où elle avait vu son portrait. Le pre-

mier tableau avait disparu , & l'on voyait à sa place la représentation d'un vaste édifice avec une grosse boule qui , sans être attachée en aucune manière , semblait monter , descendre , & remonter le long d'un mur contre les loix de la gravitation ; elle imitait en roulant le bruit d'un carrosse dans le lointain. A peine Radegonde eut-elle regardé pendant une minute que la boule disparut , & l'on vit à sa place les vers suivans écrits en lettres de feu :

Radegonde, tu tiens l'as de cœur dans ta poche ;
Tu n'es donc pas toujours exempte de reproche.

La Demoiselle bien surprise de ce qu'on connaissait sans la voir la carte qu'elle avait , s'imagina qu'on devait connaître également une faute qu'elle avait à se reprocher. Frappée de tous les objets qu'elle venait de voir , elle révéla un secret qu'on ne lui demandait point , en avouant les larmes aux yeux , qu'elle avait cédé aux instances de Monsieur Williams.

Heureusement pour le Maître de la mai-

son, Madame Williams n'entendit point cet aveu , & M. Hill était trop discret pour l'en informer ; Mifs Radegonde , en s'en allant , reçut de M. Hill de très-sages conseils sur la maniere dont elle devait se conduire à l'avenir , après quoi l'on fit monter Mademoiselle Fanny.

Celle-ci était une très-jolie brune , qui versa un torrent de larmes aussi-tôt qu'elle fut arrivée : elle n'attendit point pour faire sa confession , que M. Hill eût fait usage de ses lunettes , de son optique , de son mouvement perpétuel ; après avoir assuré qu'elle n'avait pas volé la montre , elle avoua tout nettement qu'elle avait pris , en différens temps , toutes sortes de marchandises , pour secourir un amant dans la détresse.

M. Hill lui promit de garder le secret , à condition qu'elle rendrait toutes les marchandises qui pouvaient lui rester , & que , dans huit jours , elle trouverait un prétexte pour demander son congé. Avant de la renvoyer , il lui fit choisir secrètement une carte qu'elle cacha dans sa main , & la pria

de regarder dans un petit verre d'optique, où elle lut les vers suivans :

Fanny, qui, dans ta main, caches le Roi de cœur,
Ne suis plus les conseils de ton recélateur ;
Méprises dès ce jour son amitié trompeuse,
Si tu veux éviter une fin malheureuse.

Les autres Demoiselles qu'on fit venir successivement, ne firent aucun aveu qui mérité de trouver place ici. Il faut cependant en excepter Miss Molly qui, dans l'espece d'interrogatoire que M. Hill lui fit subir, avoua qu'elle avait envoyé & reçu plusieurs lettres amoureuses en Latin. M. Hill fut d'abord bien étonné qu'une Demoiselle de quinze ans pût écrire en cette Langue ; mais il le fut encore davantage, lorsqu'elle assura qu'elle l'écrivait sans l'entendre.

Vous écrivez donc, Mademoiselle, sous la dictée de quelqu'un ?

Non, Monsieur, j'écris sans le secours de personne un Latin que je compose moi-même, à l'aide d'un petit Dictionnaire.

Mais ce Latin, puisque vous ne l'entendez point,

A LA MAGIE BLANCHE. 257.
point, ne signifie rien, & doit être rempli
de fautes.

Je ne fais jamais de fautes en cette Lan-
gue, & mon Latin signifie plus que celui
des Auteurs du siècle d'Auguste, puisque
je n'en écris jamais qui ne soit à double
entente.

Vous faites donc choix d'expressions am-
phibologiques.

Je ne peux choisir les termes équivo-
ques, puisque je ne les connois point.

De grace, Mademoiselle, montrez-moi
une de vos lettres.

Je ne peux, Monsieur, vous montrer
celles que j'ai envoyées, mais en voici
une que j'ai reçue ce matin.

LETTRE A MISS MOLLY DRAPER,

*Ouvriere en Modes chez Mme WILLIAMS,
dans le Strand.*

*PATER prædestinatorum qui triumphas in
excelsis, ametur alloquium tuum, sanctificetur
adjutorium tuum, observetur veneratio tua,*

R

qualiter in alto & in exilio, ornatum lucis saluberrimum da misellis indefinenter & remittito nobis omnia nostra quia nos parcimus æmulis nostris, & ne mortales producito in obstinationem sed releves oratores tuos à delicto. Conservator universorum qui imperas in æternum, benedicatur consilium tuum, amplietur documentum tuum, exerceatur præceptio tua simul in excelsis, & in terrâ; indumentum innocentie quotidianum concede postulantibus omni die, & resolve nobis delicta nostra qualiter nos compatiatur læsionibus nostris, & ne bonos producas in peccatum sed præserva Sacerdotes tuos à maledictionibus, &c. &c. &c.

Ce Latin, dit M. Hill, sans être des plus élégans, me paraît être très-conforme aux règles de la Grammaire. J'y vois une espece de thème en deux façons sur l'Oraison Dominicale, mais je n'y trouve rien qui vous concerne.

Et moi, répondit Miss Molly, j'y vois très-clairement que je dois dîner demain chez

ma tante, & que j'y suis invitée par mon cousin.

A ces mots l'étonnement de M. Hill fut presque aussi grand que celui qu'il avait causé lui-même en entrant chez Madame Williams sous un costume bizarre. Miss Molly sousscrivant à sa demande, satisfit sa curiosité, en lui montrant par quel art une personne qui ne fait pas le Latin, peut écrire en cette Langue des lettres à double sens, dont le mystere ne peut être pénétré par aucun Latiniste, ni même par ceux qui savent le même secret, lorsqu'ils n'ont pas la clef particuliere de la personne qui en fait usage.

Nos engagements envers nos Lecteurs étant déjà remplis par l'explication que nous avons donnée de tous les Tours portés par le titre de notre ouvrage, nous nous croyons en droit de supprimer ici l'explication de ceux que contient cette Section, & de la vendre à part aux personnes qui auront acheté la vraie édition de cet Ouvrage. En nous envoyant le dernier feuillet avec

R ij

3 liv. (francs de port, comme la Lettre d'Avis), on recevra de notre part un petit Livret de 32 pages, que nous avons fait imprimer *in-8°*. pour qu'on puisse le faire relier avec celui-ci ; il contient, outre les renseignements nécessaires pour écrire en Latin sans favoir cette Langue, quelques développemens sur les principaux ressorts que M. Hill a fait jouer, pour découvrir le larcin chez Madame Williams. On y verra aussi la véritable maniere d'interpréter le langage barbare qu'on voit au Chap. III, Section IV, pages 135 & 136.

Ceux qui trouveront qu'un Livret de 32 pages est extrêmement cher à un écu, sont très - instamment priés d'observer que ce n'est pas du papier que nous voulons vendre, mais seulement des idées dont nous sommes propriétaires, des idées qui nous ont coûté des peines, des soins & de l'argent, & que d'ailleurs nous ne desirons d'en faire part qu'à ceux qui savent les apprécier. Si nos adversaires, qui nous cherchent des vices, s'applaudissaient en

secret de pouvoir nous taxer sur ce point d'avarice & de cupidité, nous les prierions d'observer que l'avare possède des richesses, & que nous pouvons dire comme Bias,

Omnia mea mecum porto (1).

(1) Cela ne nous empêchera point de faire voir *gratis*, au mois de Mai de cette année, la Machine exprimant la circulation du sang à tous ceux qui nous feront l'honneur de nous consulter, ni de faire une remise de 36 f. en donnant pour 24 f. le livret d'un écu à tous ceux qui pourront découvrir le double sens caché dans le langage barbare de la page 136, depuis le mot MUDNEGEL jusqu'au mot SUVLAS.



S E C T I O N V I.

Le Cygne ingénieux.

M. MILLER , Négociant dans *Fleet market* , grand amateur de Physique amusante , chez qui nous dinâmes un jour , nous fit voir , dans un bassin posé sur une table , un petit cygne d'émail , qui nageait en se portant à droite & à gauche au gré des Spectateurs. Cette expérience , dit M. Hill , est connue du public depuis plus de vingt ans , car Jean-Jacques Rousseau en a parlé dans son *Traité de l'Education*. Je fais , répondit l'Amateur , que l'Auteur d'Emile explique cette récréation par l'aiman , mais il est facile de vous démontrer que ce minéral ne m'est ici d'aucun usage ; en effet , continua-t-il , on ne connaît à l'aiman que six propriétés particulières qui le distinguent de tous les autres fossiles ; savoir , l'attraction , la répulsion , la communication , la direction , l'inclinaison & la déclinaison ; or , ces propriétés , prises séparément ou

conjointement, ne peuvent suffire pour expliquer les opérations de mon petit cygne; puisqu'il va prédire votre pensée en indiquant d'avance un mot que vous devez choisir librement parmi plusieurs autres. Alors le petit cygne se porta autour du bassin où étaient arrangées les lettres de l'alphabet, & s'arrêta successivement sur les lettres *r, a, v, i, n, e*: ensuite M. Miller tira de sa poche un jeu de cartes, sur chacune desquelles étaient des mots différens; il en fit prendre six par une personne de la Compagnie, & la pria d'en retenir une à son gré.

Il n'est pas difficile, dit M. Hill, que les lettres indiquées par le petit cygne forment le mot que l'on va garder; si ces mêmes lettres, combinées différemment, peuvent donner tous les différens mots sur lesquels vous donnez à choisir, tels que *ravine, navire, venari* mot latin, *uranie, vanier, avenir*. Le moyen dont vous parlez, dit M. Miller, est expliqué dans les Récréations Mathématiques de M. Guyot; mais ce n'est pas le mien, puisque je donne à choi-

fir des mots qu'on ne peut pas écrire avec les mêmes lettres. M. Miller prit alors les six cartes sur lesquelles il avait donné à choisir, & les retournant l'une après l'autre sur la table, il fit voir qu'elles contenaient les mots suivans: *Pithagore, navire, Constantinople, douze, secretement, incroyable*, & que le mot *navire* qu'on avait choisi était le seul de ces six mots qu'on pût écrire avec les lettres *r, a, v, i, n, e*, indiquées d'avance par le petit cygne.

M. Hill, qui, dès le commencement, avait cru connaître ce Tour, fut bien embarrassé quand il le vit terminer de cette maniere, & M. Miller nous en donna ensuite l'explication suivante:

D'abord, je fais remuer le cygne par l'aiman, comme le dit Rousseau, & pour que les lettres; indiquées d'avance par le cygne, forment infailliblement le mot choisi, je suis les principes de M. Guyot, en ne donnant à choisir que des mots qui font tous l'anagramme d'*Uranie*, comme ceux que vous avez cités; mais voici ce que j'ajoute de moi-même pour faire croire que je n'em-

ploie point les deux moyens indiqués par autrui.

1°. Je fais voir une vingtaine de cartes , portant des mots différens, qu'on ne peut pas écrire avec les mêmes lettres.

2°. J'ai six cartes de réserve que je ne montre point , & qui portent les mots *uranie*, *vanier*, *navire*, &c. qu'on peut écrire avec les mêmes lettres différemment combinées.

3°. Je fais semblant de mêler toutes les cartes au hafard , & cependant je retiens toujours sur le jeu les six cartes de réserve que je veux faire prendre.

4°. Un instant avant de les faire prendre , je fais sauter la coupe , & je les fais trouver dans le milieu pour les pousser adroitement dans la main du Spectateur , en lui faisant accroire qu'il choisit au hafard.

5°. Je fais prendre ces cartes par une personne qui a la vue basse , qui lit avec peine , ou à qui je ne donne pas le temps d'examiner chaque mot en particulier , pour qu'elle ne se fouvienne pas de tous les mots que je lui ai donnés.

6°. Afin que les Spectateurs ne s'apperçoivent pas que les mots donnés forment tous l'anagramme du même mot, je prie celui à qui je donne les cartes de ne les faire voir à qui que ce soit, sous prétexte qu'il ne doit suivre le conseil de personne, & qu'il doit faire un choix parfaitement libre.

7°. Aussi-tôt qu'on a choisi un mot sur fix, je me fais rendre les cinq autres cartes pour les mettre sur le jeu à la vue de tous les Spectateurs.

8°. Je fais aussi-tôt sauter la coupe pour faire passer sous le jeu les cinq cartes qu'on vient de me rendre, & je prends alors cinq autres cartes sur le jeu que je mets à part sur la table, & que le Spectateur croit être les mêmes que celles qu'on vient de me rendre.

9°. Je demande naïvement à la personne qui a fait le choix, si elle est toujours bien décidée pour le même mot. (Si elle répondait que non, je recommencerais le Tour, en lui rendant les cinq cartes qu'elle vient de me donner); mais comme elle ré-

pond toujours qu'elle est bien décidée, parce qu'elle veut tâcher de mériter les éloges que je fais adroitement de sa constance, je retourne alors une à une les cinq cartes que je viens de mettre à part sur la table, & je dis en même temps : *Vous ne voulez donc pas ce mot-ci, vous ne voulez donc pas celui-là.* Par cette suite de ruses, la Compagnie voyant que ces cartes portent des mots qu'on ne peut pas écrire avec les mêmes lettres, croyant que ce sont les mêmes sur lesquels on a donné à choisir, & ne sachant point qu'on les a substitués à d'autres, se trouve forcée d'admirer un Tour qui serait très-commun, si on supprimait les circonstances que j'y ajoute.

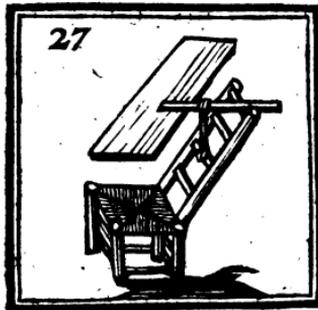


SECTION VII.

*Expériences nouvelles, & divers Tours
d'équilibre.*

M. MILLER tenant ensuite horizontalement une baguette dont il appuyait un bout sur un chambranle, en soutenant l'autre bout avec sa main, nous adressa ces mots : Croyez-vous, Messieurs, que cette baguette conserverait sa position actuelle, si je cessais de la soutenir avec ma main ? elle ferait infailliblement la culbute, lui répliqua-t-on d'une commune voix. Croyez-vous, continua M. Miller, qu'elle se soutiendrait mieux, si le bout que je tiens devenait plus pesant par l'addition d'un corps grave, qui ne s'appuierait nulle part qu'au bout de la baguette où il ferait suspendu ? Alors on lui répondit que la baguette ne pouvant pas se soutenir elle-même, ne pourrait pas à plus forte raison soutenir un poids qui lui ferait surajouté de cette manière. Vous allez bien-

tôt voir le contraire , dit M. Miller en attachant une chaise au bout de la baguette dans la position que représente la *fig* 27.



Alors on vit une expérience toute simple , contre laquelle, un instant auparavant, on aurait accepté des paris considérables, si M. Miller avait été homme à les proposer. Il n'est pas étonnant, dit-on à M. Miller, que la chaise se soutienne ainsi, puisque faisant un seul corps avec la baguette, elle ressemble à une cuillère à pot suspendue à un clou par son crochet. M. Hill nous dit alors que cette expérience était expliquée dans différens Ouvrages de Physique, & qu'on voyait même quelquefois des gens du Peuple la proposer dans les tavernes de

Londres, soit pour gagner de la biere, soit pour faire preuve de savoir.

La simple annonce de cette expérience, dit M. Miller, est une espee de paradoxe physique pour tous ceux qui n'en ont jamais vu l'exécution; mais aussi-tôt qu'on la voit, un fait qui, dans l'expression, semblait contredire les loix de la nature, y paraît au contraire très-conforme, & chacun dit, *j'en ferais bien autant*. C'est pour rendre cette expérience plus frappante & beaucoup plus mystérieuse aux yeux de ceux même qui en font les témoins, que j'y ai fait quelques changemens.

Alors il nous présenta un lustre à quatre branches, portant au haut de sa tige une boule, au milieu de laquelle était une ouverture cylindrique dans une direction horizontale; il nous dit qu'en faisant entrer un bout de la baguette dans cette ouverture; & en appuyant l'autre bout sur le chambranle, comme auparavant, le lustre resterait suspendu comme la chaise, mais que cette expérience ne réussirait qu'entre ses mains. En effet, M. Hill ne put point parvenir à

suspendre le lustre, parce qu'une seule branche s'avançait sous le point d'appui, tandis que les trois autres au dehors poussées par une plus grande force, & s'approchant du centre de la terre, en décrivant un arc, faisait incliner & ensuite glisser la baguette sur le bord du chambranle. Nous fûmes surpris de voir que ce même obstacle n'avait pas lieu entre les mains de M. Miller, *fig. 28*;



mais nous le fûmes encore davantage quand il nous dit que si nous voulions essayer nous-mêmes encore une fois, il ferait réussir ou manquer l'expérience à sa volonté sans toucher à rien. Je pris alors le lustre que je tâchai de suspendre, mais ce fut en vain. Deux minutes après, M. Miller me dit, *essayez encore une fois*, je veux main-

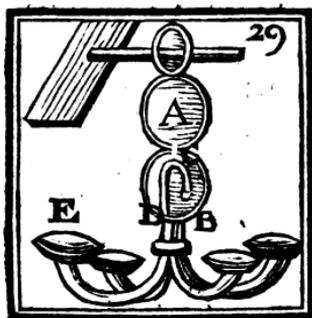
tenant que le lustre & la baguette se soutiennent en l'air, pourvu toutefois, ajouta-t-il en riant, que vous ayez été sage depuis vingt-quatre heures; &, dès ce moment, je fis réussir l'expérience aussi-bien que lui.

Je pense, s'écria M. Hill, que le lustre n'est point composé de matière homogène. Vous avez raison, dit M. Miller; & ensuite, pour ne pas nous tenir plus longtemps en suspens, il nous donna l'explication que voici:

Quand je mets le lustre entre vos mains, la branche *A*, qui passe sous le chambranle, est du même poids que chacune des autres, & cède à l'effort réuni que les trois autres font pour s'approcher du centre de la terre; elle s'élève donc en décrivant un arc, à mesure que les autres descendent, & la baguette qui se baisse dans la même proportion, glisse sur le chambranle & tombe à terre; mais lorsque je veux faire moi-même l'expérience, je mets secrètement dans la bobèche, au bout de la branche *A*, une balle de plomb, qui, tendant vers la terre, avec autant de force que les trois autres branches, les

les empêche d'avancer sous le point d'appui. La baguette ne peut donc alors cesser d'être parallèle à l'horison, & par conséquent elle ne peut descendre.

Quand je veux faire manquer ou réussir l'expérience entre vos mains, sans toucher au lustre, j'en substitue un second au premier; les branches de ce nouveau lustre sont entr'elles du même poids comme celles du précédent: l'expérience ne peut donc avoir lieu sans ajouter un certain poids à celle qui s'avance sous le chambranle. Voici le moyen que j'emploie pour rendre cette branche plus pesante sans y toucher.



Tandis que vous essayez de faire l'expérience, une certaine quantité de mercure, qui remplit la boule *A*, passe dans la boule

S

B, dans l'espace d'environ trois ou quatre minutes. Aussi-tôt que le mercure est monté dans cette seconde boule jusqu'au point *C*, il s'écoule tout entier selon les loix de l'hydrostatique, par le syphon *BCD*, & passe en un instant dans la boule *E*, où il produit le même effet que la balle de plomb dans le premier lustre; par ce moyen l'expérience réussit alors, quoiqu'elle n'ait pas pu avoir lieu 2 ou 3 minutes auparavant; & comme j'ordonne en commençant qu'elle ne puisse pas avoir lieu, & 3 minutes après, qu'elle réussisse parfaitement, chacun s'imagine que je peux faire manquer ou réussir l'expérience par ma seule volonté, & sans employer aucun moyen physique.

DICTIS MAJORA TACEBO.

S E C T I O N V I I I.

Les Préjugés regnent sur la terre; le Charlatanisme les propage hardiment; le vrai mérite les combat modestement.

Nous croyons devoir répondre, avant de finir, à une observation particulière qui nous a été proposée par un homme de beau-

coup d'esprit & d'érudition : selon lui , il n'existe point d'êtres assez imbécilles pour se former des préjugés pernicious sur les opérations d'un Faiseur de Tours ; d'où il s'enfuit que personne n'avait besoin de lire la Magie blanche pour se désabuser , &c.

Cette objection ne fait que nous confirmer dans l'idée où nous sommes depuis long-temps , qu'une infinité de gens crédules & d'esprits faibles donnent souvent dans des écarts qui paraissent *fabuleux à des êtres raisonnables*. Pour prouver combien le préjugé regne sur la multitude , je n'aurai pas besoin de citer les Peuples du Malabar , qui regardent un Brame comme un être inspiré , parce qu'il a su prédire une éclipse ; je ne parlerai pas de ces prétendus Magiciens , qui donnent en Sibérie des leçons publiques de leur art ; je passerai sous silence le Negre du Congo , dont l'imagination exaltée par l'éloquence trompeuse de ses chefs , le fait trembler devant un fétiche ; je ne parlerai pas non plus de ces hommes vulgaires , qui , chez tous les Peuples civilisés de l'Europe , frémissent à l'aspect d'une *étoile tombante* ,

d'un feu follet ou d'une aurore boréale, & qui regardent le retour d'une comete comme un présage sinistre : je montrerai seulement quelques Gens de Lettres & des Auteurs, qui semblent n'étudier & n'écrire que pour étayer des préjugés ; je prierai le Lecteur de se rappeler quelques-unes de ces erreurs qu'on décore du beau nom de Philosophie, ou de lire quelques-unes de ces Fables (1) absurdes, qu'on débite sous le nom d'Histoire ; je ferai voir des imbécilles achetant au poids de l'or des livres de *Magie noire* ; je montrerai des *sourciers* faire aujourd'hui tourner la baguette divinatoire, comme on faisait au douzieme siecle ; j'indiquerai des malades qui quittent les vrais Médecins pour accourir chez un empyrique ; je ferai voir des personnages distingués consulter sérieusement les devins & les *contre-sorciers* ; je citerai un Auteur, qui prétend prouver qu'il existe encore aujourd'hui des Sorciers, en citant une loi de l'Empereur Dioclétien, qui dit : *Ars Mathematica damnabilis*. Leg. 2, Cod. de *Maleficis & Mathematicis*, & en citant un fragment de la loi des douze Tables,

(1) L'Histoire Romaine en fournit plusieurs exemples.

contre ceux qui , par des enchantemens , font passer les fruits & les moissons d'un champ dans un autre sans y toucher. *Plin.* , lib. 28 , c. 2 , *Senec.* 4 , *Servius in eglog.* 8.

Je ferai voir un autre Auteur, qui , après avoir assuré qu'il existe encore aujourd'hui un art de fasciner les yeux par des sortilèges, ne donne d'autre preuve que ce vers mis par Virgile dans la bouche d'un Berger :

Nescio quis teneros oculus. mihi fascinat agnos.

Je peindrai la Cour de Henri IV, frappée de terreur, parce qu'on a vu tomber sur une table des gouttes de sang, sans savoir qu'elles provenaient d'une chrysalide attachée au plafond. Enfin je citerai des Savans de Cabinet sujets à une espèce de préjugé qui leur est particulier; c'est de regarder l'ignorance grossière, & l'excessive crédulité, comme des êtres chimériques: on peut dire de ces Savans que c'est leur science qui est en quelque façon la cause de leur erreur sur ce point. C'est un excès de lumière qui les empêche de voir; le préjugé grossier est si absurde à leurs yeux, qu'ils en regardent l'existence comme impossible; jugeant de

l'espèce humaine par le petit nombre d'amis éclairés qu'ils reçoivent dans leur Bibliothèque, ils refusent de croire à l'existence des sots ; & parce qu'ils n'ont jamais vu que des incrédules ou des esprits forts, ils regardent la crédulité & la faiblesse d'esprit comme un être *de raison* ; ils s'imaginent que dans un siècle éclairé les lumières doivent se réfléchir & se répandre utilement sur tous les individus ; ils ignorent qu'on trouve par-tout des aveugles incapables d'y participer, & des gens mal-intentionnés qui en interceptent les rayons, pour y substituer de fausses lueurs, pires que les ténèbres ; c'est ainsi que l'heureux du siècle, vivant au sein de l'abondance, sous des lambris dorés où le pauvre n'a jamais eu d'accès, se laisse quelquefois éblouir jusqu'au point d'oublier qu'il y a sur terre des milliers d'hommes souffrant la faim & mourant de misère ; parce qu'il destine une partie de son bien à secourir l'indigence, il s' imagine qu'il n'y a, dans son voisinage, aucun misérable qui ne reçoive de sa part des secours suffisans ; il suppose que ses agens ont assez de droiture

pour faire une juste distribution : emporté par le tourbillon des plaisirs , & aveuglé par la grandeur factice qui l'environne , il ne voit pas qu'il se forme souvent des obstructions dans les divers canaux qu'il emploie pour répandre les bienfaits dont il est la source.... Tel est aussi, à certains égards, un homme vertueux au fond de sa retraite, lorsqu'il juge d'après lui-même de tout le genre humain : parce qu'il a reçu du ciel un bon cœur & une belle âme , il ne peut concevoir les affreux complots & les noires trahisons qui se tramant dans le monde ; la vertu est si belle à ses yeux , que les hommes , selon lui , ne peuvent s'empêcher de l'aimer ; il ne fait pas attention que le Peuple prend tous les jours pour modèle des hommes qui sont parvenus , par le crime , à obtenir une ombre de bonheur , & que leur exemple suffit pour corrompre la multitude ; mais les opinions des hommes ne changent rien dans la nature , & quelles que soient les idées d'un Crésus inaccessible, d'un vertueux solitaire , ou d'un Savant isolé , il n'est pas moins vrai de dire que la *misère* ,

le vice & le préjugé semblent s'être toujours donné la main pour régner également sur la surface de la terre.

Ne pouvant détruire l'empire de ces trois maux, nous laisserons à des hommes plus heureux que nous le soin de diminuer le premier; mais nous tâcherons toujours, quoi qu'en dise l'envie, de combattre le second par notre exemple, & le dernier par nos écrits. S'il est des hommes que nous ne pouvons entièrement guérir de leur aveuglement, nous ferons au moins nos efforts pour rendre inutiles les tentatives que font d'autres hommes pour répandre ces lumières fausses & trompeuses qui égarent le voyageur imprudent, & lui font perdre le droit sentier de la vérité pour le conduire dans la route tortueuse du mensonge.

En poursuivant la ruse jusques dans ses derniers retranchemens, la bienséance & l'honnêteté nous ont obligé quelquefois à ne pas déployer toutes nos forces contre nos adversaires; mais s'il est des vérités personnelles, que nous croyons devoir taire parce qu'elles ne sont point intéressantes

pour le Public, nous nous flatons au moins, & nous en faisons ici le serment, qu'il n'est aucune raison d'intérêt ou d'amour-propre qui ait pu nous arracher une seule assertion contraire à notre façon de penser.

Si nos adversaires avaient pratiqué ce principe, ils se seraient bien gardés de calomnier un homme honnête & sensible, parce qu'il n'était pas de leur avis, & d'affirmer méchamment contre nous des faits supposés dont ils ne pouvaient fournir la moindre sémi-preuve (1).

Comme notre Ouvrage est principalement destiné à dévoiler le charlatanisme, nous donnerons ici, en finissant, les principaux traits qui le caractérisent.

Il se vante ordinairement d'avoir découvert de nouvelles loix dans la nature inconnues jusqu'à lui; mais il s'en réserve toujours le secret, en assurant que ses connaissances

(1) Je fais depuis peu qu'on a fabriqué une Lettre, par laquelle on prétend prouver que je manque de délicatesse; ceci est un nouveau Tour qu'on me joue: je somme les prétendus possesseurs de cette Lettre, de la déposer authentiquement, & je m'inscris en faux.

font du ressort de la physique occulte. S'il faut l'en croire, c'est un présent du ciel, ou un don particulier de la nature; il annonce ses prétendus succès avec emphase, & toutes ses promesses sont marquées au coin de l'hyperbole; le raisonnement lui déplaît, la lumière l'offusque, & la vérité peut rarement se montrer à ses yeux sans exciter sa colere. Sans cesse occupé à faire triompher l'illusion, & ne vivant que de mensonges, il achete secrètement des suffrages, & fait faire publiquement son éloge par des Ecrivains subalternes; il étale de faux parchemins, & prend des titres fastueux: sans avoir rien appris, il prétend être plus éclairé que toutes les Sociétés savantes, & en débitant ses fariboles, il voudrait les faire passer pour des oracles infallibles. Il affiche la bienfaisance, & porte quelquefois le raffinement jusqu'à se déguiser sous les apparences du défintéressement & de la modestie; mais il finit toujours par attraper l'argent du Public.

L'homme de mérite, au contraire, qui sent en lui quelqu'étincelle de génie avec

un desir ardent de se rendre utile , ne perd jamais de vue la faiblesse de l'esprit humain. Il dit en lui-même : *In nullo peccare magis est divinitatis quàm humanitatis*, Leg. 2, Cod. de Vet. Jur. Enucl. Il fait que les plus grands hommes n'avancent qu'à pas lents & par le secours d'autrui dans le sanctuaire des sciences : s'il desire de s'élever au-dessus de son siecle , & de l'enrichir par des productions nouvelles , il commence par s'instruire & se mettre au pair de ses contemporains : ce n'est qu'en profitant de leurs lumieres , qu'il espere de pouvoir les éclairer ; ce n'est , pour ainsi dire , qu'en s'appuyant sur eux qu'il se propose de faire un pas de plus : en un mot , c'est en proposant des doutes & en recueillant les voix , qu'il avance ainsi modestement dans la carrière des Sciences & des Beaux-Arts. Si dans son chemin il cueille quelques fleurs , il n'est pas étonné que la calomnie vienne les flétrir , parce qu'il savait d'avance que les succès réveillent toujours les serpens de l'envie. Trop occupé du soin de se rendre utile pour répondre à toutes les vaines clameurs de l'imposture démasquée , il aban-

donne l'invective aux Ecrivains mercenaires : si on attaque ses opinions par des sophismes grossiers, il ne s'empresse point d'y répondre directement, il ne réplique que par occasion, persuadé que les Juges éclairés, les seuls dont il ambitionne le suffrage, ne donneront jamais dans de pareils pièges. Voyant qu'on ne lui fait une attaque personnelle que par l'impuissance où sont ses adversaires de réfuter solidement ses Ouvrages, il regarde la détraction comme un signe de leur faiblesse, & comme la plus triste ressource de l'amour-propre humilié.

Au reste, on ose prédire ici que cet Ouvrage & son Auteur seront dénigrés dans toutes les occasions par des Ecrivains accoutumés à se rétracter, par des Auteurs qui, pour étayer leurs erreurs, ne se font aucun scrupule de puiser dans leur imagination les faits les plus chimériques ; ils peuvent continuer en paix ce qu'ils ont si bien commencé : on se tiendra dorénavant sur la défensive, sans aucune récrimination, & comme dit la loi AQUILIA, *cum moderamine inculpatae tutelæ*, Leg. 1, Cod. Unde Vi. Ou

tâchera sur-tout de ne pas perdre son temps à disputer une huître pour obtenir une écaille.

*Poor butterflies, there is room enough for you
And for me IN THE WORLD.*

Pauvres papillons, il y a assez de place pour vous
& pour moi DANS LE MONDE.

Nota. Si cet Ouvrage est accueilli du Public, on en donnera la continuation l'année prochaine, & l'on tâchera de mériter de plus en plus l'indulgence des Lecteurs : bannir l'insouciance en piquant la curiosité, détruire l'ignorance & l'ennui par des instructions amusantes, voilà notre but. Si nous avons le bonheur d'y parvenir, nous serons bien dédommagés de nos peines par la douce satisfaction d'avoir fait un Ouvrage qui peut être utile dans son genre.

. *Si quid novisti rectius istis,
Candidus imperti : si non, his utere mecum.*



L O G O G R I P H E. (1)

J'AI le nom d'un Mortel célèbre dans l'histoire,
 Grand-pere de son fils & fort enclin à boire.
 Quand on me peint en grand, un cercle de tonneau,
 Précédé d'une équerre & suivi d'un marteau,
 Lecteur, voilà les traits qu'on met sur ma figure.
 Si tu veux maintenant connaître ma nature,
 Apprends que j'ai sur moi les replis d'un serpent.
 La course que je fais sans perdre un seul moment,
 Loin de me fatiguer toujours me fortifie;
 Sans espoir de retour je quitte ma patrie,
 J'arrive dans un Port avecque le reflux;
 Mais à mon arrivée on ne me connaît plus.
 Lecteur, j'ajouterai pour plus grande lumière;
 Qu'ayant perdu mon nom dans des eaux de rivière;
 Dans les flots de la mer je peux le retrouver;
 Toutefois dans les eaux ne va point me chercher.
 Pour me voir clairement, si c'est-là ton envie,
 Il faut me découvrir dans une loterie.
 Le moindre peloton me contient dans son sein.
 Il n'est point de complot dont je ne fois la fin.
 Mon cœur est à New-York, à Windsor, à Soubise;
 Ma tête est dans le ciel, mon pied dans la Tamise;
 Dans Londres on me voit un peu plus qu'à moitié.
 Deux fois dans Westminster j'ai reposé mon pied.

(1) Nous avons fait connaître, dans le premier Volume, le rapport qu'il peut y avoir entre un Logogriphe & les Récréations physiques.

Ton Confesseur me tient caché dans sa calotte.
 Au combat d'Ouessant j'étais dans chaque flotte.
 J'étais à la Grenade avec les Matelots ;
 Comme le Grand d'Estaing au milieu des brûlots ,
 Je parcours comme lui toutes les mers du monde ,
 Tout cede à nos efforts sur la terre & sur l'onde.
 Comme lui dans mon lit on m'a vu voyager.
 Mais quel est le mortel qui nous vit reculer ?
 Insensibles aux coups du feu le plus terrible ,
 Nous avons pour la mer un penchant invincible ;
 Cependant à Passy ne pouvant m'établir ,
 Je me fixe à Chaillot pour n'en jamais sortir.

. *Dedit Deus huic quoque*

F I N E M.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux ;
 un Manuscrit ayant pour titre , *Supplément à la Magie
 blanche dévoilé* ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en
 empêcher l'impression.

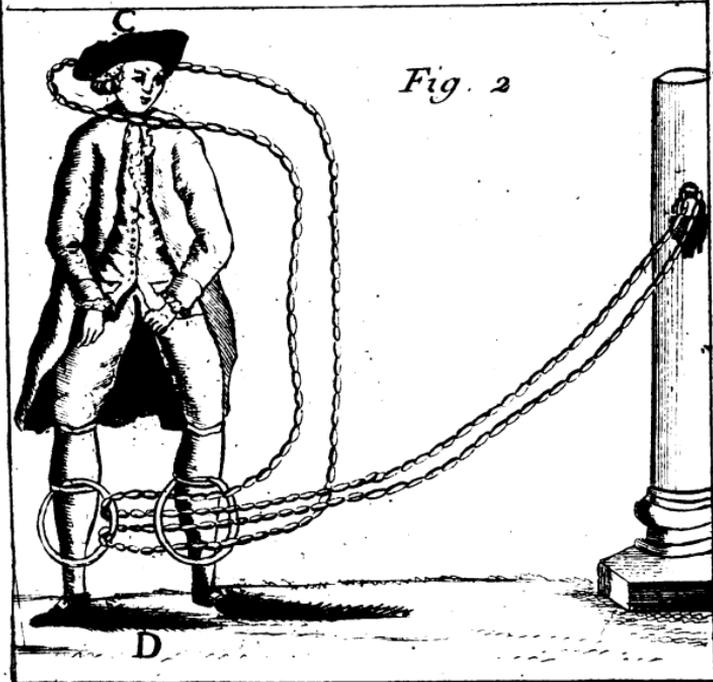
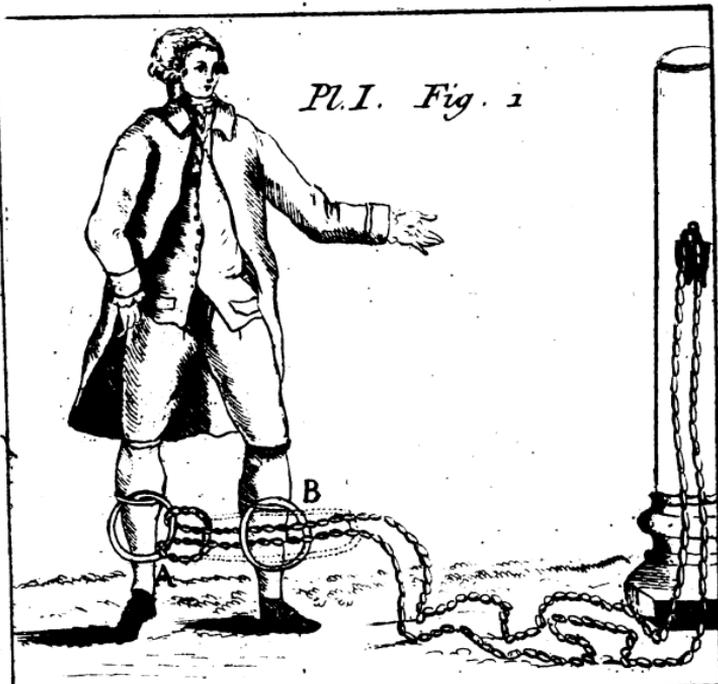
A Versailles, ce 15 Février 1785.

MONTUCLA, *Censeur Royal.*

Le Privilege se trouve à la fin du premier Volume.

De l'Imp. de la Veuve **HERISSANT**, rue Neuve
 Notre-Dame, à la Croix d'or & aux trois Vertus.

726637



Pl. II Fig. 3.

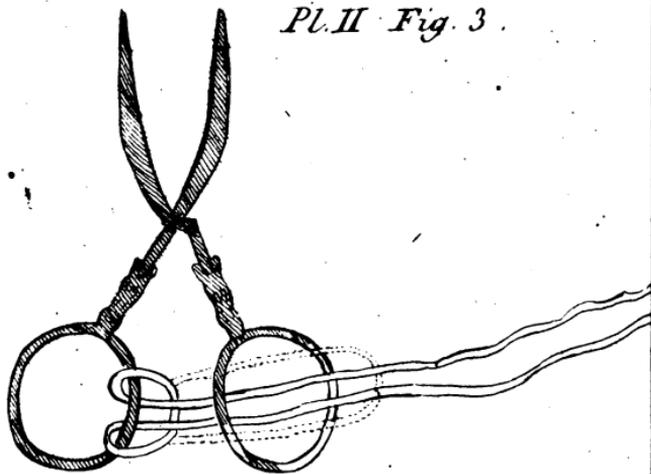


Fig. 4

